

# GRÉGOIRE CELIER LE DIEU MORTEL

## INVITATION À LA PHILOSOPHIE

«L'homme est né pour deux choses : pour penser et pour agir, en dieu mortel qu'il est». Aristote

- Mes remerciements vont à mes collègues professeurs de philosophie, Alain-Marc, Daniel et Thierry, dont les remarques me furent précieuses.
- Toute ma gratitude également à Patrick et Catherine, Étienne, René et Yvonne, Philippe, Xavier, Aime, André et Zette, Pierre et Monique, Pierre-Marie et ses amis, Faustin, Dominique, qui voulurent bien relire mon manuscrit et me communiquer leurs impressions.

à Paul Celier et Marie Dyèvre

«Ça a débuté comme ça...»

Autrefois j'avais un petit jeu, j'aimais me retourner en rampant dans mon cerveau.

Je pense que vous connaissez le jeu dont je parle ?

Je parle de ce jeu qu'on appelle «devenir fou».

Ce petit jeu est amusant.

Fermez simplement vos yeux, il est impossible de perdre.

Je suis ici, je viens aussi.

Laissez-vous aller, nous passons de l'autre côté.

J. M.

## INTRODUCTION

Le cours de philosophie ne passionnait pas grand monde, ce matin-là. A gauche, son copain faisait de la physique, à droite sa voisine faisait des mathématiques. Devant lui, derrière lui, il voyait des cahiers de géographie, des livres d'anglais, des schémas de biologie, mais nulle part de philosophie. L'atmosphère différait totalement de celle du cours d'histoire, lequel menaçait régulièrement de dégénérer en bagarre, tant les discussions y étaient épiques et les esprits exaltés.

Il faut confesser que lui non plus ne faisait pas beaucoup d'efforts. Il était en train de finir le *Voyage au bout de la nuit* et les questions débattues aujourd'hui ne pouvaient rivaliser avec la verve célinienne. Pour ne rien cacher, il avait lu **Baudelaire**, Corneille et **Arsène Lupin** lors des précédents cours et n'en éprouvait que des remords assez légers.

Toutefois, il avait retenu de Pascal que «se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher». Il espérait donc pour bientôt le doctorat en philosophie, vu les chahuts tonitruants par lesquels il manifestait sa présence au cours, lorsque ses lectures personnelles s'interrompaient.

Au départ, les choses se présentaient différemment. Sa curiosité s'était aiguisée l'année précédente au sujet du fameux cours de philosophie. Il imaginait alors un monde inconnu, riche et chatoyant, le monde de la raison absolue, de la spéculation, de l'idée pure. Un frisson de plaisir l'avait traversé à la pensée à ces génies qui ont illuminé le monde de leurs éclairs et qu'il allait pouvoir découvrir. De plus, certaines interrogations le travaillaient, sur lesquelles il obtiendrait des réponses claires.

Après quelques semaines de classe, sa déception avait été grande. Rien ne correspondait à son attente. Bavardage continu, idées sans suite, questions obscures, temps perdu : tel était, à son avis, le maigre bilan de ces heures de philosophie. L'enseignement restait insignifiant, au sens le plus fort du terme, c'est-à-dire «sans signification», quand il ne devenait pas insensé, «privé de sens». Pas un seul jour son intérêt ne s'était éveillé, pas une seule fois son esprit n'avait reçu quelque chose de vivant, de vrai, en sorte qu'il avait fini par se désintéresser complètement du cours.

Le roman était achevé et le flot insipide tombant sur les cervelles risquait de se prolonger. Il fouilla donc dans sa sacochette pour y trouver une autre lecture. Parmi les livres fourrés hâtivement le matin, il dénicha un ouvrage qui se prétendait «de réflexion». Il n'eut toutefois guère de peine à découvrir qu'il était mal ficelé, mal composé, mal écrit.

Il commençait à bâiller d'ennui, lorsqu'une citation assez longue appela son attention. Il la lut une première fois, la relut avec plus de soin et comprit qu'il avait découvert, dans le sable grisâtre de cette morne lecture, un beau et pur diamant.

Ce passage était relatif à la peine de mort. La référence portait le nom d'un philosophe connu. Le problème lui parut nettement posé, les éléments exactement mis en place, les objections acceptées et intégrées dans la réflexion, la solution à la fois réaliste, lumineuse et d'une santé intellectuelle reconfortante. A cette question difficile, qui a une si grande incidence dans la vie de la cité, il était répondu dans la mesure de la raison humaine, tout en laissant le champ aux multiples incertitudes qui pèsent sur notre esprit fragile.

Soudain, il eut une **illumination brutale, totale, absolue**. En un instant, il entrevit que s'il existait quelque chose d'intéressant et de valable que l'on appelait «philosophie», cela devait nécessairement ressembler à ce fragment de texte. Il était impossible que les philosophes se réduisent à cette eau tiède dont il était abreuvé. Tandis que ce texte était de la philosophie, était la philosophie. Il se disait à lui-même ce qu'écrivit **Nietzsche** dans *Par delà le bien et le mal* : «Existe-t-il aujourd'hui de pareils philosophes ? Y eut-il jamais de pareils philosophes ? Ne faut-il pas qu'il y ait de pareils philosophes ?»

C'était un moment d'intensité merveilleuse, une joie immense comme on en rencontre peu dans son existence. Ces quelques lignes laissaient entrevoir que la philosophie était mille fois plus riche et plus passionnante que tout ce que son imagination avait pu lui faire concevoir jusqu'alors. Il tomba en cet instant éperdument amoureux d'elle et c'est une passion dont il ne s'est pas dépris.

On sourira peut-être de cette fougue juvénile. Mais que l'on imagine ses espoirs déçus, le contraste presque risible

entre son attente et la pauvre réalité d'un enseignement anémique, sans vie, sans souffle, sans chaleur. On comprendra alors l'ivresse ressentie devant ce premier texte de vraie philosophie, plein de vigueur, fait de chair et de sang. Elle a marqué profondément l'orientation de sa vie. Plus tard, il se consacrera entièrement à la philosophie mais gardera toujours intacte en lui la fraîcheur de ce jour, la force de ce contact originel.

Ce livre est le fruit d'un grand amour. Si je pouvais transmettre quelque chose de l'éblouissement ressenti à dix-sept ans devant les quelques phrases qui m'initièrent à la philosophie, je croirais n'avoir pas entièrement perdu mon temps.

## GUIDE DE LECTURE

### REMARQUE PRÉALABLE

Pour éviter tout contresens, on se gardera d'identifier l'auteur à l'un des protagonistes du dialogue, ni même à leur réunion. S'il avait parlé lui-même, le rédacteur aurait sans doute dit les choses autrement. Mais il a préféré laisser à ses personnages une certaine liberté de ton et de pensée, en sorte qu'il ne prend pas forcément à son compte toutes et chacune des affirmations émises dans leurs conversations.

### PREMIER JOUR - QUE FAIS-JE AU MONDE ?

Xavier qui s'était lié d'amitié à l'époque du baccalauréat avec Georges, son professeur de mathématiques, le retrouve après plusieurs années. Intrigué par sa retraite précoce, il l'interroge sur sa vie nouvelle.

Georges lui révèle qu'il a perdu sa femme et que, depuis ce jour, il s'est retiré à Pyrrhacre. Puis il l'interroge à son tour sur ses propres occupations depuis leur séparation.

Xavier raconte ses études, son entrée dans la vie professionnelle et familiale. Mais une question lui brûle les lèvres : que fait Georges de son existence ? Celui-ci lui apprend qu'il s'adonne désormais à la philosophie.

Xavier, ayant gardé mauvais souvenir de son cours de philosophie, avance ironiquement quelques objections. Georges lui propose alors de consacrer un peu de temps à approfondir cette question, comme ils l'avaient fait ensemble autrefois sur des sujets littéraires, historiques ou artistiques.

Le dialogue s'engage : la philosophie est-elle autre chose qu'un bavardage inconsistant et incompréhensible ? Georges montre en quelques mots à Xavier que, pour savoir ce que nous sommes, ce que nous devons faire dans ce monde, une certaine philosophie est nécessaire. Les jours suivants permettront d'affiner cette première affirmation.

### DEUXIÈME JOUR - LA NUIT PRIVÉE D'ÉTOILES

Xavier reprend ses objections contre la philosophie. Georges va lui montrer que, si la philosophie lui paraît vaine ou impossible, c'est parce qu'en nous et autour de nous se sont dressés des obstacles à la réflexion. L'homme moderne erre dans une nuit privée d'étoiles. Ce n'est pas la sagesse qui se dérobe à nous, c'est notre regard qui manque à la lumière.

Dans un premier temps, on constate la misère de la philosophie, mise à nu par des ennemis cachés ou des amis importuns.

Les plus nocifs sont les maîtres du soupçon, pour qui les idéaux prônés par la philosophie sont simplement le voile hypocrite de la médiocrité ou les pulsions sublimées de l'inconscient ou l'expression idéologique des conflits économiques. Il s'agit pour ces ennemis d'humilier l'homme, de l'abaisser.

Mais la philosophie est également menacée de devenir le dernier salon où l'on cause, l'ultime avatar du dilettantisme, un gargarisme de mots et d'idées qui transforme la sagesse en un jeu d'esthètes superficiel.

Dans un deuxième temps, on remarque le ramollissement cérébral qui affecte nos contemporains et les rend comme incapables d'adhérer à la vérité lorsqu'ils la connaissent.

On rejette cette théorie de la relativité qui règne aujourd'hui et on montre que la vérité est la même pour tous.

On repousse cette thèse commune qui déclare «Aujourd'hui, c'est dépassé» et on rappelle que la vérité traverse le temps, car sa nature est d'être éternelle, tandis que l'évolutionnisme de la vérité est une contradiction dans les termes. On montre qu'il n'y a rien d'absurde à mourir pour des idées, en ce sens que la vérité est le véritable bien de l'homme : le scepticisme le conduit à renier sa propre nature.

On conclut que l'homme est aujourd'hui malade de relativisme et qu'il faut le guérir de cette idée essentiellement fausse que chacun possède sa vérité.

Dans un troisième temps, on décrit le crépuscule de la civilisation, qui nous entraîne dans la spirale de la décadence.

L'homme contemporain est laminé par l'énorme machine à broyer les âmes qu'est la vie moderne, abîmé par le principe de plaisir et la pulsion de mort, privé des indispensables ressources de la culture. C'est pourquoi la philosophie déclare avec Diogène : «Je cherche un homme», un véritable animal raisonnable.

Cette décadence naît de la désertification mentale, fruit de la destruction des barrières protectrices, de la négligence à renouveler le sol nourricier de l'intelligence et de l'exploitation abusive des ressources humaines.

C'est pourquoi la foule réclame aujourd'hui de pouvoir laisser tomber le fardeau d'être l'homme véritable, l'homme vertical. Nous vivons la fin d'un monde, la dernière bataille pour que l'homme reste fidèle à sa nature : c'est la barbarie à visage humain.

Malgré sa tristesse devant la décadence de la pensée, devant la dégénérescence de l'homme, devant l'effondrement de la civilisation, le philosophe doit garder espoir dans une renaissance future de la sagesse.

### TROISIÈME JOUR - BIEN FAIRE L'HOMME

Ayant constaté la destruction, il s'agit de trouver les voies du relèvement. Pour commencer, il est indispensable de connaître la nature propre de l'homme, qui seule permet de comprendre le rôle et l'utilité de la philosophie.

Dans un premier temps, on montre que l'homme se définit essentiellement comme un animal raisonnable.

La différence de nature entre les animaux et l'homme est fondamentale : ce dernier est un *homo sapiens*, un être doué de raison, laquelle est sa caractéristique propre. Le destin de l'homme consiste donc à développer méthodiquement

sa rationalité, pour devenir de plus en plus homme.

C'est pourquoi le sens de l'homme, c'est-à-dire l'orientation qu'il doit donner à sa vie, n'est pas d'abord l'action pratique mais la connaissance désintéressée.

Certes, l'action pratique n'est pas à négliger, mais en se souvenant qu'il faut savoir pour agir, c'est-à-dire que la connaissance vraie est la condition nécessaire d'une action bonne et efficace.

Vivre en conformité avec sa nature rationnelle, chercher à la développer par la connaissance vraie, cela produira en l'homme la joie de connaître, le bonheur pleinement humain.

«Deviens ce que tu es» : telle est l'invitation de la nature à l'homme, que l'on étudie dans un deuxième temps. C'est-à-dire : deviens de façon parfaite, grâce à tes efforts, l'être raisonnable que tu es par nature et en germe.

La connaissance vraie n'est nullement une apathie ou une passivité, elle est au contraire l'action suprême, c'est-à-dire une plénitude d'être et de réalisation personnelle qui demande effort et travail.

Comme l'homme ne possède pas, au départ, dans sa raison les dispositions suffisantes pour la connaissance, il doit les créer méthodiquement en lui-même comme des habitudes, car seule l'habitude est une seconde nature.

Cependant, s'il suit en cela sa fantaisie, il va se développer de façon anarchique et inefficace. C'est pourquoi il lui faut canaliser ses énergies, en se disciplinant lui-même, car rien ne s'acquiert sans effort.

Dans un troisième temps, on se rend compte que la vie selon la raison est plus difficile qu'autrefois, car l'intelligence est en péril de mort par le développement excessif de certaines activités au détriment d'autres plus importantes.

Nous subissons une invasion des âmes, en ce sens que notre raison est submergée par le flot des sensations qui nous empêche de réfléchir normalement.

Il nous faut donc réagir en renonçant volontairement aux connaissances inutiles ou nuisibles et en nous intéressant à ce qui nous concerne, afin d'aboutir à une désintoxication psychique qui nous arrache à la servitude intérieure.

Par ailleurs, nous tendons chaque jour davantage vers l'homme machine, un être humain réduit à la fonction exclusive de producteur/consommateur. Il s'est créé dans notre civilisation un déséquilibre entre le connaître et le faire, entre l'intérieur et l'extérieur, qui met en péril l'homme lui-même.

Malgré ces obstacles, malgré les affirmations de ceux qui prétendent que rechercher la perfection de la nature raisonnable est un idéal trop élevé, le destin de l'homme reste toujours de bien faire l'homme, parce que noblesse oblige.

#### **QUATRIÈME JOUR - LA MÉTAPHYSIQUE NATURELLE DE L'ESPRIT HUMAIN**

Puisque **l'homme a pour vocation de rechercher la sagesse**, il nous faut savoir comment s'est élaboré cet amour de la sagesse qu'est la philosophie, sur les plans rationnel, historique et culturel, afin de mettre cette philosophie en rapport avec la nature intelligente de l'homme.

Dans un premier temps, on cherche **le guide** qui nous amènera à la lumière. C'est vers la Grèce antique qu'il convient de se tourner et, plus précisément, vers le fondateur de la véritable philosophie. Car la recherche méthodique de la sagesse n'est rien d'autre que **le testament de Socrate**.

Socrate fut le médecin des âmes de son temps corrompues par le relativisme intellectuel des sophistes et qui désespéraient d'atteindre à la vérité. Il a restauré la confiance dans la raison, mais dans une raison disciplinée, humble en face des choses.

A son école, nous pouvons nous demander ce qu'est cet amour de la sagesse, en recherchant une définition précise de la philosophie. Ainsi qu'il nous l'a montré, nous utilisons pour cela, tour à tour, l'étymologie, l'opinion courante et l'histoire éclairées par la réflexion intellectuelle.

Dans un deuxième temps, nous recueillons l'héritage rationnel de Socrate, c'est-à-dire la relation qu'il a établie entre la philosophie et la raison humaine naturelle.

Le noyau primitif de la raison, qui comprend les évidences essentielles et fondatrices de la pensée humaine, s'appelle le sens commun ou la raison première.

Cette raison première est pour le philosophe comme le bâton de l'aveugle, lui évitant de se perdre dans l'absurde, bien que la philosophie dépasse de beaucoup le sens commun en amplitude et en précision.

Dans un troisième temps, nous recevons de Socrate son héritage historique, c'est-à-dire cette insertion nécessaire de la philosophie dans la trame d'une histoire de la pensée humaine.

La fondation de la philosophie par les anciens Grecs a été, en même temps, l'élaboration de son cadre de pensée essentiel. C'est pourquoi il est **sans cesse indispensable au philosophe de se retourner vers la lumière d'Athènes**.

Puisqu'il existe une seule vérité, la recherche de l'unique vraie philosophie nous amène à cette *philosophia perennis* qui dépasse les divers systèmes et s'est réalisée par l'effort successif des générations.

Le discernement de cette unique philosophie se fera selon le critère principal que Socrate nous a légué : la véritable philosophie est celle qui veut toujours raison garder.

Dans un quatrième temps, nous assumons notre héritage culturel, c'est-à-dire une relation essentielle de la réflexion philosophique avec les acquis de la civilisation.

La pensée ne se réalisant pas sans les mots d'une culture donnée, il existe un problème du langage philosophique, lorsque nous cherchons les mots pour dire l'être. Il s'agit de ne pas simplifier indûment la pensée tout en évitant de sombrer dans le jargon.

Cette difficulté du langage et des concepts philosophiques rend l'accès à la sagesse malaisé pour l'honnête homme. Mais, si notre œil est simple, nous pourrions néanmoins la goûter au-delà de l'obstacle des mots.

Pour être de véritables philosophes, nous devons ainsi nous attacher à cette métaphysique naturelle de l'esprit humain qui est le patrimoine de l'humanité et que Socrate nous a montrée le premier. En recueillant cet héritage, nous serons ces nains assis sur les épaules des géants, voyant plus loin qu'eux mais grâce à eux.

#### **CINQUIÈME JOUR - SCIENCE SANS CONSCIENCE...**

Dans le monde moderne, la philosophie n'est plus la fière sagesse suprême. Devant elle se dresse la science qui prétend la supplanter ou la détruire. Il est donc nécessaire de «situer» la philosophie par rapport à la science et de montrer

les richesses comme les limites de cette dernière.

Dans un premier temps, on décrit le développement extraordinaire de la science durant les trois derniers siècles, ainsi que ses ambitions illimitées, qui pourraient laisser croire que l'avenir de la science est la mort de la philosophie.

Dans un deuxième temps, on rejette le monopole de la vérité attribué à la science. La science n'est pas seule vérifiable, d'une part parce qu'on ne peut pas tout vérifier, d'autre part parce que la philosophie est vérifiable selon son mode. La science n'est pas la seule connaissance indépendante et organisée puisqu'elle dépend d'autres connaissances et ne peut s'organiser sans elles. Bien que la science réussisse dans la pratique, cette réussite technique n'en devient pas pour cela critère de vérité.

Dans un troisième temps, on relativise la conviction que les affirmations scientifiques sont des acquis pour toujours.

Loin d'être seule indubitable et définitive, la science subit, au contraire, un mouvement perpétuel puisque les découvertes récentes ont remis en cause le déterminisme traditionnel et que l'histoire des sciences est un cimetière de théories oubliées.

La science garde toutefois une valeur de vérité parce qu'elle se dirige vers l'horizon du vrai par des méthodes certaines, par la recherche de l'universalité de la connaissance, par l'intégration des théories anciennes dans les théories nouvelles et par une conception nouvelle mais non irrationnelle du déterminisme.

Dans un quatrième temps, on conteste l'affirmation que la science soit seule une connaissance réaliste, en montrant la part de science-fiction et de réalité virtuelle qu'on trouve en elle.

Si le scientifique découvre des lois dans la nature, du rationnel dans les choses, de la logique dans les événements, c'est en partie parce qu'il a **injecté au départ** ces lois, ce rationnel, cette logique dans des objets qu'il a sélectionnés, transformés, théorisés pour obtenir des faits «scientifiques». Il récupère à l'arrivée ce qu'il a mis au départ, car on récolte ce qu'on a semé.

Toutefois, le réalisme «constructif» de la science, s'il n'est pas le réalisme immédiat et primitif, n'en devient pas pour cela un irréalisme. Il y a dans la science une quête du réel, qui lui donne une certaine valeur objective, bien que ce réalisme reste dans des limites précises et n'ait rien d'universel.

Dans un cinquième temps, on place la science vis-à-vis de la sagesse, en étudiant avec précision les rapports entre la philosophie et la méthode scientifique. Ceux-ci nous manifestent que, loin d'être une mauvaise rêverie, la philosophie est, au contraire, la science des hommes libres.

Ainsi, la philosophie est-elle un des degrés de l'échelle de la connaissance, qui s'appuie sur le sens commun, l'action pratique et les diverses sciences. Toutefois, elle est plus une quête de la sagesse que la sagesse elle-même, car, comme le disait Pythagore, la sagesse appartient en propre aux Dieux.

## SIXIÈME JOUR - RETOUR AU RÉEL

La sagesse est connaissance de l'être, perception du réel. Mais si l'homme moderne est coupé de l'être, s'il est déraciné du réel, comment doit-il y faire retour ?

Dans un premier temps, on observe l'homme dans la caverne, selon l'image que nous en a laissée Platon, un homme qui vit d'illusions et de faux-semblants.

L'homme est coupé du réel par les objets fabriqués, par tous les produits issus de l'esprit humain et qui le font vivre dans les paradis artificiels. Or, son esprit a un besoin absolu d'être alimenté par un contact quotidien avec la nature brute, primitive.

L'homme est coupé du réel par l'écran des médias : il est prisonnier de cette société du spectacle qu'est devenu notre monde. L'homme n'utilise plus ses connaissances personnelles car son esprit est contrôlé en permanence par les manipulateurs de l'opinion.

L'homme est coupé du réel par le mirage de «l'idéalisme» ; il est enfermé dans la prison de l'esprit qu'il s'est volontairement construite. Ayant conçu l'idée comme l'image de la réalité, il se demande depuis deux siècles comment vérifier la conformité de cette image avec le réel.

Dans un deuxième temps, on comprend qu'il faut faire retour au réel, en passant de l'autre côté du miroir de l'illusion, puisque ce dernier nous renvoie uniquement notre propre image narcissique en lieu et place du réel.

Nous devons renouer avec l'authenticité du réel matériel et ainsi faire retour à la terre et à tout ce qui est vraiment naturel et humain, proportionné à notre être : c'est **l'écologie spirituelle**.

Comme le dormeur qui s'éveille, il nous faut échapper à la domination du rêve, de la bêtise, pour renouer avec la vraie culture de l'esprit. Nous penserons ainsi par nous-mêmes et converserons directement avec les grands génies de l'humanité.

Nous devons renouer avec la raison dans sa puissance de connaître, afin d'aller au vrai avec toute notre âme, sans nous laisser enfermer dans un «idéalisme». Il nous faut faire confiance à notre intelligence, à sa capacité d'atteindre le réel, quitte à revenir ensuite vers elle pour préciser les conditions de son bon fonctionnement.

Si nous cherchons à sortir de la caverne de l'illusion, malgré les difficultés et les sacrifices, le voile se déchirera, nous pourrons atteindre la plénitude du réel et mener une vie vraiment humaine.

## SEPTIÈME JOUR - CE QU'EST LE MYSTÈRE A L'INTELLIGENCE

Après avoir longuement parlé de la philosophie, de sa définition, de son origine, de ses liens avec la science, des obstacles qui se dressent devant elle, il convient de s'intéresser à son contenu. De quoi parle vraiment la philosophie et comment en parle-t-elle ?

Dans un premier temps, on cherche à connaître la nature réelle de ce voyage au centre de l'univers qu'est la philosophie.

Le fondement de la démarche philosophique est l'activité d'une intelligence incarnée et sensitive, qui permet seule de franchir les portes de la perception.

La philosophie, ayant pour ambition de résoudre l'énigme de l'univers, s'est heurtée à un barrage qui n'a pu être dépassé qu'en utilisant **l'analogie**. Cette analogie est le fil d'Ariane qui nous mène, au travers des méandres du réel, jus-

qu'à la découverte de l'objet propre de la philosophie, à savoir l'être et ses propriétés.

Dans un deuxième temps, on découvre que l'aboutissement de la philosophie est essentiellement différent de celui des sciences, car la sagesse nous enseigne le sens du mystère.

En étudiant l'être et ses propriétés par l'analogie, l'esprit, au lieu de voir grandir la lumière et la connaissance, se heurte à une obscurité progressive. Car notre esprit est trop faible pour embrasser l'infinie richesse de l'être : nous sommes aveuglés face à son mystère, comme les yeux de la chouette face au soleil.

Toutefois, cette obscurité relative n'est dénuée ni de certitude, ni de clarté, en sorte que la philosophie prend toute sa vérité dans une sorte de clair-obscur, bien différent de la clarté facile de la science. Philosophier, comme le disait Socrate, c'est donc à la fois savoir et ignorer, c'est savoir son ignorance et ignorer son savoir. Telle est la découverte du mystère de l'être, qui nous dépasse en nous enrichissant.

Le philosophe est ainsi celui qui cherche à voir au-delà de l'obscurité, sans prétendre pourtant en épuiser le mystère insondable, comme s'il voyait l'invisible.

### **HUITIÈME JOUR - QUE FAUT-IL DIRE AUX HOMMES ?**

Les entretiens vont se terminer, la vie reprend les protagonistes. Xavier retourne à sa vie familiale, sociale, professionnelle, mais que faut-il dire aux hommes qu'il va désormais rencontrer ? Comment vivre au jour le jour cette **sagesse** qu'il a découverte durant cette semaine ?

On rappelle que la philosophie, étant une matière sérieuse, doit être étudiée avec profondeur et persévérance.

On souligne qu'au-delà de la simple étude, il faut pénétrer la philosophie par une réflexion personnelle.

On manifeste surtout qu'il faut vivre la philosophie, aventure individuelle et dangereuse, de façon à goûter un peu de l'eau précieuse de la sagesse.

Il est temps maintenant de se quitter. Mais Xavier ne partira pas les mains vides. Georges lui révélera **le secret de la sagesse**, que les cœurs bien disposés peuvent seuls connaître et comprendre.

### **PREMIER JOUR - QUE FAIS-JE AU MONDE ?**

La mer s'étendait jusqu'à l'horizon, bleue et grise, striée par les traînées blanches de l'écume. Inlassablement, les vagues venaient rouler avec bruit sur le sable, comme si elles avaient voulu l'entamer, le détruire. L'eau se retirait et une nouvelle vague prenait la place de la précédente. Nos deux amis contemplaient en silence ce spectacle, fascinés par le mystère inviolé de la mer.

Au bout de quelques minutes, comme ils repartaient vers la petite maison située au bout de la lande, le plus jeune prit la parole.

XAVIER - J'avais presque oublié ce qu'étaient la mer et la campagne. Mes dernières vacances remontent à une éternité. On respire bien, ici ; ça change du train infect que j'ai pris pour venir.

GEORGES - Le climat est meilleur qu'à Paris. Pyrrhacre est d'ailleurs renommée pour la qualité de son air. Je suis certain que ce petit séjour te fera grand bien.

XAVIER - Cependant, je m'étonne que vous ayez quitté Paris et un métier que vous aimiez. Surtout pour venir vous enterrer dans ce trou perdu. Que vous partiez, à la rigueur, pour une grande ville de province, Lyon, Marseille, Toulouse. Mais échouer à Pyrrhacre ! Avec le poète, je vous dirai : «Qu'êtes-vous venu faire dans cette galère ?»

GEORGES - La vie n'est pas aussi simple que tu te l'imagines. Ma présence à Pyrrhacre est l'aboutissement de toute une histoire. Je ne sais si elle t'intéresserait.

XAVIER - Tout ce qui vous concerne m'intéresse.

GEORGES - Lorsque tu m'as connu, je finissais sans le savoir une période de ma vie. Un an avant ma sortie de l'École normale et l'agrégation, je m'étais marié. Nous avons eu des jumeaux, Jean-Baptiste et Isabelle, à peu près au moment où j'ai commencé à collaborer à cette unité de recherches mathématiques. Il y avait dix-sept ans que j'enseignais lorsque tu es devenu mon élève.

XAVIER - Ce fut une belle année pour moi.

GEORGES - J'ai passé ces dix-huit ans de ma vie dans les abstractions scientifiques. J'étais comme ivre de mathématiques, complètement intoxiqué.

La science est enivrante pour deux raisons : d'abord, parce qu'elle procure à l'intelligence une satisfaction vertigineuse ; ensuite, parce que tous s'émerveillent de ses prouesses et qu'il est difficile de résister à l'admiration des autres. Même les erreurs et les rectifications qu'elles entraînent n'ont rien d'un élément tragique. Elles provoqueraient plutôt une petite chatouille excitante. Comme il est bon de mettre en œuvre la théorie des erreurs, de cerner les probabilités ! On monte sur du papier millimétré les mailles d'un impitoyable filet et on se dit en fin de course que l'erreur est contenue là-dedans ! L'erreur est sportive, elle stimule le tonus intellectuel.

XAVIER - J'ai du mal à être aussi excité que vous à ce sujet.

GEORGES - Attends, l'histoire ne fait que commencer. Tu le sais, j'avais mon bureau près du garage. Cela me permettait de retourner travailler la nuit, quand tout le monde était au lit. C'était mon heure préférée, parce que personne ne venait me déranger. J'y restais jusqu'à minuit, une heure, perdu dans ce petit carré de cosmos que représentait ma table de travail.

La longue veille restait souvent sans profit, mais une obsession m'empêchait d'abandonner la lutte. Les données du problème rôdaient dans ma tête, comme une rengaine que l'on ne peut s'empêcher de siffloter.

Je passais les dimanches à la maison. Mais la journée me paraissait bien longue, comme à un fumeur en état de manque. Lorsque ma femme devait sortir, que la conversation des visiteurs tournait à la politique, il m'arrivait de m'éclipser. J'allais fumer en cachette quelques équations...

XAVIER - J'ai pourtant le souvenir de longues conversations sur l'art, la littérature, la poésie, la musique. Vous êtes en train de reconstruire un passé mythique !

GEORGES - Pas du tout ! C'est vrai que j'aimais aussi discuter de longues heures, refaire le monde. C'était une facette de la même atrophie intellectuelle. En avons-nous passé des soirées à échanger des avis tranchants, des solutions

miracles pour régénérer l'humanité ! Cette ardeur relevait d'une sorte d'adolescence mentale déconnectée du réel.

Je faisais étalage de mon érudition. Chacun pouvait admirer les livres rares dont j'étais si fier. Après le départ des amis, je regardais avec un peu d'agacement ma femme, qui ne semblait pas beaucoup s'intéresser à nos discussions. Dieu sait combien elle était fine et cultivée ! Mais elle préférait s'appliquer à son rôle de maîtresse de maison. Pendant que je dissertais, elle veillait à ce que chaque invité eût ce qu'il lui fallait et, par sa présence discrète, elle rendait sympathiques ces soirées échevelées. Elle me déclara même un jour que ces tirades enflammées, dénuées le plus souvent de fondement, lui paraissaient un peu ridicules.

XAVIER - C'était un jugement plutôt sévère.

GEORGES - Je crois qu'elle avait raison. Mais je l'ai compris trop tard. Sur le moment, j'ai été plutôt fâché.

Depuis plusieurs années, ma femme avait au cou un petit ganglion. Nous attendions un moment favorable pour le faire opérer. L'année de ton baccalauréat, nous avons pris rendez-vous à l'hôpital en début juillet pour les deux jours nécessaires. Nous devions partir en vacances tout de suite après.

Le jour où l'opération devait avoir lieu, je fus happé par le chirurgien-chef. Je suis toujours un peu désorienté dans ces hôpitaux. En plus, profitant de ma liberté, j'avais passé la nuit à résoudre un problème. Je crus d'abord qu'il s'agissait de pièces pour la Sécurité sociale et le suivis distraitement. Mais on ne mobilise pas un «patron» de cette importance pour des papiers administratifs. Je m'assis donc dans son bureau avec appréhension.

«Monsieur, me dit-il, j'ai le devoir bien pénible de vous annoncer que votre femme a un cancer. Ce cancer s'appelle la maladie de Hodgkin et affecte le réseau lymphatique. Votre médecin traitant aurait dû envoyer votre épouse en consultation beaucoup plus tôt : encore quelques mois et la situation était désespérée. Rassurez-vous cependant : contrairement à d'autres cancers, nous savons soigner celui-là. Ce sera long et relativement pénible, mais l'issue favorable se présente dans 90% des cas».

XAVIER - Quelle épreuve !

GEORGES - J'ai cru que ma vie s'écroulait en un instant. Je suis sorti tout pâle et j'ai dû m'asseoir pour ne pas chanceler. Je devais être blanc comme un linge, car les infirmières s'arrêtaient et me demandaient : «Monsieur, ça ne va pas ? Vous avez besoin de quelque chose ?» De quoi aurais-je pu avoir besoin ?

XAVIER - Et votre épouse ?

GEORGES - Lorsque je suis entré dans la chambre, j'ai compris qu'elle savait déjà. Elle m'a adressé un pâle sourire et m'a dit : «Alors, ils t'ont annoncé ?» Que lui répondre ? Les grandes théories étaient dérisoires en un tel instant ! Je sentais combien je l'aimais, elle si patiente à supporter mon caractère, indulgente pour mes lubies, toujours gaie et discrète. Et je risquais de la perdre, bien plus, j'allais la perdre.

Tu me diras : «Le médecin avait parlé de 90% de guérison ?» C'est justement cette pensée qui me remplissait de désespoir. Combien de fois n'avais-je pas traité des problèmes de probabilité ! «Soit dix boules indiscernables au toucher, dont neuf blanches et une noire. Combien y a-t-il de chances, en prenant sans regarder, de choisir une boule noire ?» Cette probabilité de 10% me paraissait insignifiante. Mais il ne s'agissait plus des réalités abstraites de la science, il s'agissait de la vie de ma femme. J'avais, certes, entendu «90% de chances» de survie, mais un mathématicien comprend en ce cas «10 % de risques» de décès.

XAVIER - Votre femme a cru à la guérison ?

GEORGES - Elle a été très courageuse. J'ai passé six mois presque sans dormir à cause de ce 10% fatal, lui donnant à boire et à manger comme à un enfant, veillant aux moindres détails, optimiste un jour à cause d'une légère amélioration, accablé le lendemain parce que le pouls montait.

Un jour, j'aperçus le médecin, un ami très cher, qui restait pensif, à regarder par la fenêtre. Il me fit signe discrètement de sortir et posant la main sur mon épaule, sans cérémonie, il me fit comprendre que mon cas particulier entrait bien dans la catégorie des 10%.

Lorsque je suis rentré, ma femme a vu la vérité sur mon visage, car je n'ai jamais su mentir ou faire semblant. A partir de ce moment, elle a vécu face à la mort, sans perdre ni son calme, ni son entrain. C'est elle qui me soutenait dans l'épreuve et me redonnait des forces.

Montaigne nous dit que «philosopher, c'est apprendre à mourir» : car celui qui sait mourir possède la substance de la sagesse. La sérénité qu'elle manifestait devant cette terrible mort montrait qu'elle savait la philosophie et que j'étais un ignorant et un sot.

Elle m'a demandé elle-même d'appeler le prêtre afin de recevoir les derniers sacrements. Elle voulait affronter en toute lucidité le grand passage. Lorsqu'elle est morte, je lui ai fermé les yeux, et là, au pied du lit, je lui ai fait un serment : je vivrai désormais pour des réalités plus profondes que les futilités dont je m'étais gavé jusqu'ici.

XAVIER - Quel déchirement que cette mort !

GEORGES -Heureusement, les enfants étaient là ! Ils ont été très courageux, comme leur mère. Ils m'ont aidé pour l'enterrement, puis pour tenir la maison. Mais ils approchaient de la fin de leurs études. Dès que cela fut possible, je vendis la maison et me mis en disponibilité. Je suis venu m'installer ici, tandis qu'ils entraient dans la vie active. Aujourd'hui, ils sont tous deux mariés et j'ai la joie de recevoir mes petits-enfants. Je les gâte effrontément, au grand désespoir de leurs parents. Mais ils sont tellement le portrait de leur grand-mère que j'en suis tout attendri.

XAVIER - Mais... vous avez quand même un salaire, une retraite ?

GEORGES - J'ai démissionné, donc je n'ai pas de salaire, et le temps de la retraite n'est pas encore arrivé. Mais, rassure-toi, je ne meurs pas de faim. Je travaille à la petite semaine pour des journaux de récréation mathématique. De plus, je donne quelques leçons dans le voisinage, ce qui me permet de mettre du beurre dans les épinards. D'ailleurs, je n'ai jamais eu des goûts de luxe et mes besoins sont plus modestes que jamais.

Maintenant que je t'ai raconté ces dernières années, tu dois me rendre la pareille. Raconte-moi par le menu ce que tu as fait depuis que nous nous sommes quittés.

XAVIER - Je suis un peu gêné de parler de moi après ce drame que vous avez vécu.

GEORGES - N'aie crainte, la vie se poursuit : nous sommes fidèles à nos morts en continuant à vivre, pourvu que nous vivions bien.

XAVIER - Je vous dois en bonne partie mon baccalauréat scientifique. Après cela, je suis entré dans une école de gestion d'entreprises et de management international. J'en ai obtenu le diplôme en quatre ans. Grâce aux stages que j'avais faits durant ces années, notamment aux États-Unis, j'ai été engagé tout de suite dans une entreprise. Je l'ai quittée au bout d'un an pour une autre, puis celle-ci de nouveau au bout de deux ans pour celle où je travaille actuellement. Je suis chef de service chez Grand Bleu, une boîte internationale de machines de travail, c'est-à-dire d'informatique et d'électronique.

GEORGES - Si mes souvenirs sont exacts, tes «activités» ne se sont pas limitées à ton travail...

XAVIER - Oui, évidemment ! J'ai rencontré Hélène lors d'une régata des grandes écoles. Elle finissait l'École polytechnique féminine. Nous nous sommes mariés il y a cinq ans et nous avons une petite fille, Maylis. Hélène attend un deuxième enfant pour le mois de septembre. C'est en partie pour cela que j'ai choisi mon emploi actuel. Tout en correspondant à mon profil de carrière, il me permet de vivre en région parisienne.

Nous avons acheté un pavillon dans l'ouest de Paris. Il faudra que vous veniez nous voir. Hélène sera ravie de vous rencontrer : je lui parle souvent de vous et c'est elle qui m'a incité à reprendre contact avec vous. «Puisque tu l'apprécies tant, rends-lui donc visite, je suis sûr qu'il en sera heureux». Vous connaissez la suite : ma lettre, nos coups de téléphone, notre rendez-vous et... me voici.

GEORGES - Un bon travail, une gentille femme, une fille, un salaire que je devine honorable, une maison : avec tout cela, tu dois donc être parfaitement heureux ?

XAVIER - A un autre, je répondrais oui. Mais je vous connais : vous allez me cuisiner, comme autrefois. Je préfère me rendre tout de suite. C'est vrai que je ne suis pas toujours bien dans ma peau. Je ne sais pas trop pourquoi : je ressens une sorte de malaise au milieu de tout cela, qui devrait me suffire.

GEORGES - Ton travail te satisfait-il ?

XAVIER - C'est un bon job, il faut le reconnaître. Mais il est frustrant par ailleurs. D'abord, je travaille comme un fou, je rentre souvent tard le soir, je fais des déplacements fréquents à l'étranger. Autant dire que la vie familiale est sacrifiée !

Et puis, il y a une drôle d'ambiance dans ces entreprises. C'est l'esprit d'expansion, de compétition. Je n'ai rien contre, mais jusqu'à un certain point. Vous savez, j'ai été embauché à la place d'un type de cinquante ans, licencié parce que considéré comme moins productif. Il n'a toujours pas retrouvé d'emploi. Je me dis que cela risque de m'arriver un jour : c'est assez angoissant.

De plus, avec vous, on pouvait parler de religion, de littérature, d'histoire, que sais-je ? Mais avec les collègues, on ne peut discuter de rien en dehors du sport, de la voiture, des vacances et d'un peu de politique.

Je me demande même parfois si je fais un travail utile. Nous produisons des ordinateurs et des systèmes de maintenance : mais à quoi ça sert, en fin de compte ? L'homme a vécu des millénaires sans ces machines. Je ne voudrais pas partir à la retraite avec l'impression d'avoir perdu mon temps.

GEORGES - Je pense que cette impression de malaise est l'une des causes qui m'ont fait quitter Paris et il est peut-être, au moins implicitement, l'une des raisons de ton désir de me revoir.

XAVIER - C'est possible ! Mais à quoi occupez-vous votre temps, vous que j'ai connu si actif ? Je doute que vous passiez votre journée comme un vieux, assis dans un fauteuil à rêvasser.

GEORGES - Ce que je fais ici ? Simplement ce que j'ai décidé à la mort de ma femme : me rendre digne d'elle. Elle a su être sage et affronter la mort. Je veux devenir sage et savoir affronter la mort. Pour cela, je dois régler ma vie selon la plus haute raison. Elle avait trouvé cette sagesse dans l'acceptation des réalités les plus humbles de sa tâche de mère de famille. Pour ma part, je recherche cette sagesse selon mon talent, c'est-à-dire par la réflexion et l'étude. En d'autres termes, je m'adonne ici à la philosophie.

XAVIER - Vous faites de la philosophie ? Cela me paraît tout drôle... La philosophie, pour moi, c'est un cours de baccalauréat dont j'ai gardé un souvenir de médiocrité et d'irréalisme. En revanche, j'ai beaucoup appris en votre compagnie, durant nos conversations sur la littérature et sur l'art. Mais si vous avez rejeté ces anciennes amours et que vous vous adonnez désormais à la «philosophie», je crains le pire, pardonnez-moi l'expression...

GEORGES - Je me souviens de ton professeur de philosophie et j'entends encore tes commentaires désabusés à son sujet. Ce cours n'avait effectivement qu'un rapport très lointain avec la philosophie, j'entends la vraie sagesse. Crois-moi, la philosophie à laquelle je m'adonne n'a rien à voir avec les sonnettes qu'on a pu te débiter. Elle est, au contraire, infiniment plus riche de substance et de vie que toutes nos conversations.

XAVIER - Platon a brûlé ses tragédies afin de suivre Socrate, ce qui est une perte irrémédiable pour la culture. Vous renoncez à la littérature, à la science et à l'art pour une prétendue philosophie. Quel dommage !

Après le baccalauréat, j'ai rangé définitivement la philosophie au magasin des accessoires inutiles, comme un bavardage inconsistant. La seule citation philosophique que j'aie jamais pu retenir est de Paul Valéry : «La philosophie consiste à faire semblant d'ignorer ce que l'on sait et de savoir ce que l'on ignore».

Je ne dis pas cela pour vous mais, vraiment, la philosophie... Mon opinion, en ce domaine, serait plutôt celle de Roger Nimier : «La philo n'est pas mal non plus. Malheureusement, elle est comme la Russie : pleine de marécages et souvent envahie par les Allemands».

GEORGES - Je vois que tu connais toutes les épigrammes contre la philosophie. Cela prouve que tu ne t'en désintéresses pas tant que cela.

Tu sembles oublier que la plupart des philosophes n'ont pas été que des philosophes. Aristote, Descartes, Leibniz furent des savants de premier ordre ; Épicète, Montaigne, Nietzsche, de fins connaisseurs du cœur humain ; Platon, Pascal, Bergson, des magiciens du verbe ; saint Augustin, saint Thomas, de profonds théologiens ; Machiavel, Hobbes, Montesquieu, des penseurs politiques renommés. Il est peu vraisemblable que des génies qui ont illustré la pensée humaine en tant de domaines se soient arrêtés à une science vaine. Il est alors permis de penser que cette science mérite mieux que des plaisanteries faciles.

XAVIER - Comme mon professeur, vous vous mettez à parler de la philosophie comme si elle allait de soi : comme si le fait de philosopher était aussi naturel que respirer, manger ou se promener. Pourtant, la philosophie reste l'apanage d'une petite élite susceptible de lui consacrer ses forces et son temps.

Par ailleurs, sa réputation de coupeuse de cheveux en quatre et d'organisatrice de nuages n'est plus à faire. Est-il vraiment intéressant de philosopher ? Cette discipline n'est-elle que le refuge des ratés de la vie, des cervelles brumeuses ? Ne faut-il pas la réserver à ces esprits qui, selon le mot de Louis Veillot que vous aimez à citer, «semblent faits pour l'erreur comme certains tempéraments pour la maladie» ? Cela dit sans vous offenser, car je suis certain que ce n'est pas ainsi que vous philosophez.

GEORGES - Deux objections classiques, qui n'ont rien perdu de leur force.

XAVIER - Est-il nécessaire de se torturer le cerveau avec ces définitions, ces raisonnements, ces objections, tout ce fatras incompréhensible et verbeux qui caractérise la philosophie ? Est-ce l'amour de la vérité qui préside à cet étalage ou plutôt la vanité de paraître docte et érudit ? Ne pourrait-on appliquer aux philosophes les brocards dont Molière a lardé les médecins et les femmes savantes ?

En tout cas, si des questions doivent être posées, ne peut-on y répondre sans recourir à cette prétendue science tarabiscotée et confuse ? La vie comme telle, vécue selon ce qu'elle propose, suffit à contenter l'homme, du moins la plupart des hommes. Pourquoi s'encombrer l'esprit de questions plus ou moins saugrenues, dont les réponses paraissent aléatoires ou vaines ? *Carpe diem*, dit le poète, vivons notre vie comme elle vient.

Et puis, autant de philosophes, autant de philosophies. Il y a la philosophie de Platon, celle d'Aristote qui n'est pas la même, celle de Descartes qui est différente, celle de Kant qui prétend balayer toutes les autres, etc. La philosophie semble plutôt, de ce point de vue, une foire d'empoigne, dont les représentants ont dit tout et le contraire de tout.

GEORGES - J'accepte volontiers tes critiques : elles vont au cœur de plusieurs questions importantes. Mais le philosophe n'est pas l'homme de la contestation, il est plutôt l'homme de la constatation. L'utilité et la valeur de la philosophie se constatent plus qu'elles ne se prouvent.

Je te propose de partir de la vie ordinaire pour comprendre ce que peut nous apporter la philosophie. *Carpe diem*, dis-tu, cueillons le jour et ses joies immédiates. Cette attitude semble la plus simple, la plus naturelle aussi. Pourtant Horace, le poète dont tu parles, s'est décrit lui-même comme un disciple du philosophe Épictète. Mais qu'importe ? Examinons sérieusement la question. Est-il vrai que la vie ordinaire puisse suffire à l'homme ?

XAVIER - Il me semble que la plupart des hommes en sont là : ils vivent leur vie sans réfléchir plus loin.

GEORGES - Si on veut. Cependant, tout homme, quel qu'il soit, poursuit, à certaines heures, une conversation intérieure avec lui-même. Et cela, dès qu'il se trouve seul et même assez souvent au milieu du bruit d'une grande ville. Certes, cette méditation est facilement interrompue par les occupations pratiques, les soucis matériels. Mais elle existe tout de même. Ainsi, cet ouvrier qui revient le soir de son travail paraît soucieux, parce qu'il poursuit un dialogue avec lui-même.

XAVIER - C'est normal : on pense aux difficultés de son existence.

GEORGES - Ce n'est pas parce que l'homme ne peut vivre sans manger qu'il ne vit que pour manger. L'esprit de l'homme est plus souvent accaparé par la pensée de l'existence elle-même que par celle de ses conditions économiques. Le monde qu'il voit en se réveillant, la place qu'il y tient, sont des sujets proches de sa pensée.

L'homme se représente une fois ce que lui rapporte son travail et ce que lui coûte sa nourriture. Dans le même temps, il se dit vingt fois qu'il fait beau, que le monde est bizarre ; que la vie vaut d'être vécue même si elle n'est pas toujours drôle ; que les enfants sont gentils mais que sa jeunesse était plus gaie. Il médite ainsi vaguement sur le mystère de la vie humaine.

L'esprit de l'homme se remplit spontanément de questions sur le monde. Elles ne relèvent pas d'une comptabilité économique, mais d'un regard original sur ce qu'est l'existence.

XAVIER - C'est naturel. Nous en sommes tous là. Ma petite fille a constamment ce mot à la bouche : «Pourquoi ?» L'homme aime bien connaître le pourquoi du comment, le but de la manœuvre.

GEORGES - Mais à quoi cela lui sert-il ? Tu apprécies l'histoire, si mes souvenirs sont exacts. A quoi te sert de connaître les dates des guerres napoléoniennes ou les épisodes de la Troisième République ?

XAVIER - Je ne sais pas, moi, c'est intéressant... Si je ne m'intéressais à rien, je serais comme un navet ou une carotte. Tout être humain se passionne pour certaines choses...

GEORGES - Comme tu le dis, une carotte ne s'intéresse pas à la généalogie des rois de France. Le chat de ton épouse ne lit pas *La Chartreuse de Parme* à ses moments libres. Les chèvres n'ont pas dans leur bibliothèque le grand classique intitulé *Vie de douze chèvres illustres*.

A la différence des animaux, l'homme ne se limite pas à la simple connaissance de ce qui lui est immédiatement utile. Il veut connaître la raison des choses, pénétrer à l'intérieur des êtres. C'est pourquoi on dit de lui qu'il est «intelligent», mot qu'on faisait autrefois découler du latin *intus legere*, lire à l'intérieur. Comprendre pourquoi nous travaillons, pourquoi nous existons, pourquoi nous vivons, n'est pas inutile. C'est même la chose la plus nécessaire à l'homme. Il peut se passer de manger, de dormir, mais il ne peut se passer de chercher à comprendre.

XAVIER - Ma fille en devient parfois fatigante, à force de poser des questions.

GEORGES - Ton objection se heurte donc à un obstacle de taille. Ces questions qualifiées de vaines, ce ne sont pas les philosophes qui obligent les autres à se les poser : les hommes se les posent spontanément, quels que soient leur instruction, leur âge, leur race ou leur condition. Pourquoi suis-je sur la terre ? D'où vient le monde ? Comment dois-je agir ? Ces questions, et bien d'autres, agitent notre esprit à un moment ou à un autre. Chaque homme leur cherche une réponse appropriée. On le remarque dès l'éveil de la raison, comme chez ta fille. Comme tu l'as noté, la grande question de l'enfant, qu'il répète sans se lasser, est : «Pourquoi ?»

Ce désir de connaître les raisons des choses porte naturellement et d'abord sur ce qui est le plus vital. L'homme, avant de chercher comment affronter l'existence, veut trouver les raisons de vivre et de vivre de telle façon. Il veut connaître les forces qui règlent l'univers et dominant son destin.

XAVIER - Vous pensez que pour cueillir le jour, *carpe diem*, ainsi que nous y invitait Horace, la philosophie est nécessaire ? Pourtant, l'intelligence de l'homme, sans la philosophie, atteint spontanément une certaine réalité, une certaine vérité à propos de ces grandes questions.

GEORGES - Sans doute, mais que d'obscurités, que d'incertitudes, que de difficultés ! Combien notre esprit souhaite-



rait une connaissance plus précise, plus ample, plus assurée ! Pour cela, il nous faut davantage que l'usage élémentaire de la raison. C'est pourquoi **l'humanité, désirent trouver des réponses satisfaisantes aux grandes questions de la vie, a créé la philosophie.**

XAVIER - Pour vous, la philosophie est une réponse aux interrogations de l'homme ?

GEORGES - En quelque sorte. Puisque des questions sont inévitablement posées, il faut tenter d'y répondre le mieux possible. De ces réponses, vraies ou fausses, claires ou obscures, organisées ou éparpillées, va dépendre la quiétude morale de l'homme. Elles vont déterminer l'orientation de sa vie, la place qu'il se donnera lui-même dans le cosmos. C'est dire s'il est important de ne pas laisser ces interrogations à l'improvisation, à l'à peu près, au bricolage.

XAVIER - Cette exploration de l'univers et de l'homme se réalise d'une façon parfaite dans la science. Celle-ci nous fait découvrir les lois du monde à travers les mathématiques, la biologie ou la sociologie. Or, vous avez abandonné les mathématiques. Je ne comprends plus !

GEORGES - Tu me parles de mon goût ancien pour ce que tu appelles un peu naïvement «la science». Les mathématiques, la physique ou la biologie sont des voies de connaissance dont j'apprécie la valeur. Elles procurent à l'homme qui les explore une satisfaction profonde. Elles correspondent en effet à cette connaissance vraie dont nous venons de parler. Cependant, elles sont limitées dans leurs réponses et finissent par décevoir...

XAVIER - Comment ça, limitées dans leurs réponses ? Grâce à la science, nous avons l'électricité, l'ordinateur, le chauffage central, la télévision, nous allons sur la lune, nous guérissons les maladies mortelles, etc. Il y a deux cents ans, rien de tout cela n'existait. Il est facile de médire de la science quand on prend un bain chaud en écoutant une cantate de Bach après avoir voyagé en auto toute la journée. Sans la science, ces trois actions seraient inconnues et impossibles.

Avec toute leur philosophie, Platon et Aristote avaient froid l'hiver et chaud l'été. Leurs aliments ne se conservaient pas et la moindre maladie mettait leurs jours en danger. Il leur fallait deux ou trois jours pour faire cent kilomètres et plusieurs semaines pour copier un livre. J'apprécie, pour ma part, les bienfaits de la civilisation actuelle et je remercie sans ingratitude la science qui les permet. Quant à la philosophie, j'attends encore ses résultats pratiques.

GEORGES - Que la science, avec la technologie qui en découle, atteigne des résultats pratiques éblouissants, il n'est pas question de le nier ! Nous profitons tous sans remords de ces merveilleuses inventions que sont le réfrigérateur ou l'imprimerie. Mais ce n'est pas exactement ce qui est en cause. Nous étudions la connaissance, non par rapport à d'éventuelles applications pratiques, mais en tant que réponse aux interrogations fondamentales de l'homme.

Or, la science, aussi valable soit-elle, atteint vite ses limites en ce domaine. Une fois que notre bibliothèque est pleine de livres, que notre congélateur regorge de nourriture ; une fois que nous connaissons la composition chimique de l'eau, la structure de l'ADN, le théorème de Pythagore, il reste une dernière question que ni les applications techniques de la science, ni la science elle-même ne résolvent et qui change toute la donne...

XAVIER - Une question que la science ne résout pas et qui change toute la donne ? Je ne vois pas.

GEORGES - **Que faisons-nous sur terre ?** S'agit-il pour nous d'écouter des disques ? de manger ? de dormir ? de travailler ? Là science a amené Armstrong et les autres astronautes sur la lune. Elle a ainsi rempli son contrat, réalisé son rêve. Mais là, elle a été incapable de répondre à cette question simple : pourquoi l'homme existe-t-il, que ce soit sur la terre ou sur la lune ?

La science s'intéresse à l'aspect matériel, pratique, des choses, c'est son terrain d'excellence. Mais elle est incapable d'atteindre le fond, la partie la plus importante, la véritable explication, non de tel phénomène partiel, mais de l'existence même de l'objet étudié. C'est pourquoi je disais qu'elle n'offre que des réponses imparfaites, limitées. Elle finit donc par décevoir celui qui s'y attache exclusivement.

XAVIER - Et, selon vous, quelle est la connaissance qui ne déçoit pas ?

GEORGES - Celle qui précisément a pour objet les questions fondamentales, celle qui étudie toutes choses par rapport aux causes les plus profondes. D'où vient le monde ? Où va le monde ? Pourquoi l'homme est-il sur la terre ? Comment doit-il envisager sa vie ? Voilà des **questions fondamentales**. La connaissance qui cherche à résoudre de telles questions répond au désir de connaître inscrit dans l'homme. Elle ne le décevra pas, elle ne le rejettera pas vers une autre science pour mieux comprendre.

XAVIER - Vous jouez sur les mots. Votre philosophie est une science qui s'ajoute aux mathématiques et à la biologie, mais ne s'en distingue pas essentiellement. Elle cherche des réponses à certaines questions, comme la chimie cherche des réponses à certaines questions.

GEORGES - Je ne joue pas sur les mots. En un sens, la philosophie fait partie de la connaissance humaine, au même titre que les mathématiques ou la botanique. Pourtant, elle s'en distingue parce qu'elle considère exclusivement les causes les plus hautes, celles qui sont réellement, définitivement explicatives.

XAVIER - Et vous pensez que nous sommes au monde pour répondre à ces questions ?

GEORGES - Nous sommes au monde afin de mener une vie d'homme. Pour ce faire, nous devons savoir **ce qu'est un homme, d'où il vient et où il va**. Cela ne signifie pas que les moyens de vivre sur cette terre, la connaissance d'un certain nombre de réalités pratiques, ne soient pas utiles. Comme je te l'ai dit, la science, la technologie, la littérature, etc., ne sont ni futiles ni sans intérêt. Toutefois, il faut mettre chaque chose à sa place.

Ordonner, hiérarchiser n'est pas détruire. La connaissance des causes immédiates est valable, mais la connaissance des causes suprêmes est encore meilleure.

XAVIER (étouffant un bâillement) - Excusez-moi !

GEORGES - Va te reposer, car ton voyage a été long. Je ne veux pas t'assommer de philosophie aujourd'hui. Nous reprendrons notre conversation demain.

Réfléchis sur cette tendance naturelle de l'esprit humain à se poser sans cesse les questions traitées par les philosophes, car elle est riche de sens. Que faisons-nous au monde ? Il est impossible de ne pas essayer de répondre à cette question.

Telle est la signification du célèbre dilemme attribué à Aristote. «Vous dites qu'il faut philosopher ? affirmait-il. Alors il faut en effet philosopher. Vous dites qu'il ne faut pas philosopher ? Alors il faut encore philosopher, pour le démontrer. De toute manière il est nécessaire de philosopher».

XAVIER - Si cela ne vous gêne pas, je finirai par un autre dicton des Anciens que j'ai lu dans les pages roses du petit Larousse : «*Primum vivere, deinde philosophari*». Je vais donc me coucher.

## DEUXIÈME JOUR - LA NUIT PRIVÉE D'ÉTOILES

XAVIER - Ces arbres fruitiers sont magnifiques ! C'est vous qui les entretenez ainsi ?

GEORGES - C'est dans la fraîcheur du matin, lorsque la rosée couvre encore la terre, que je préfère la campagne. Tu te souviens de Voltaire dans *Candide* : «Il faut cultiver notre jardin». Je cultive effectivement ce verger, qui fait mon orgueil, et je cultive le jardin de la philosophie.

XAVIER - Précisément, vous êtes venu ici, non pour bêcher la terre, mais pour faire de la philosophie. Seulement, à quoi sert la philosophie ? Je croque vos poires et je saisis l'utilité de votre travail de jardinier. Tandis que la philosophie me paraît un fruit véreux ou sec, un vain discours. Hier soir, j'étais trop fatigué pour résister à vos arguments. Mais si la philosophie était tellement passionnante, elle devrait susciter mon intérêt.

GEORGES - Ce serait le cas si tu étais dans des dispositions d'esprit normales. Seulement, aujourd'hui, nous sommes imprégnés d'une mentalité corrosive pour l'esprit. Une pollution grave frappe notre environnement intellectuel, empoisonne les sources de notre pensée, emplît notre esprit d'objections vicieuses, sans que nous en prenions conscience. Tu ne dois donc pas t'étonner de découvrir en toi-même une méfiance vis-à-vis de la philosophie.

### MISÈRE DE LA PHILOSOPHIE - LES MAÎTRES DU SOUPÇON

XAVIER - A quel niveau se situerait cette mentalité corrosive ?

GEORGES - D'abord à l'intérieur de la philosophie, car des adversaires se cachent en son sein. Ils affirment que la prétention de philosopher dissimule un autre projet que celui de la pensée pure. Pour eux, «un train peut en cacher un autre».

XAVIER - De qui parlez-vous ?

GEORGES - De ceux qu'on appelle aujourd'hui les «maîtres du soupçon», principalement Marx, Nietzsche et Freud. Pour Marx, la philosophie exprime sous une forme idéologique les conflits économiques engendrés par la société capitaliste. Pour Nietzsche, valeurs et idéaux sont le voile hypocrite de l'impuissance ou de la maladie. Freud voit dans toute doctrine les pulsions sublimées de l'inconscient.

Ainsi, le marxiste réinterprète l'œuvre de saint Thomas d'Aquin en fonction de l'état de la société au XIII<sup>e</sup> siècle, comme un recul de la puissance féodale et une avancée de la bourgeoisie. Le nietzschéen relit l'œuvre de Platon en recherchant les signes de petitesse ou de peur de vivre qui expliqueraient ses thèses. Le psychanalyste étudie l'œuvre de Kant pour y voir les pulsions sexuelles et destructrices que les mots écrits voudraient inconsciemment dissimuler.

Pour ces auteurs, et surtout pour leurs imitateurs et disciples, ce qui est exprimé rationnellement est dénué d'intérêt. Ce qu'il faut chercher, c'est ce qui se cache sous ce qui est affirmé, ce que n'avoue pas celui qui prétend avouer, le «non-dit» de celui qui parle.

XAVIER - Cela me paraît une critique radicale à laquelle il vous sera difficile de répondre.

GEORGES - Je suppose que tu as lu l'album de **Tintin**, *L'étoile mystérieuse* ?

XAVIER - Bien sûr ! Je connais mes **classiques**. Mais vous avez de drôles de références philosophiques.

GEORGES - Tu m'en excuseras. Mais, comme le dit le proverbe chinois : «Ne prenez jamais la bêtise trop au sérieux». **Il est bon parfois de répondre au futile par du futile**. D'après certains philologues, «humain» et «humour» auraient peut-être la même racine...

Dans les premières pages de cet ouvrage, Tintin, visitant un observatoire astronomique, aperçoit à travers un télescope une araignée monstrueuse. Il est effrayé puis, examinant les choses de plus près, il se rend compte qu'il a regardé une petite araignée ordinaire qui, grossie des milliers de fois, paraît gigantesque. Il voit la vérité objective en passant de l'autre côté du télescope, le seul bon côté pour regarder une araignée terrestre : car le télescope est destiné à contempler des étoiles éloignées de millions de kilomètres.

XAVIER - Je ne saisis pas bien où vous voulez en venir.

GEORGES - Ces auteurs, Marx, Freud ou Nietzsche, utilisent, avec plus ou moins de bonheur, des instruments philosophiques ou para-philosophiques destinés à explorer le monde infini de l'être et taillés à cette mesure, mais s'en servent pour disséquer avec minutie et délectation morbide les petites saletés qui peuvent se trouver dans le cœur de l'homme.

Il est toujours possible qu'un Michel-Ange ait été avare. Faut-il oublier le dôme de Saint-Pierre, la Pietà et le Moïse pour se consacrer à cette avarice supposée, qui servira désormais de critère d'explication à son œuvre ? Il ne serait pas étonnant qu'un Bossuet ait été ambitieux. La valeur littéraire de son *Discours sur l'histoire universelle*, de son *Histoire des variations des Églises protestantes* ou de ses *Oraisons funèbres* doit-elle être désormais déduite de son ambition présumée ? L'évolution sociale de son époque a sans doute influencé saint Thomas : mais peut-on sérieusement dire qu'elle est la cause explicative de sa *Somme théologique* ?

Je reste ici dans les limites du convenable. Pour Freud, l'activité des génies de l'humanité, les chefs-d'œuvre de la civilisation, les théories les plus élevées de la philosophie, de la morale et de la religion se réduisent à une transformation à peine voilée des instincts animaux inférieurs et des perversions physiques et morales.

XAVIER - Selon vous, à l'image de Tintin, c'est pour avoir regardé par le mauvais bout de la lorgnette que ces philosophes se seraient égarés ?

GEORGES - Il est toujours possible de ramener l'essentiel à l'accidentel, le talent à la sottise, le profond au superficiel. N'importe qui peut prendre un couteau et lacérer la Joconde. Mais seul le génie de Léonard de Vinci a réussi à peindre cette toile qui fascine des millions d'hommes.

Cette explication du plus par le moins, de l'élévation par la petitesse, de la sainteté par la perversion, est la porte ouverte à l'inculture. Aujourd'hui, la petite rédactrice illettrée d'un magazine féminin, frottée de psychanalyse ou entichée d'un marxisme frelaté, pond un texte indigent où elle se pique de juger, du haut de son incompetence, l'œuvre des plus grands génies et d'y découvrir des intentions suspectes, des pensées invouables et des calculs sordides. Comme le di-

sait Louis Veillot : «Ces conceptions caractérisent l'époque qui les admet : nous traversons véritablement une orgie de sottise».

XAVIER - Par leurs «soupçons», ces auteurs auraient abusé de la philosophie ?

GEORGES - En quelque sorte. Ils ont utilisé la puissance intellectuelle de la philosophie, qui est grande en proportion de sa noblesse, au service du futile, du faux ou du dégradant. Or, «*corruptio optimi pessima*», disaient les Anciens, la corruption de la plus belle chose, en l'occurrence la philosophie, est la plus dangereuse des activités.

Les mauvais philosophes ne sont pas d'inoffensifs rêveurs. Ils sont d'authentiques malfaiteurs intellectuels qui empoisonnent les esprits. Celui qui répand dans les fontaines un poison dangereux tue les corps. Celui qui sème des erreurs dans les intelligences tue la raison, c'est-à-dire ce qui est le plus important pour l'homme.

Ces pseudo-philosophies, ces idéologies malfaisantes, vulgarisées par l'enseignement, l'édition, les médias, ont inhibé la réflexion et mis à mal l'intelligence. Leur premier fruit est de rendre plus difficile toute réflexion philosophique sérieuse.

XAVIER - D'après vous, de même qu'il existe des «gaz incapacitants», ces philosophes auraient produit des «idéologies incapacitantes» ?

GEORGES - Tout à fait. L'esprit humain soumis à une telle idéologie est laissé dans l'incapacité de réagir et peut subir docilement l'assaut de n'importe quelle sottise ou de n'importe quel mensonge. Il y avait, d'ailleurs, chez certains de ces auteurs, une volonté explicite de rabaisser l'humanité.

XAVIER - Ils voulaient dégrader l'homme ?

GEORGES - Les «maîtres du soupçon» secrètent cette haine et ce mépris de l'homme que traduit Beckett dans une de ses œuvres : «L'homme n'est qu'un peu d'excrément au bord de la cuvette qui attend la chasse d'eau». Lorsque l'homme a une telle opinion de lui-même, la philosophie est morte.

Cependant, je ne met pas tous ces auteurs sur le même plan. **Nietzsche, en particulier, fin observateur de la nature humaine et styliste de valeur, possède de nombreuses pages d'une grande richesse.**

#### LE DERNIER SALON OÙ L'ON CAUSE

XAVIER - Notre difficulté à réfléchir résulterait donc de l'enseignement de ces «maîtres du soupçon» ?

GEORGES - Ils ne sont malheureusement pas les uniques responsables de la déconsidération actuelle de la philosophie. L'usage abusif que l'on fait de la philosophie en est un autre.

XAVIER - Qu'appellez-vous «usage abusif» ?

GEORGES - Au lieu d'être cultivée par des hommes désireux d'atteindre la sagesse, la philosophie devient souvent un ornement, une distraction. Le mondain s'en empare et la réduit au dilettantisme intellectuel, à l'amusement de boudoir. Les réalités les plus nobles, les idées les plus profondes deviennent le piment d'une conversation futile.

Don Juan s'enflamme ainsi pour le dernier système à la mode, qu'il restreint à ses parties superficielles. La jolie femme disserte avec autant de gravité que de sottise sur les noms les plus prestigieux de la philosophie. Le cynique professionnel expose son scepticisme amusé qui met tout en doute, affirme que tout n'est qu'opinion sans valeur, démontre brillamment le contraire de ce qu'il vient de démontrer, pour le plus grand plaisir des assistants.

Les mondains sont essentiellement amis du paradoxe, friands de jeux d'esprit. On dit des hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'ils auraient plutôt fait périr le monde que renoncé à un mot spirituel. Dans ce milieu, la philosophie n'est guère plus qu'un colifichet, une fanfreluche, le dernier salon où l'on cause. Toute sa substance en est vidée au profit d'une apparence, de même que la vie mondaine vide l'existence humaine de sa réalité au profit de rites étriés. Il est évident que le public, voyant la philosophie devenir une parure frivole, ne peut que s'en détourner.

XAVIER - C'est «bagatelles pour un massacre».

GEORGES - La philosophie est également exposée à tomber dans le discrédit lorsqu'elle se mue en grand débat stérile, en griserie plus ou moins adolescente des idées. Brassier des concepts sans fin ni profit, enfile des phrases creuses, telle est l'image que donnent de la philosophie certains pseudo-philosophes. Le public, qui croit la philosophie totalement étrangère à la vie humaine, finit par s'éloigner d'elle.

XAVIER - L'étalage de toutes les théories, c'est à peu près le niveau des débats télévisés.

GEORGES - Le public se détourne encore de la philosophie lorsqu'il la voit se réduire à un catalogue de formules passe-partout, à un recueil de dictons moralisateurs. C'est le cas lorsqu'elle est enseignée à de jeunes esprits pour qui elle devient un moyen d'obtenir des diplômes. D'où le danger de ces manuels scolaires, de ces digests qui rabotent les difficultés et uniformisent les systèmes. Il n'est que trop usuel de sortir d'un tel «enseignement philosophique» avec ce vernis de fausse science contre lequel Socrate a lutté toute sa vie.

L'école est nécessaire, mais l'école n'est pas la vie. La philosophie scolaire n'est pas plus la véritable philosophie que le manuel de littérature *ad usum Delphini* n'est la véritable littérature. Or, **beaucoup de gens n'ont jamais dépassé le stade des manuels prédigérés** et sont persuadés que la philosophie se résume à des schémas faciles. Lorsqu'ils rencontrent dans la vie des situations plus complexes que celles qu'envisageait une philosophie élémentaire, ils accusent la philosophie elle-même plutôt que les déficiences de leur propre formation.

XAVIER - Voilà exactement le souvenir que j'ai gardé de mon cours de philosophie.

GEORGES - Un autre danger, qui n'a rien de chimérique, consiste à remplacer la complexité des questions philosophiques et la technicité des réponses par de bons sentiments. La philosophie se transforme alors en une vague idéologie **humanitaire et boy-scout**, une sorte d'annexe de l'Armée du Salut. **Gide** a pourtant écrit clairement : «C'est avec les beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature». Combien davantage cette pensée s'applique-t-elle en philosophie !

Quand le public voit la philosophie embrigadée sous la bannière suspecte de l'humanitarisme bêlant, il oublie les grands rebelles que furent Socrate, Platon, Aristote, dont l'un fut condamné à mort, le deuxième vendu comme esclave et le dernier chassé par une révolution politique comme «collabo». Il se figure que la philosophie n'est rien d'autre qu'un renfort de l'idéologie dominante, un **supplétif de la «police de la pensée»**.

XAVIER - Existe-t-il une cause commune à ces dégradations de la philosophie ?

GEORGES - Il me semble que c'est le fait d'avoir porté le débat philosophique sur la place publique, où il ne pouvait que devenir le jouet des esprits superficiels. Ce seront toujours les démagogues qui emporteront l'adhésion du public, alors que le plus simpliste n'est pas toujours le plus vrai. La «médiatisation» actuelle de la philosophie conduit nécessairement soit à des contresens majeurs, soit à l'élimination des thèses les plus profondes.

C'est pourquoi les Anciens, avec réalisme, estimaient que **tout le monde ne devait pas débattre de tout**. «Chacun son métier». Ils réservaient les débats philosophiques les plus difficiles à un auditoire formé, capable d'atteindre la réalité des choses au-delà du brillant des mots.

Lorsqu'une pièce de monnaie a longuement circulé de main en main, les inscriptions qu'elle porte finissent par s'effacer. De la même façon, à force de circuler parmi des esprits inaptés à en saisir les nuances, les idées philosophiques se standardisent, se réduisent à l'insignifiance. Arrivées à ce stade, elles tombent définitivement dans le discrédit auprès du public, qui reporte sur la philosophie elle-même ce qui n'appartient qu'à sa contrefaçon.

Attaquée de l'intérieur par les maîtres du soupçon, devenue insipide sous l'action des esprits incompetents, la philosophie souffre aujourd'hui de graves atteintes qui la rendent légitimement suspecte.

#### RAMOLLISSEMENT CÉRÉBRAL- THÉORIE DE LA RELATIVITÉ

XAVIER - Les obstacles à la philosophie viendraient donc de la philosophie elle-même ?

GEORGES - Non. Ils proviennent aussi, et même avant tout, d'un état d'esprit général qui touche l'ensemble de l'intelligence et dont la pensée philosophique subit le contrecoup.

XAVIER - Qu'appellez-vous «état d'esprit général» ?

GEORGES - Nos contemporains estiment que les catégories logiques, les manières de raisonner et de percevoir le réel varient selon les cultures, comme nous le montrent l'ethnologie et la sociologie. La vérité que je perçois dépend de mes origines, de mon environnement naturel, de mes acquis culturels, qui «colorent» ma vision des choses. Chaque homme est plein de préjugés inconscients, issus des opinions de sa famille, de son milieu, de son métier, de son pays.

Par ailleurs, il existe des différences de tempérament qui multiplient les modes de pensée. On divise souvent, par exemple, l'humanité en deux classes : les esprits larges et superficiels, les esprits étroits et profonds. Chaque classe possède sa manière de voir qui, se réfractant dans les innombrables caractéristiques individuelles, produit l'infinité des conceptions personnelles.

Les hommes d'aujourd'hui pensent ainsi qu'il existe plusieurs façons de voir, diverses «approches» comme on dit maintenant, qui toutes ont une «part de vérité». On ne peut enfermer le réel dans une conception unique et rigide, car ce serait pratiquer «l'exclusion» à l'égard des autres conceptions également vraies dans leur ordre.

XAVIER - C'est une mentalité qui me paraît assez courante.

GEORGES - Cet état d'esprit s'est largement répandu. Considérant toutes les affirmations comme également vraies, chacun rejette toute autorité intérieure ou extérieure et se croit en droit de ne suivre, au nom de sa propre vérité, que ses impulsions ou sa manière de voir.

Les gens ont finalement dans l'idée que les différents systèmes de pensée, produits des diverses mentalités, finissent par s'annuler réciproquement ou par se fondre en un vaste syncrétisme. Il devient inutile de se tracasser pour une vérité objective et stable. Comme le disaient Montaigne et Pascal : «Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà», d'où l'affirmation bien connue : «Vous dites cela, mais d'autres parlent différemment». Sous-entendu : le heurt des opinions est simplement le fruit des différences de tempérament et il n'y a pas lieu de se préoccuper de leur contenu intelligible.

XAVIER - «Chacun sa vérité», selon l'expression classique.

GEORGES - Le vieux Protagoras d'Abdère, ce sophiste que Platon a si magnifiquement mis en scène, avait déjà manifesté un tel état d'esprit. «L'homme, disait-il, est la mesure de toutes choses, de celles qui existent et de leur nature ; de celles qui n'existent pas et de l'explication de leur non-existence». Il en concluait que «le vrai est ce qui paraît à chacun», de sorte que le même objet peut être blanc pour l'un, noir pour l'autre. «Sur chaque chose, il y a deux discours en opposition l'un avec l'autre».

Cette conception conduisit Protagoras en son temps, comme nos contemporains dans le nôtre, vers l'agnosticisme concernant les réalités les plus hautes et les plus essentielles de la vie humaine. «Sur les Dieux, disait-il, je ne puis rien dire, ni qu'ils existent, ni qu'ils n'existent pas : bien des choses empêchent de le savoir, d'abord l'obscurité de la question, ensuite la brièveté de la vie humaine».

XAVIER - Je ne savais pas que la «théorie de la relativité» des opinions était si ancienne.

GEORGES - Mais Socrate a donné sa vie pour réfuter Protagoras. Au moment ultime, alors qu'il attendait la ciguë, il a dit des sophistes : «Ces gens-là ne se soucient pas de savoir ce qui est vrai, mais d'arriver à ce que leurs thèses soient considérées comme vraies. Quant à vous, croyez-moi, ne vous occupez guère de ce qu'a dit Socrate, mais plutôt de la vérité».

#### AUJOURD'HUI, C'EST DÉPASSÉ

XAVIER - Donc, d'après vous, il y a corrosion des esprits par le fait de laisser la vérité dépendre des opinions individuelles ?

GEORGES - Nos contemporains ne jugent pas seulement que la vérité est relative aux personnes : ils sont également imprégnés de l'idée d'évolution dans le temps.

C'est que la «vérité» scientifique évolue, comme le montre la succession des théories scientifiques. Hier, on croyait que le soleil tournait autour de la terre, aujourd'hui on affirme que la terre tourne autour du soleil. Avant-hier, on prétendait que la lumière était une onde, hier qu'elle était une émission de corpuscules, aujourd'hui qu'elle est un mélange des deux : qu'en sera-t-il demain ?

La «vérité» politique évolue également, comme le montrent les révolutions sociales et les coups d'État, avec leurs affirmations idéologiques contradictoires. Sous la Révolution, on a poursuivi les Vendéens. Sous la Restauration, on a poursuivi les révolutionnaires. Sous la Monarchie de juillet, on a poursuivi les légitimistes. Sous l'Empire, on a poursuivi les républicains, puis les catholiques. Sous la Troisième République, on a poursuivi les conservateurs. Sous l'État Fran-

çais, on a poursuivi les francs-maçons. Sous la Quatrième République, on a poursuivi les pétainistes, etc.

XAVIER - Les gens appliqueraient universellement ce schéma évolutionniste ?

GEORGES - Devant l'évolution continue de certaines «vérités», les hommes ont fini par croire que la vérité, comme le monde, comme l'homme, évolue avec le temps. Pour eux, ce qui était vérité hier deviendra erreur demain, tandis que ce qui est erreur aujourd'hui correspond à une ancienne vérité abandonnée mais qui peut revenir sur le devant de la scène.

Donc, si la vérité évolue avec l'histoire de l'humanité, une philosophie qui se réfère à des penseurs comme Platon, Aristote ou Descartes, éloignés de nous par le temps, doit être considérée aujourd'hui comme «dépassée», bien qu'elle ait été bonne en son temps.

XAVIER - Pourquoi la vérité ne pourrait-elle pas évoluer avec le temps ?

GEORGES - Parce que cette théorie de la vérité évolutive se heurte à un dilemme infranchissable. Si j'affirme comme vraie cette proposition : «La vérité évolue avec le temps», j'affirme en même temps que cette proposition évolue. Il viendra donc un moment où elle finira par se transformer en cette nouvelle proposition : «La vérité n'évolue pas avec le temps». Mais alors, cette proposition n'aura pas pu évoluer avec le temps. Autrement dit, les deux propositions contradictoires : «La vérité évolue avec le temps» et «La vérité n'évolue pas avec le temps» sont vraies en même temps, ce qui est l'absurdité radicale.

Tu remarqueras d'ailleurs qu'affirmer que la vérité évolue avec le temps, c'est, chose curieuse, revenir à une théorie qui possède des adeptes depuis le début de la philosophie : l'un des chevaux de bataille d'Aristote consistait précisément à lutter contre la philosophie évolutionniste issue d'Héraclite.

En fait, ce n'est pas parce que la vérité est d'hier qu'elle ne vaut plus aujourd'hui. Après tout, l'étoile polaire est là depuis la nuit des temps mais n'en continue pas moins à indiquer le nord. Par sa nature, la vérité est éternelle.

### MOURIR POUR DES IDÉES

XAVIER - Au bilan, un relativisme dans l'espace et dans le temps ?

GEORGES - Le problème est bien plus grave que cette conviction d'une vérité évolutive : en fait, nos contemporains ne s'intéressent plus à la vérité en tant que telle. La «vérité» qu'ils souhaitent, c'est uniquement celle qui sera productive et utile, qui les servira dans leurs projets personnels. Même dans la science, la question sous-jacente que posent les gens n'est plus : «Est-ce vrai ?» mais : «A quoi ça sert ?»

Cela reste d'ailleurs sur le plan d'une utilité strictement matérielle. Karl Marx a traduit cet état d'esprit dans l'une de ses thèses sur Feuerbach : «Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières ; il s'agit de le transformer».

XAVIER - D'où viendrait cette mentalité ?

GEORGES - L'influence du «marketing» est ici très importante. Je ne vais pas te faire un dessin, tu en connais beaucoup plus que moi à ce sujet. Auparavant, on concevait un produit conforme à un réel besoin puis on le vendait. Aujourd'hui, si l'on peut dire, on étudie les désirs supposés des utilisateurs, puis on conçoit le produit qui y correspond. Les hommes ont transféré cette démarche sur d'autres plans.

La politique a été contaminée la première. On part désormais des désirs des électeurs pour proposer un projet politique. C'est tout simplement la vérité elle-même qui est au service de l'homme et non plus le contraire.

Cette contamination utilitariste a finalement atteint les vérités les plus hautes, comme la philosophie. S'enflammer pour la philosophie perd tout son sens, puisque la philosophie est essentiellement «inutile».

XAVIER - Comme dit la chanson : «Mourir pour des idées, d'accord, mais de mort lente». Cette équivalence entre le vrai et l'utile expliquerait-elle le désintérêt pour la vérité en tant que telle ?

GEORGES - Pas exclusivement. Car nos contemporains n'identifient pas toujours la vérité à la seule utilité pratique. A d'autres moments, elle exprime pour eux l'authenticité du «témoignage» personnel. La vérité d'une œuvre, c'est sa valeur de vie, sa richesse de sincérité. Bien secondaire paraît sa cohérence logique, sa signification intellectuelle, sa valeur de vérité.

XAVIER - Si la vérité elle-même n'est bonne qu'en tant qu'expression de l'expérience personnelle traduite avec sincérité, le contenu intelligible d'une philosophie devient effectivement sans importance.

GEORGES - Cet état d'esprit a entraîné un manque de confiance à l'égard d'une pensée qui pose des problèmes et en développe la solution en référence aux seuls concepts et au raisonnement. La notion d'une vérité spéculative, exprimant un rapport entre les idées qu'on a des choses et ces choses elles-mêmes, s'infléchit vers celle du rapport entre l'homme et lui-même.

L'idée que notre esprit puisse arriver à saisir une vérité intemporelle, indépendante de l'homme, devient proprement impensable. La vérité n'est plus pour l'intelligence un gain définitif que l'enseignement transmettrait à travers le temps, l'espace et les diverses cultures, mais l'expression d'une subjectivité passagère.

### CHACUN SA VÉRITÉ

XAVIER - D'après vous, nos contemporains sont persuadés que la vérité ne peut être la même pour tous, qu'elle ne peut traverser le temps et qu'elle ne mérite d'ailleurs pas qu'on s'y attache ?

GEORGES - La plupart des réflexions et des objections de nos contemporains se ramènent effectivement, une fois les points de vue clarifiés, à cette **seule question fondamentale : existe-t-il une vérité objective ?** En bien des domaines, les hommes ne croient plus à une vérité unique, valable pour tous, ne changeant pas avec le temps et ayant valeur en elle-même. Ils n'admettent même pas que, si une telle vérité existait, leur intelligence pourrait l'appréhender valablement.

De même que Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, les esprits actuels font du relativisme sans le savoir. Ils croient sans difficulté en une vérité objective dans leur vie privée ou professionnelle. En revanche, dans le domaine intellectuel, ils ne font plus confiance ni à la réalité, ni à l'intelligence. Sans même examiner la question, ils se comportent comme si toutes les opinions se valaient, sous-entendu ne valaient pas mieux les unes que les autres, sinon pour exprimer la subjectivité individuelle.

XAVIER - Ce relativisme serait donc le mal du siècle ?

GEORGES - Tu noteras qu'il ne s'agit pas d'un relativisme formel, construit, mais plutôt d'un vague état d'esprit, d'une atmosphère du temps, impalpable, insaisissable et pourtant bien réelle. Ce n'est pas un choix rationnel mais un laisser-aller, un avachissement de la pensée. On parle aujourd'hui de la fin des idéologies : n'y voyons ni un esprit de tolérance, ni une constatation empirique. Il s'agit simplement de l'effondrement sans cesse plus accentué de la pensée et de l'homme.

Le signe le plus évident de cette dégradation de l'intelligence est l'incohérence intellectuelle de nos contemporains. Ils posent avec force un principe mais en récusent la conclusion nécessaire ; ou bien ils acceptent une conséquence en refusant la cause qui la produit. D'une façon générale, ils sont dans l'impossibilité habituelle de suivre un raisonnement intellectuel contraignant.

XAVIER - Ne faudrait-il pas essayer de réfuter le relativisme ?

GEORGES - Je suis persuadé que les réfutations classiques du relativisme gardent en soi leur actualité. Mais nos contemporains sont tellement imprégnés de l'idée que toutes les vérités se valent, que ces réfutations classiques seraient inopérantes et glisseraient sur eux comme l'eau sur les plumes d'un canard. En ce sens, **le relativisme actuel est irréfutable : on ne réfute pas une maladie, on la soigne.**

Pour la soigner, il faudrait les aider à se souvenir que l'homme est fait pour la vérité, que c'est sa nature et la condition de son bonheur. Même si cela demande toute une «rééducation» longue et difficile, c'est la seule voie possible, car nous ne pouvons plus atteindre l'esprit de nos contemporains directement, sans passer par ces notions élémentaires.

XAVIER - Voilà, selon vous, un grand obstacle à la philosophie ?

GEORGES - Le relativisme est essentiellement une impuissance mentale, la méthode la plus efficace et la plus éprouvée pour ruiner l'esprit et le stériliser à jamais. La philosophie, au contraire, est une adhésion à la raison en tant qu'elle peut atteindre une vérité stable, réelle et définitive. Aucun relativiste ne peut devenir philosophe et aucun philosophe n'est vraiment relativiste.

### CRÉPUSCULE DE LA CIVILISATION - JE CHERCHE UN HOMME

XAVIER - Obstacles internes à la philosophie, par l'action corrosive des maîtres du soupçon ou par sa banalisation sous l'influence des esprits frivoles ; obstacles internes à l'esprit, par la gangrène du relativisme : je commence à mieux comprendre pourquoi, à votre avis, la philosophie est délaissée.

GEORGES - Parmi ces obstacles internes, il faudrait parler des ravages de l'esprit scientiste, ainsi que de l'idéalisme dominant depuis Descartes et Kant. Nous y reviendrons à fond un peu plus tard, car ce sont des questions cruciales qui méritent toute notre attention. Mais il existe un troisième obstacle, peut-être le plus grave puisqu'il touche l'homme tout entier, avant même qu'il ne se mette à réfléchir.

XAVIER - Que voulez-vous dire ?

GEORGES - Diogène se promenait un jour à Athènes, une lanterne à la main. Lorsque les passants l'arrêtaient en lui demandant : «Pourquoi portes-tu une lanterne allumée en plein jour ?», il répondait : «C'est que je cherche un homme, un véritable être humain, et que je n'en trouve point».

La philosophie se trouve dans un état analogue. Elle se promène dans le monde avec le flambeau de la sagesse, prête à illuminer tous ceux qui le voudront. Or, elle a bien du mal à trouver des hommes, c'est-à-dire de véritables animaux raisonnables.

XAVIER - L'être humain a disparu de la surface du globe ?

GEORGES - Non pas en tant qu'être vivant et actif, *homo habilis*, mais en tant qu'être pensant et réfléchi, *homo sapiens*, parce qu'il lui manque désormais certaines propriétés qui le rendraient apte à la réflexion rationnelle la plus haute.

Tout d'abord, l'homme moderne est comme «happé» par le rythme sans cesse plus rapide de la vie actuelle. Il lui faut courir d'une chose à une autre, d'un lieu à un autre. Il n'a plus le temps de souffler, de se reprendre, de vivre. Cette accélération produit sur nos contemporains un effet de «stress», de tension psychique. Ils sont survoltés, incapables d'aborder sereinement les questions qui se présentent à leur esprit. Tu as toi-même signalé hier ce malaise.

Devant cette pression sociale, beaucoup cherchent désespérément une échappatoire. Ils se rabattent sur les tranquillisants, les somnifères, les antidépresseurs. Tous ces médicaments contre l'anxiété sont considérés comme des «laxatifs de l'âme». On cherche, par leur usage, à éliminer des problèmes qu'on a été incapable de surmonter. Mais le remède est pire que le mal, car loin de guérir ou de fortifier, ces drogues rendent leurs utilisateurs encore plus dépendants, encore plus abrutis.

XAVIER - Tout le monde n'est pas stressé ou drogué, que je sache.

GEORGES - Peu d'entre nous réussissent à échapper complètement à cette tension sociale. Tu te plainais toi-même hier soir du rythme trop soutenu de ta vie professionnelle.

L'homme moderne est également incapable de persévérance dans la pensée. Son esprit est versatile, fluctuant, pointilliste. Il «zappe» d'une opinion à une autre, d'une idée à une autre ; la moindre distraction l'entraîne hors de sa première pensée. Une telle instabilité intellectuelle s'oppose évidemment à la volonté ferme de progresser, de se discipliner, que réclame la sagesse.

Les causes de cette inconstance sont multiples : flux incessant des images et disparition du silence ; déracinement de l'homme moderne par les ruptures familiales et sociales, les migrations, les voyages fréquents ; primauté du plaisir sensible, si fugace et changeant qu'il modèle à son image celui qui s'immerge en lui...

XAVIER - Le plaisir serait-il un obstacle à la philosophie ?

GEORGES - Le plaisir sensible n'est pas, pris en lui-même, un obstacle réel, mais il l'est devenu aujourd'hui par sa prépondérance. En particulier, nous sommes entrés dans l'ère de l'adoration du **Dieu Sexe**, signe infaillible de toutes les décadences. Le sanctuaire familial se disloque sous les coups répétés du laxisme moral et du militantisme impudent de la perversion. Les débordements sexuels se développent à un rythme étonnant, manifestant la dérive des mœurs.

La conséquence de cette hypertrophie de la sexualité est, dans une frange non négligeable de la population, un véritable délire d'imagination. La luxure déferle dans des revues, des spectacles souvent insoutenables d'horreur. Comment

envisager, dans un esprit où prolifèrent ces monstres inquiétants, la moindre parcelle de sagesse ? Un cœur avili, une âme souillée rendent l'homme aveugle aux réalités les plus hautes et finissent par étouffer la vérité.

La philosophie s'adresse à l'homme total. Et l'expérience montre que l'on devient ce que l'on aime. Selon le dicton bien connu, «à force de ne pas vivre comme on pense, on finit par penser comme on vit». Il faut une certaine qualité d'âme pour entrer en philosophie. «Que celui qui a des oreilles, entende».

XAVIER - Mais n'y a-t-il pas un côté sain en tout cela ? Car le plaisir, c'est la vie.

GEORGES - Ce «principe de plaisir» qui domine notre société peut paraître ouvert sur la jeunesse, sur l'avenir. En réalité, il est une marque de vieillissement, une «pulsion de mort». Car, toutes les civilisations antérieures l'ont su : le plaisir, le bonheur en général, est un sous-produit. Il accompagne une action bien faite, une vie droitement menée.

Rechercher le plaisir pour lui-même, en dehors de l'action qui le fonde et le justifie, c'est comme éventrer la poule aux œufs d'or pour saisir son secret. Après cela, le plaisir disparaît comme les œufs d'or, ne laissant place qu'au goût amer de la mort.

Par exemple, pour trouver le plaisir le plus naturel dans les relations entre l'homme et la femme ouvertes à la venue de l'enfant, nos contemporains sont de plus en plus obligés de recourir à une machinerie mentale compliquée à base de fantasmes et de perversion. Ils semblent avoir besoin de béquilles psychologiques, comme si leurs énergies vitales étaient usées, dégradées. On a la nette impression, en contemplant la marée de la pornographie, de vies finissantes et d'une montée progressive de l'impuissance.

XAVIER - Si l'homme moderne est tel que vous le décrivez, survolté, abruti de médicaments, rendu versatile par le flux des images et animalisé par le plaisir, je conçois qu'il lui soit difficile de parvenir à la sagesse.

GEORGES - Il ne se met même pas en condition d'y faire les premiers pas. Car la philosophie n'est pas au commencement de la connaissance humaine, mais à la fin. Elle n'est pas à la racine de la raison, mais aux fleurs et aux fruits. Elle n'est pas une fondation de la pensée, mais un couronnement.

La réflexion intellectuelle a besoin de cette base indispensable qui s'appelle la culture de l'esprit. Il est nécessaire, en abordant la pensée philosophique, de disposer d'un langage précis, suffisamment riche et nuancé. Il faut également posséder une connaissance au moins sommaire des œuvres majeures de la littérature, s'insérer dans une continuité par l'histoire, s'ouvrir à la beauté et à l'art, avoir quelques notions de science. La nécessité d'une culture suffisante pour comprendre la philosophie est l'un des sens de la devise que Platon avait inscrite au fronton de son école : «Nul n'entre ici, s'il n'est géomètre».

XAVIER - Vous sous-entendez que l'homme contemporain serait un homme inculte ?

GEORGES - Aujourd'hui, un professeur de philosophie ne peut qu'être désespéré : la plupart des élèves ne le comprennent pas. Comment faire lire un écrit philosophique à celui que la «méthode globale» a rendu incapable de voir ce qui est écrit ? à celui dont le vocabulaire est si pauvre que le texte le plus facile lui échappe ? à celui qui, abreuvé de télévision, possède une faculté d'attention ne dépassant pas quelques minutes ? à celui dont l'univers mental se réduit aux dessins animés japonais ?

L'inculture progresse chaque jour au sein de notre civilisation. Nous assistons au triomphe de cette «culture» du rap, du tag, du verlan, tristes produits de ces «chaudrons de sorcière» que sont les banlieues multiraciales. La lecture, en particulier, disparaît devant les progrès de l'analphabétisme et de cette invention merveilleuse baptisée «illettrisme». Le seul lien culturel reste désormais la télévision, où règnent en maîtres des animateurs vulgaires et ignorants.

On ne construit pas un toit sur du vide, en l'absence de fondations et de murs. On n'enseigne pas la philosophie à un demi-analphabète intoxiqué de sottises, à un sauvage dont l'imagination est saturée d'images obsédantes et dont l'intelligence est atrophiée par des années d'inactivité.

Lorsqu'on voit ces adolescents, un walkman hurlant du rock vissé sur les oreilles, en train de mâchonner du chewing-gum et de se passionner pour des jeux électroniques primaires, on se dit que l'évolution régressive de l'humanité est bien entamée. Si l'homme ne descend pas du singe, en tout cas il y va tout droit.

XAVIER - Il est vrai que cela ne donne pas une image rassurante de l'humanité.

GEORGES - L'érosion du langage, en particulier, est dramatique. Chaque année qui passe voit le vocabulaire des enfants se réduire en même temps qu'il s'altère, notamment par la contamination entre diverses langues.

Cette ruine du langage est un signe frappant de laisser-aller intellectuel. Car la bouche parle de l'abondance du cœur. Si la langue est corrompue, c'est que l'esprit est dégradé. «Changer le sens des mots, c'est déplacer les meubles dans la chambre d'un aveugle», disait Rivarol. Pour la sagesse chinoise, l'essentiel, dans une situation confuse, consiste à redéfinir le sens des mots. Car, dit Confucius, «lorsque les mots perdent leur sens, les hommes perdent leur liberté».

Quand les mots ne veulent plus rien dire, qu'ils sont ignorés, que leur sens est devenu trop flou, qu'ils n'évoquent plus pour l'auditeur les références historiques, littéraires ou artistiques qu'ils devraient naturellement suggérer, il devient impossible de transmettre la philosophie en tant que synthèse de la pensée humaine.

L'homme moderne est ce voyageur sans bagages, soulagé du fardeau de la culture et qui, sans langage évolué, sans références historiques ni littéraires, prétend construire un monde nouveau et merveilleux doté d'une technologie toujours plus puissante. Une seule chose est sûre : la philosophie n'a aucune place dans ce monde nouveau, tout simplement parce que *l'homo sapiens* en est banni.

XAVIER - Comme dit Johnny Rotten : «Je suis si joliment vide...»

GEORGES - Le philosophe a devant lui un homme matraqué, laminé par l'énorme machine à broyer les âmes qu'est la vie moderne ; un homme abîmé, privé des indispensables ressources de la culture. Cet homme n'est plus en mesure de s'adonner à la philosophie, car il n'est plus qu'épisodiquement un animal raisonnable.

### DÉSERTIFICATION MENTALE

XAVIER - D'où viendrait cette régression ?

GEORGES - Elle provient, en partie, d'une exploitation désastreuse des ressources morales de l'humanité, par insouciance, méconnaissance et avidité.

Les hommes ont cru, imprudemment, pouvoir détruire des barrières qui apparemment n'étaient pas liées à la vie intel-

lectuelle. Elles contribuaient pourtant efficacement à la protéger et à la maintenir. Car l'homme n'est pas un pur esprit et son environnement matériel joue un rôle considérable dans le développement de sa pensée.

Même si une telle proposition suscite des ricanements, j'affirme que le fait de manger avec une cuillère, une fourchette, une assiette, un verre et non avec ses doigts, comme nous sommes en train d'en reprendre l'habitude grâce aux McDonald's, est un grand acquis de la civilisation qui a permis le château de Versailles et la Chapelle Sixtine.

XAVIER - La nourriture aurait-elle un rapport direct avec la philosophie ?

GEORGES - Malgré les apparences, il existe une relation profonde entre le travail que nous réalisons, les maisons que nous habitons, les vêtements que nous portons, les paysages que nous traversons, et le développement moral et spirituel de nos âmes. Un environnement dégradé produit un homme dégradé. Je suis persuadé que la décadence de l'art, de l'architecture, de la gastronomie, de l'éducation, de la mode, est à l'origine de la décadence de la philosophie.

Parce qu'elle est fragile, la civilisation tient à des choses apparemment anodines. Il faut lui conserver avec soin ses défenses, lui maintenir ses barrières de protection. L'homme a besoin de respecter beaucoup. Il a besoin de choses qui durent plus que lui. Il a besoin de se gêner, même pour des choses qui paraissent absurdes ou insignifiantes.

La civilisation consiste à attacher du prix à l'homme, à ses manies et à ses rites. La dignité de l'homme, sa grandeur, tiennent à mille petits riens : une cravate, une paire de chaussures, le choix de certains mots, de certaines attitudes.

XAVIER - Le choix de certains mots ?

GEORGES - Les hommes qui ont vécu dans des sociétés dégradées comme les prisons et les camps de concentration, si nombreux en notre siècle, ont remarqué que le respect de l'homme pour lui-même se manifestait par des choix apparemment sans valeur : ne pas cracher par terre, ne pas ramasser un mégot, ne pas lécher une assiette. Ceux qui ne voulaient plus se raccrocher à ces fragiles barrières tombaient très vite dans l'abjection à la fois physique et morale.

Le remembrement rural nous a manifesté d'une façon éclatante, sur le plan physique, cette réalité spirituelle. Pour augmenter l'efficacité de l'agriculture, on voulut supprimer les haies, considérées à la fois comme gênantes et inutiles. Ce n'est qu'ensuite qu'on se rendit compte que ces haies protégeaient la terre du ravinement, arrêtaient les ravages du vent, servaient d'abri aux oiseaux mangeurs d'insectes, etc. On s'est aperçu, un peu tard, que la destruction des haies entraînait la destruction de l'agriculture. La ruine des barrières protectrices de la civilisation aboutit pareillement à la ruine de la civilisation.

XAVIER - On dit pourtant que l'habit ne fait pas le moine : comment la destruction de réalités matérielles pourrait-elle avoir une incidence directe sur les réalités spirituelles d'une civilisation ?

GEORGES - En ce sens profond, l'habit fait vraiment le moine, la toilette fait la femme belle, l'uniforme fait le courage du soldat. C'est pourquoi l'effondrement d'une civilisation provient non seulement de sa décadence intellectuelle et morale, mais encore et peut-être surtout de celle de ses loisirs populaires, de ses restaurants, de ses modes vestimentaires. «La décadence de la civilisation est inscrite dans la dégénérescence du logis», disait avec raison Le Corbusier, qui pourtant...

XAVIER - Cette exploitation désastreuse des ressources morales de l'humanité, dont vous parliez il y a un instant, consisterait en cette destruction inconsidérée des barrières qui protègent la civilisation ?

GEORGES - Outre la destruction des barrières de protection, il existe une autre cause de la décadence : c'est le non renouvellement des fondements de la pensée humaine. Pour le comprendre, il faut remonter un peu en arrière.

Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, on remarque que la majeure partie de l'activité intellectuelle et morale des hommes était consacrée à la contemplation des vérités supérieures. Seule une petite part s'exprimait dans des œuvres théologiques, philosophiques, littéraires ou artistiques.

Or, si l'on étudie la vie des hommes de la Renaissance, on ne peut qu'être frappé par l'activité intense qu'ils ont déployée et qui fait un étonnant contraste avec les époques précédentes. Le même individu voyage, écrit des livres historiques et des poèmes, s'adonne à la science et aux arts mécaniques, prend part à des guerres et à des querelles politiques, s'intéresse à la peinture, à la sculpture et à l'architecture, a de nombreuses aventures amoureuses sans omettre d'élever une famille et de s'adonner à la religion et aux sciences occultes. Cela donne à cette époque une apparence de surabondance, de richesse inépuisable, de vitalité extraordinaire.

La Renaissance correspond à un tournant majeur de l'histoire de la civilisation occidentale. Alors que l'ambition des siècles précédents avait été principalement de «transmettre» un patrimoine, le nouvel état d'esprit qui se crée et qui perdurera veut désormais «réaliser». On a voulu rendre l'homme plus «rentable» et peu à peu la contemplation personnelle, non productive, a été abandonnée au profit de l'exploitation systématique des ressources personnelles.

Désormais, on ne se mettra plus en peine d'entretenir le sol nourricier de l'intelligence, d'y mettre les engrais nécessaires. On arrachera à la raison humaine tout ce qu'on peut lui prendre, sans se soucier de la traiter avec respect, avec délicatesse, avec amour. Autrefois, les paysans «courtoisaient» la terre, aujourd'hui des agriculteurs l'exploitent ; autrefois, les hommes faisaient vivre leur intelligence, la nourrissaient, aujourd'hui on veut vivre d'elle sans se soucier de l'abîmer ou de l'épuiser.

XAVIER - C'est la «société de consommation».

GEORGES - A partir de la Renaissance, les hommes ont commencé par consommer les revenus de la civilisation, sans en réinvestir une partie pour l'entretien du capital. Puis, ces revenus s'épuisant progressivement, ils ont fini par dissiper le capital lui-même. Aujourd'hui, nous mangeons le blé en herbe.

La société moderne a dilapidé l'héritage de la civilisation. Ce que nous pourrions appeler «le terreau culturel», indispensable pour la germination d'une vie humaine normale, a fortiori pour celle de la philosophie, n'ayant plus été renouvelé durant des siècles, s'est appauvri progressivement et achève de disparaître. Nous vivons maintenant dans un désert de poussière où le blé de la pensée meurt de sécheresse presque aussitôt que germé. Ce désert avance chaque jour davantage, surtout avec le vent brûlant des passions qui, ne trouvant plus d'obstacle en raison de la destruction des «barrières», ravage et détruit tout.

XAVIER - Qu'est-ce qui assurerait la richesse du sol apte à faire naître la civilisation ? Qu'est-ce qui renouvellerait cet humus nourricier ?

GEORGES - Le temps perdu. L'époque moderne a prétendu supprimer le temps perdu. Or, c'est le temps gagné qui



ne se rattrape jamais. Paradoxalement, la civilisation ne se construit que sur le temps perdu : le temps perdu à approfondir les choses. Le temps «perdu» est nécessaire pour former le penseur, pour former l'écrivain, pour former le lecteur, d'une façon générale pour former l'homme.

Il s'agit, tu l'as bien saisi, d'un temps perdu actif, qui cherche à s'accorder au réel en prenant le temps de le regarder, de le contempler, de le comprendre, et non de cette absurde civilisation des loisirs qui est le contraire de la fécondité.

XAVIER - Si je résume, nous pouvons dire que la civilisation est tombée en décadence parce qu'on a détruit ses barrières de protection et qu'on a négligé de l'entretenir ?

GEORGES - Tu peux faire une comparaison avec la forêt amazonienne. La profusion extraordinaire de la végétation équatoriale a fait rêver des pionniers audacieux. Quels rendements agricoles inouïs, pensaient-ils, nous pourrions tirer d'une terre si fertile ! C'est pourquoi ils défrichèrent la forêt et semèrent sur la terre ainsi apparue. Les deux ou trois premières années, les rendements furent surabondants. Mais, très vite, ils se dégradèrent pour aboutir à une stérilité quasi totale.

Que s'était-il passé ? Le fragile écosystème avait été gravement endommagé. L'épaisse couche d'humus purement végétal provenant de la forêt avait été ravinée, lessivée par les pluies torrentielles et irrégulières qui caractérisent ces régions. Mise à nu par la déforestation, n'étant plus retenue par les racines des arbres, n'étant plus protégée par leur ramure, elle avait été arrachée et emmenée. Et comme cette couche végétale n'était désormais plus renouvelée, ce qui était apparu en dessous, c'était la latérite rouge, totalement improductive. La surexploitation de ces propriétés foncières, fruit de l'avidité inconsidérée de ces pionniers, accéléra cette catastrophe écologique.

Tel a été le destin de notre civilisation durant les trois derniers siècles : destruction des barrières protectrices, négligence à renouveler le sol nourricier de l'intelligence, exploitation abusive des ressources humaines. Cela nous a valu d'abord quelques récoltes merveilleuses, comme la période classique en France, pour aboutir finalement à la quasi-stérilité actuelle.

### LA BARBARIE À VISAGE HUMAIN

XAVIER - Comment caractérisez-vous cette période de décadence que nous serions en train de traverser ?

GEORGES - Ce que nous sommes en train de vivre, c'est une nouvelle barbarie. Nos ancêtres ont vu déferler, à la fin de l'Empire romain, les invasions barbares qui ont ruiné la civilisation latine. Nous voyons sous nos yeux s'effondrer la civilisation occidentale sous les coups des nouveaux barbares, les barbares de l'intérieur.

Certes, nous voir ravalés au rang des barbares est difficile à admettre, gonflés d'orgueil que nous sommes de nos réussites technologiques. N'oublions pas, cependant, que les Goths ou les Huns étaient fiers de leur force guerrière, ce qui ne les empêchait pas d'être des barbares. Le fait d'avoir inventé la bombe atomique ou l'ordinateur n'est nullement un obstacle à la barbarie spirituelle.

XAVIER - Qu'appellez-vous exactement un «barbare» ?

GEORGES - Il ne s'agit pas de celui qui n'a pas connu la civilisation. Celui-là, on le nommera plutôt un «primitif». Il s'agit de celui qui a connu la civilisation mais qui s'est trouvé incapable de s'y intégrer. Lorsque les Wisigoths sont arrivés à ses frontières, l'Empire romain existait politiquement, juridiquement, littérairement, artistiquement, mais ils ont été incapables de se mouler dans ce cadre, parce qu'il y avait un hiatus trop grand entre eux et la culture romaine.

XAVIER - Pourquoi cette impossibilité à assumer l'héritage ?

GEORGES - La civilisation est une lente et progressive élévation de l'être humain, par l'effort successif et constant des générations. On ne devient un civilisé ni en un seul jour, ni en une seule vie. Ce qui fait un civilisé, c'est qu'il hérite de nombreuses générations précédentes qui lui ont légué le meilleur d'elles-mêmes.

Prends le vocabulaire français : il ne s'est pas créé en un seul jour. Il y a fallu des siècles de réflexions, d'observations, d'échanges. Des œuvres littéraires, des objets d'art, des proverbes, des situations historiques, des coutumes, ont enrichi chaque mot, lui ont donné des sens divers et convergents, des harmoniques, des résonances. C'est grâce à cet héritage que le français peut exprimer une pensée riche, subtile, nuancée ; qu'il peut s'adapter sans difficulté à des situations multiples ; qu'il est capable de faire face aux situations nouvelles.

Si un «primitif», un homme qui n'a pas connu de véritable civilisation, entre dans la culture française, deux solutions sont possibles : ou bien il reconnaît son infériorité et accepte de se laisser former par cette culture, de se laisser modeler par elle et alors, progressivement, lui et surtout ses descendants deviendront à leur tour des civilisés ; ou bien il ne reconnaît pas son infériorité et fait irruption avec arrogance dans la civilisation mais, incapable de la comprendre et de l'assumer, il devient en son sein un «barbare».

XAVIER - Le barbare est donc un homme inférieur à la civilisation dans laquelle il pénètre ?

GEORGES - Oui, pourvu que tu te souviennes que le barbare est tel parce qu'il pénètre de force dans une civilisation qui n'a pas su se défendre. Le primitif qui se trouve refoulé aux frontières, physiques ou culturelles, d'une civilisation, ne devient pas un barbare. C'est seulement lorsque les frontières craquent, à cause d'une faiblesse interne, que le primitif, qui se croit supérieur à cause de sa pénétration «violente», devient un barbare.

L'homme moderne est un barbare moral, revêtu des oripeaux de la civilisation technologique, comme le roi vandale se pavanait dans la pourpre des empereurs déchus. Nous campons au milieu des débris d'une civilisation moribonde.

XAVIER - D'où viendrait cette nouvelle barbarie ?

GEORGES - Elle est causée par ce qui est la source de toutes les barbaries, par une rupture de la transmission, opérée principalement par cette destruction des barrières protectrices, cette négligence à renouveler le sol nourricier de l'intelligence et cette exploitation abusive des ressources humaines.

La barbarie historique nous montre des hommes naturellement intelligents, appartenant visiblement à l'élite, qui restèrent pourtant inaptes à comprendre ce que le moindre civilisé percevait sans aucune difficulté. On est étonné de trouver chez les meilleurs barbares une grossièreté intellectuelle de chaque instant. Nous le revivons aujourd'hui : nous rencontrons tous les jours des gens instruits, savants dans leur spécialité, mais par ailleurs d'une **grossièreté intellectuelle inimaginable**.

La civilisation ne surgit pas du néant : elle représente une élévation progressive de l'humanité, grâce à une transmis-

sion ininterrompue des richesses de l'esprit humain. Platon, Aristote ou saint Augustin, l'art roman ou Michel-Ange, Molière ou Racine, Palestrina ou Bach ne peuvent germer et venir au jour que dans un sol fertilisé par l'effort des générations successives.

XAVIER - L'éclosion d'un génie n'est pas la résultante des efforts passés ! Autrement, toute famille qui a si transmettre ses richesses verrait des génies en son sein.

GEORGES - Le génie n'est pas la simple résultante des efforts des générations antérieures, mais il ne tombe pas non plus directement du ciel. On pourrait le définir comme l'éclosion inespérée d'une individualité supérieure qui advient lorsque le sol moral est prêt à le recevoir.

Zarathoustra décrit l'époque du dernier homme. «La terre est devenue trop petite et sur elle sautille le dernier homme, comme un puceron. Il cligne de l'œil pour se moquer des grands désirs humains, il pense avoir inventé le bonheur à peu de frais, il vit en troupeau par peur de la solitude, il travaille un peu pour se distraire mais pas trop pour ne pas se fatiguer, il fuit la responsabilité car elle est trop pénible, il craint la mort et la souffrance et surtout il se croit très malin».

Lorsque Zarathoustra met en garde la foule contre le dernier homme, celle-ci s'écrie : «Fais-nous devenir ce dernier homme et nous te laisserons le surhomme». Nous y voilà : la foule réclame aujourd'hui d'être le dernier homme et de pouvoir laisser tomber le fardeau d'être l'homme véritable, l'homme vertical. Nous vivons la fin d'un monde et c'est la dernière bataille pour que l'homme reste un animal raisonnable.

### GARDER ESPOIR

XAVIER - Vous n'êtes pas particulièrement réjouissant pour nous qui «naïssons trop tard dans un monde trop vieux».

GEORGES - Je ne prétends pas dire des choses drôles. Malheureusement, on ne réfuté pas des faits : «*Contra factum, non fit argumentum*», disaient les Anciens, **on n'argumente pas contre le réel**. La décadence de la philosophie, la dégénérescence de l'homme, l'effondrement de la civilisation ne sont que trop réels. Le sage parle aujourd'hui dans le vide, il prêche dans le désert. On ne croit plus à ce qu'il dit. On ne comprend plus ce qu'il dit. On ne s'intéresse plus à ce qu'il dit.

Nous ne pouvons pas échapper à cette décadence qui nous environne, qui nous pénètre par tous les pores. La seule chose que nous puissions faire, c'est essayer d'être nous-mêmes le moins décadents possible. Vivre, c'est résister aux forces de la mort. Si nous voulons vivre par l'esprit, nous devons résister aux forces de désagrégation mentale et morale. Toute œuvre de relèvement, à l'heure actuelle, est une œuvre de réaction. «Seul est digne de la vie et de la liberté celui qui chaque jour part pour elles au combat», disait **Goethe**.

Nous devons essayer de préserver l'ancienne culture, celle qui a permis l'efflorescence de la civilisation. Les réalités du passé, objets, habitudes, mœurs, contiennent ce terreau culturel qui nous est nécessaire. Or, disait la philosophe **Simone Weil**, «le passé détruit ne revient jamais plus. La destruction du passé est peut-être le plus grand crime. Aujourd'hui, la conservation du peu qui reste devrait devenir presque une idée fixe».

XAVIER - Mais quel avenir pour la sagesse dans un monde qui achève de s'engloutir ? On ne peut pas dire que vos propos soient encourageants, aujourd'hui. Vous me faites penser à la chanson des Gardes suisses rapportée par **Céline** au début du *Voyage* :

Notre vie est un voyage  
Dans l'hiver et dans la nuit,  
Nous cherchons notre passage  
Dans le ciel où rien ne luit.

GEORGES - Je ne suis pas très optimiste quant à l'avenir de l'humanité. J'ai peut-être trop vu, trop lu, trop réfléchi. Il existe pourtant des esprits encore vivants, encore libres. D'ailleurs, comme le disait encore Simone Weil, «ce qui est merveilleux dans une époque où l'on a tout perdu, c'est que l'on peut tout retrouver». En reconstruisant en nous-mêmes la civilisation, nous contribuerons à cette renaissance.

Nous devons croire aux hommes de l'avenir, aux esprits qui viendront après nous, qui renaîtront après l'obscurcissement. C'est pour eux qu'il nous faut travailler, lutter, vivre. Ce que nous pouvons faire aujourd'hui sera comme une bouillie à la mer que nous leur destinerons, en espérant qu'ils la trouvent un jour. Mais tu as raison de me reprocher mon pessimisme, nous devons garder espoir. Comme dit le poète, «les hommes mortels et les Dieux éternels ne tuèrent jamais l'espérance».

### TROISIÈME JOUR - BIEN FAIRE L'HOMME

- Ce restaurant est une petite merveille, fit Xavier d'un air gourmand en s'essuyant la bouche. Les plats sont chauds, le service rapide et discret, les mets exquis. Cette «selle de chevreuil grand veneur» est un véritable régal, que je renonce à apprécier, faute de qualificatifs appropriés.

GEORGES - N'oublie pas le vin. Le Saint-Julien que nous a conseillé le maître d'hôtel se marie parfaitement avec cette viande.

XAVIER - Décidément, la philosophie ne vous a pas fait perdre le goût des bonnes choses.

GEORGES - Les patrons sont des connaissances, attachées aux vieilles traditions de la cuisine française. Comme tu peux le voir, la salle est pleine, bien que nous soyons un jour de semaine. Tous les convives sont des connaisseurs, amis de la bonne chère, ce qui explique la tranquillité qui règne ici.

### L'ANIMAL RAISONNABLE - HOMO SAPIENS

XAVIER - Hier, vous n'étiez pas d'un franc optimisme. Votre description de la décadence n'avait rien de réconfortant. Cependant, je dois dire que vous commencez à m'intéresser et que je regarde la philosophie d'un œil moins critique. Vos propos tranchent sur la langue de bois ordinaire et ça ne me déplaît pas. Mais il faut maintenant m'expliquer ce qu'est cette philosophie.

GEORGES - Pour satisfaire ta demande, il faut répondre préalablement à une autre interrogation : **qu'est-ce que l'homme et que doit-il devenir**, autrement dit quel est **son véritable destin** ? Lorsque nous le saurons, nous pourrons

dire si la philosophie représente quelque chose de valable.

Or, si tu observes autour de toi les minéraux, les plantes, les animaux, tu remarqueras que chacun tend spontanément à devenir le plus pleinement possible ce qu'il est par sa constitution, par sa définition. Sa tâche propre, son programme spécifique semble être de développer les virtualités de sa nature, de les amener à la pleine réalisation. Le cheval ne tend pas à devenir âne ou aigle, mais cheval dans toute la plénitude de cette nature chevaline. L'aigle ne tend pas à devenir cheval ou âne, mais aigle dans toute la plénitude de cette nature d'aigle.

XAVIER - Mais l'homme n'est ni cheval, ni âne, ni aigle, ni arbre, ni pierre : il est homme.

GEORGES - L'homme se distingue du cheval, de l'arbre, de la pierre, comme ces êtres se distinguent entre eux, car il est lui aussi d'une autre espèce. Il ne tend pas à devenir cheval ou pierre, mais homme dans toute la plénitude de cette nature d'homme.

Mais l'homme se dissocie également de ces êtres parce qu'il trouve en lui des caractères spécifiques qu'il est seul à posséder, caractères qui l'opposent aux autres et l'isolent. Seul il parle, seul il construit des maisons, seul il invente des outils complexes, seul il pratique une religion. Il est impossible de le confondre avec un autre animal.

Tout au cours de son histoire, l'homme a réfléchi sur cette étrangeté qui le rend unique dans l'univers et l'arrache en partie à cette nature où les autres animaux sont immergés. Il a cherché à comprendre ce qui, en lui, avait provoqué cette rupture, cette mise à part.

La tradition constante de l'humanité a admis que la différence provenait de la raison. L'homme est un animal, certes, comme le cheval ou le renard, mais il est un animal raisonnable, volontaire et libre. Ce qu'il y a de plus en l'homme, c'est l'esprit, l'intelligence.

XAVIER - Si l'homme possède la raison, comment assume-t-il cette partie spéciale de son être ?

GEORGES - Elle n'est pas seulement une partie spéciale, elle est surtout ce qui fait l'homme en tant que tel, ce qui le constitue comme homme. On ne peut définir l'homme sans partir de cet élément essentiel. Aussi, le développement de l'homme aura un rapport essentiel avec la raison et se distinguera du développement des autres animaux.

C'est pourquoi le but de la vie humaine ne peut consister à respirer, à manger, à boire, à dormir, car tout cela nous est commun avec les végétaux et ne saurait donc être la tâche propre de l'homme en tant qu'homme.

XAVIER - C'est évident.

GEORGES - Le but de la vie humaine ne peut pas non plus se réduire aux relations sexuelles, malgré ce que semblent penser beaucoup de nos contemporains. Car la reproduction sexuelle nous est également commune avec les végétaux et ne peut constituer une activité spécifiquement humaine.

XAVIER - Respirer, manger, boire, dormir, avoir des relations sexuelles, cela fait tout de même partie de la vie humaine !

GEORGES - Sans aucun doute. Il ne s'agit pas d'éliminer tout cela, ce serait impossible et insensé. Nous avons en nous une partie végétative qui nous est commune avec les plantes. Mais ces actions végétatives ne peuvent caractériser l'homme en tant qu'homme, sauf à dire qu'il n'est qu'un navet ou une fougère.

Par ailleurs, le but de la vie humaine ne peut consister à voir, à entendre, à humer, à goûter, à palper, ni non plus à imaginer, à se souvenir, ni enfin à se mouvoir, à bouger. Toutes ces actions sensibles nous sont communes avec les animaux et ne peuvent constituer une activité spécifiquement humaine. Ces activités ne sont pas méprisables, mais il faut se souvenir que l'homme n'est pas un loup, ni un crapaud, ni un lézard, qu'il est un homme.

XAVIER - L'activité spécifiquement humaine, c'est donc la raison ?

GEORGES - D'une façon générale, la vie d'un vivant se révèle par l'opération qui, plus que toute autre, lui est spécifique, et vers laquelle se porte sa principale inclination. La vie des végétaux se définit par la nutrition et la génération. La vie des animaux se définit par la sensation et le mouvement. **La vie des hommes va se définir par la faculté caractéristique de l'homme, par la raison.**

Lorsque, comme les autres vivants, il tendra à devenir ce qu'il est, l'homme ne se contentera pas d'être un végétal, ni même un simple animal, mais il devra assumer cette raison qui est en lui. Être homme, ce n'est pas d'abord manger, dormir, voir, entendre, goûter des plaisirs, voyager, etc., c'est **faire régner en soi et autour de soi la raison**. C'est devenir homme, c'est-à-dire réaliser pleinement cette nature d'animal raisonnable qui est la sienne et développer les virtualités de sa faculté essentielle, de sa raison.

Il ne s'agit pas, cependant, d'annihiler sa partie corporelle, de se faire ange. L'homme n'est pas pure raison, intelligence subsistante en soi. Il porte cette étincelle d'esprit dans le vase fragile d'un corps et d'une sensibilité. C'est donc l'ensemble de lui-même, corps et esprit, matière et raison, qu'il doit développer harmonieusement pour devenir pleinement cet **animal raisonnable** qu'il est par nature. Et cette harmonie se réalisera quand sa faculté dominante, la raison, établira son règne sur toute sa nature.

XAVIER - **Voilà le destin de l'homme : réaliser en lui-même sa nature raisonnable ?**

GEORGES - Le destin de l'homme consiste pour lui à accomplir sa tâche d'homme, tâche qui n'est rien d'autre que la plus haute et la plus humaine des activités de l'homme, celle qui réalise l'homme pleinement dans sa propre ligne, c'est-à-dire l'activité de la raison.

Les anthropologues, les préhistoriens nous parlent sans cesse de *l'homo sapiens*, c'est-à-dire de l'«homme sage». Mais cela ne peut se concevoir que par rapport à une *sapientia*, à une «sagesse», à une activité de la raison qui caractérise et définit l'homme. Sans la raison, impossible de distinguer l'homme des autres animaux, même pour des sciences souvent si matérialistes.

L'éducation, étymologiquement *educere*, n'a d'ailleurs d'autre but que de «conduire hors», d'aider à sortir de la condition purement animale un être doué d'esprit. L'homme possède dès le départ une intelligence qui lui permet de dépasser la matière, de s'orienter vers un monde supérieur, de découvrir les causes et les explications des choses. Son développement vraiment humain se fera dans la mesure où il réalisera ce projet inscrit dans sa nature.

Certains prétendent que le mot «*anthropos*», qui désigne l'homme, serait une combinaison de «*ana*», qui signifie «en haut», et de «*tropao*», qui veut dire «tourner». Je ne crois pas que cette étymologie soit exacte, mais elle me semble néanmoins éclairante : l'homme est bien cet animal tourné vers le haut, vers l'esprit.

C'est le sens véritable du fameux adage des Anciens, qui exprime leur idéal moral : «Sequere naturam», «suis la nature». Il concerne évidemment la nature raisonnable de l'homme qu'il faut suivre pour trouver le bonheur vrai.

### LE SENS DE L'HOMME

XAVIER - Ce règne de la raison ne consiste-t-il pas à construire des maisons et des ordinateurs ? Car voilà de purs produits de la raison humaine !

GEORGES - Au premier abord, la réalisation concrète, matérielle, peut sembler le but principal de la raison humaine. Comme l'oiseau possède un bec pour sa survie, comme le poisson possède des nageoires pour sa survie, l'homme possède la raison pour sa survie. Pour Bergson, par exemple, l'intelligence est essentiellement orientée vers la fabrication d'outils, vers la survie.

Mais c'est un grave réductionnisme que de cantonner ainsi l'intelligence dans une fonction pratique. Car nous constatons en l'homme une curiosité, un appétit de connaître tout à fait indépendant des applications pratiques qui peuvent en découler.

Les animaux, orientés vers l'action pratique et les plaisirs des sens, trouvent leur satisfaction dans les biens matériels. Si l'on donne à un cheval un peu d'herbe, à un chien de la viande, ils ne désirent rien de plus. Mais l'homme ne vit pas seulement de pain ou d'autres biens matériels, car il est orienté vers le savoir et son cœur est inquiet tant qu'il ne se repose pas dans une connaissance capable de le satisfaire. Comme le dit Aristote au début de sa Métaphysique, «tous les hommes, par nature, désirent connaître, désirent savoir».

XAVIER - Le sens de l'homme, ce n'est donc pas la réalisation pratique mais la connaissance de la réalité ?

GEORGES - Le véritable achèvement de l'homme réside dans la connaissance du réel cherchée et possédée pour elle-même, dans la satisfaction de ce désir de savoir inscrit au cœur de sa nature. Le réel est la nourriture de son esprit, comme les aliments sont la nourriture de son corps. L'intelligence est faite pour connaître le réel, comme les poumons sont faits pour respirer.

Un lion ne peut se nourrir d'herbe, il finirait par mourir d'inanition. L'homme ne peut non plus se nourrir exclusivement du sensible ou de l'action pratique : il finirait par s'étioler et mourir intérieurement.

XAVIER - Cela me paraît bien spéculatif et théorique. Comment rejeter de la vie humaine l'aspect pratique ?

GEORGES - Il ne s'agit pas de le mépriser. Rien n'est plus fécond en applications bienfaites que la science, par exemple, ainsi que nous le constatons journalièrement. Toutefois, ce n'est qu'un bienfait supplémentaire de cette science, dont le but premier est **la connaissance du réel**.

Si une connaissance révèle son utilité pratique, il faut s'en féliciter. Mais c'est principalement dans les vérités qu'elle nous découvre, dans le degré d'intelligibilité qu'elle donne au monde, dans la quantité de lumière qu'elle répand, qu'il faut chercher la valeur de la connaissance. Aristote affirme même qu'une connaissance est d'autant plus excellente, plus humaine, qu'elle est plus gratuite, plus «inutile». La connaissance est désintéressée, parce qu'elle n'est pas un «outil» du bonheur de l'homme mais sa réalisation même.

XAVIER - Que représente cette **quête du savoir** ?

GEORGES - Ce que l'homme recherche, c'est la beauté intelligible qui consiste dans la perception par son esprit de l'ordre qui régit la structure des êtres et préside à leurs relations. La vraie récompense est la joie d'admirer, admiration intellectuelle pour la beauté de l'adéquation des parties au tout, des moyens à la fin, etc.

Cette joie est aussi inutile ou aussi utile que celle qui naît de la contemplation d'une peinture ou d'un paysage. La connaissance, comme l'art, comme l'amour, est un but en soi, non un moyen en vue d'autre chose. C'est pourquoi la connaissance vraie est souverainement désirable, c'est un savoir de liberté qui apparente l'homme à la divinité. Savoir de liberté, car la connaissance est libre à l'égard de tout ce qui n'est pas le vrai, à l'égard de toutes les utilités pratiques.

Se consacrer à l'étude, c'est-à-dire à l'acquisition méthodique des vérités et à leur approfondissement, c'est donc pour l'homme remplir le mieux possible cette destinée humaine qui est la sienne. Il ne s'agit pas de «faire» quelque chose, il s'agit de **devenir soi-même**.

XAVIER - Ce n'est pas une conception très «moderne».

GEORGES - **Nietzsche** a donné à l'une de ses premières œuvres un beau titre : *Considérations inactuelles*. On peut l'appliquer à notre sujet. La connaissance vraie est inactuelle, en ce sens qu'elle recherche le durable au milieu de l'éphémère, l'être au-delà de l'apparent, le consistant derrière le futile. Cela n'est ni moderne, ni ancien, c'est vrai et c'est humain.

L'intelligence est faite pour la réalité, elle se nourrit et se développe par le réel. Le sens de l'homme, l'axe de sa vie, consiste principalement dans la connaissance toujours plus profonde, l'adhésion toujours plus parfaite au réel, ce que nous pouvons appeler la contemplation du réel. Cette contemplation convient à l'homme selon ce qu'il y a de meilleur en lui, selon son esprit.

### SAVOIR POUR AGIR

XAVIER - Ainsi, l'homme est exclusivement fait pour contempler le réel ?

GEORGES - Non, pas exclusivement. La contemplation du réel a la primauté dans la dignité : elle est le but premier de la vie de l'homme, donc de toutes ses actions.

Cela ne signifie pas que la contemplation doive passer toujours et partout la première, ni que l'action soit méprisable. Cela veut dire que la vie active, quelle que soit son urgence et sa valeur, n'est ni la plus digne, ni la plus nécessaire. C'est l'activité contemplative qui est la plus haute, car elle réalise la vraie noblesse de l'homme.

Mais si la contemplation est en elle-même supérieure à l'action, elle ne l'est pas en toute circonstance. Dans un cas donné, il arrive que la vie active soit préférable, en raison des nécessités de la vie présente. Tu as cité l'autre jour ce dicton classique : «*Primum vivere, deinde philosophari*», «il faut vivre avant de philosopher». Il vaut mieux, en soi, philosopher que gagner de l'argent mais, pour celui qui est dans le besoin, c'est gagner de l'argent qui est le meilleur. En soi, la contemplation est donc meilleure que l'action, ce qui explique qu'elle dirige cette dernière. En revanche, dans la vie, l'action est souvent plus urgente que la contemplation, car l'ordre dans lequel les choses se produisent impose d'agir pour se

nourrir, se vêtir, se chauffer, avant de pouvoir s'adonner à la contemplation.

XAVIER - Cette orientation contemplative de la vie humaine, n'est-ce pas une vue d'intellectuel coupé de la réalité, qui agite sans fruit de vaines questions et déserte la vie réelle ? N'est-ce pas une perte de temps, une dispersion des énergies ? Car le vrai but de l'homme, c'est l'action morale. «Le plus fructueux de tous les arts, disait Cicéron, c'est l'art de bien vivre».

GEORGES - Pas plus que je ne rejette l'action pratique, je n'oublie l'action morale où l'homme agit sur lui-même en vue d'harmoniser ses actes avec sa nature propre et sa place dans l'univers.

Mais l'objection que tu apportes est grave, car elle propose en quelque sorte de négliger la spéculation pour s'adonner à l'action morale. Elle manifeste une incompréhension profonde des œuvres à mener, de leurs liens et de leur hiérarchie.

En réalité, la vie de l'esprit dégagée des soucis de l'immédiat et des servitudes de la mode est absolument nécessaire à la bonne santé des intelligences et à la rectitude de l'action. Il est grave qu'on en vienne à la considérer comme inutile, voire nuisible. C'est le signe indubitable de la confusion dans laquelle nous nous mouvons. Car le spéculatif le plus pur est également le pratique le plus vivant et le plus efficace.

XAVIER - Pour bien agir, il faut spéculer ?

GEORGES - Pour agir efficacement, avec énergie, avec persévérance, nous devons d'abord désirer fortement et vouloir profondément le but de notre action, surtout si cette action est difficile. Le sportif qui ne veut pas avec pugnacité obtenir la première place ne gagnera jamais la compétition. L'étudiant qui ne veut pas réussir coûte que coûte ses examens échouera dans ses études.

Or, nous dit le vieil adage philosophique : «Rien n'est désiré qui ne soit d'abord connu». Et le désir dépend essentiellement de la qualité et de l'amplitude de la connaissance qui le fait naître. Si pour agir énergiquement il faut vouloir fortement, pour vouloir fortement il faut connaître profondément. Ainsi, c'est de la connaissance que découle la qualité de l'action, sa rectitude, son efficacité. Loin d'être une dispersion des forces ou une désertion de l'action, **l'étude de la vérité en est le point d'appui indispensable.**

La liaison est indissoluble entre les convictions de l'intelligence et les déterminations de la volonté. Travailler à bien penser, comme le recommandait Pascal, loin d'être un amusement inutile, est au contraire «le principe de la morale», le fondement d'une action droite et efficace.

XAVIER - Travaillons donc à bien penser...

GEORGES - Cela même n'est pas suffisant. Avant de bien penser, il faut songer à penser tout court. Car la cause et pour ainsi dire la racine des maux qui attaquent les individus comme les sociétés, c'est l'ignorance de la vérité plus encore peut-être que le poison de l'erreur. L'ignorance est un manque, un vide. Elle laisse la raison démunie face aux attaques de l'erreur. Les Anciens disaient : «La nature a horreur du vide». Nous parlerions aujourd'hui du «principe des vases communicants». Le vide d'un esprit ignorant est un appel à se remplir et malheureusement c'est l'erreur qui est en première ligne. L'erreur tend ainsi, de toutes ses forces et naturellement, à infecter les esprits ignorants, incapables de la repousser. Puis, lorsqu'elle a gangrené les esprits, elle sort du domaine des spéculations intellectuelles pour s'emparer de la direction des affaires humaines et y semer son fruit, le mal.

XAVIER - Le danger est donc dans l'ignorance ?

GEORGES - Oui, mais il existe deux ignorances. La première n'a jamais rien appris. Il lui est donc assez facile de se reconnaître ignorante. La seconde a d'abord appris, puis a oublié. L'esprit humain est si faible, si inconstant que, s'il ne se replonge sans cesse dans la considération du réel, il finit par céder aux «vérités» du jour, de la mode et se trouve submergé par l'accessoire au détriment de l'essentiel. Cette seconde ignorance est la plus dangereuse : car elle refuse d'ordinaire de se reconnaître ignorante. C'est contre elle que luttait Socrate quand il voulait que son interlocuteur avoue : «Je sais que je ne sais rien».

### LA JOIE DE CONNAÎTRE

XAVIER - A première vue, ce que l'homme recherche, c'est d'être heureux. Votre programme du «règne de la raison» le rendra-t-il heureux ?

GEORGES - Lorsque la nature tend vers ce qui lui est propre, vers ce qui est le développement essentiel d'elle-même, il ne peut pas y avoir d'erreur, de déviance. Lorsque des poumons asphyxiés réclament de l'oxygène, c'est leur bien qu'ils réclament.

Ainsi, lorsque l'être se réalise dans la ligne de sa nature, il atteint sa perfection et, s'il possède la conscience, il trouve là son bonheur. Cette réalisation de sa propre nature, c'est-à-dire de la raison, selon les possibilités individuelles de chacun, est pour l'homme le but de toutes ses activités, ce vers quoi il tend d'une façon spontanée et irrésistible, la conquête et la jouissance de son bien propre.

XAVIER - Si je me réfère à mes souvenirs d'école, l'étude de la vérité est terriblement ennuyeuse !

GEORGES - Est-ce que, par hasard, tu ne te distrairais plus de tes soucis en lisant des livres d'histoire, c'est-à-dire en étudiant la réalité ? Ce fait n'est-il pas la manifestation la plus éloquente que la recherche de la connaissance vraie produit en l'homme le bonheur, même si, par certains aspects, elle peut être pénible ?

Lorsqu'une faculté arrive à son but, elle atteint le repos et le plaisir. Après un bon repas, nous sommes dans le contentement. A l'issue d'un travail bien fait, nous sommes satisfaits. Lorsque nous réalisons nos objectifs, nous sommes heureux. Lorsqu'une question excite notre curiosité, nous ne trouvons de repos qu'après y avoir répondu.

Le plaisir ou bonheur n'est pas une chose en soi, mais le corollaire d'une action bien faite, proportionnée à la nature. C'est la belle comparaison d'Aristote : «Le plaisir s'ajoute à l'action, comme la fleur à la jeunesse».

XAVIER - Vous parlez en général. Mais en ce qui concerne précisément la connaissance ?

GEORGES - La connaissance vraie étant parfaitement proportionnée à l'intelligence produit donc un plaisir. Ce plaisir est d'autant plus grand que l'intelligence est la faculté la plus haute de l'homme. Aristote, cherchant dans son *Éthique à Nicomaque* quel est le véritable bonheur humain, souligne que «la sagesse ou activité contemplative de l'esprit constitue le bonheur parfait».

Rappelle-toi Archimède réfléchissant sur le problème de la couronne d'or. Quand il découvre ce qu'il cherchait en pre-

nant son bain, il est tellement saisi d'enthousiasme qu'oubliant son état il s'écrie : «Euréka !» et court tout nu dans la ville pour aller voir le roi. C'est l'image du bonheur que produit la contemplation.

Au contraire, le mensonge qui s'oppose à la connaissance vraie attire spontanément à son auteur le mépris, tant il est évident pour l'homme que son intelligence est faite pour la vérité et que son vrai bonheur se trouve là.

XAVIER - Ce n'est pas un bonheur facile à atteindre !

GEORGES - Ce bonheur est d'autant plus grand que l'homme vit intérieurement de l'intelligence et de la sagesse, car alors l'acte de connaissance se fait sans difficulté. Par ailleurs, quand cette connaissance porte sur les causes premières, celles qui s'identifient avec le Souverain Bien, infiniment aimable et attirant, elle ne peut produire dans l'âme que le bonheur très élevé d'être uni par la raison à ce Bien suprême.

XAVIER - Vous pensez vraiment que l'homme préfère la joie intellectuelle aux plaisirs sensibles ?

GEORGES - En soi, le plaisir spirituel prime pour l'homme la jouissance corporelle. Cette dernière nous est commune avec les animaux, tandis que la délectation spirituelle, qui découle de l'acte de connaissance vraie, est proprement humaine. C'est le *gaudium de veritate* dont aimait à parler saint Augustin, la «joie de la vérité».

Les Anciens ont d'ailleurs noté que les plaisirs corporels apparaissent désirables avant qu'on ne les possède, mais qu'ils dégoûtent celui qui en use. Qui n'a remarqué cette lassitude et cette saturation du plaisir ? En ce sens, Don Juan est l'image de l'homme à la poursuite du plaisir sensible : dès qu'il l'obtient, il l'abandonne, car ce plaisir n'est tel que dans sa recherche, non dans sa réalité.

En revanche, les joies spirituelles repoussent de prime abord, parce qu'elles nous paraissent austères et exigeantes. En revanche, lorsqu'on les a goûtées, on ne peut plus s'en passer et plus on les possède, plus on les désire. Car elles sont les joies réellement proportionnées à notre nature.

Bien souvent, l'homme s'illusionne sur ce qui fera son bonheur. Il le poursuit vainement dans des plaisirs trompeurs et éphémères. En réalité, il ne peut y avoir de bonheur pour l'homme en dehors de l'activité proprement humaine, c'est-à-dire en dehors de la vérité connue, aimée et servie.

### DEVIENS CE QUE TU ES - L'ACTION SUPRÊME

XAVIER - Dans mon esprit, la contemplation consiste à se mettre dans un coin sans bouger et à attendre l'illumination, un peu comme les fakirs. Je doute qu'un tel programme soit réellement celui qui convienne à la majorité des hommes, plutôt portés vers l'action.

GEORGES - C'est une vision assez caricaturale de la recherche et de la possession de la vérité, tu en conviendras. La recherche de l'homme par lui-même n'est ni mécanique ni instinctive, elle est libre, se réalisant par des actes humains raisonnables et mobilisant toutes ses énergies.

Il est vrai que la contemplation est une suspension de l'activité : mais seulement par rapport à certaines occupations extérieures, corporelles. En lui-même, l'acte de contempler est une activité de l'esprit, une activité surabondante, la suprême activité de la partie supérieure de l'être humain. C'est l'œuvre parfaite de la raison, qui donne à l'homme une certaine ressemblance avec les réalités contemplées. La connaissance vraie est la vie de l'esprit humain, non sa mort ou son assoupissement.

XAVIER - Si la contemplation ne se réalise pas à travers une «illumination», comme chez les fakirs, elle dépend alors d'une étude. Mais vu la multiplicité des connaissances, des opinions, des ouvrages, il me paraît difficile de ne pas aboutir à une dispersion de l'esprit.

GEORGES - En réalité, la vie contemplative tend vers un acte unique, qui est la connaissance vraie, même si l'homme, en vertu de sa nature, y parvient par des actes multiples. Ces actes variés sont ordonnés entre eux par rapport à un but unique et supérieur qui est l'adhésion à la vérité.

### L'HABITUDE EST UNE SECONDE NATURE

XAVIER - Comment se réalise cette marche vers la vérité ?

GEORGES - Les êtres non rationnels sont, comme le disaient les Anciens, déterminés *ad unum*, dans une seule direction, selon un unique mode d'être. Par exemple, l'hirondelle a besoin d'un nid pour élever ses petits. Mais, en elle, sont déjà inscrits la façon de construire le nid, les matériaux à employer, le moment de s'y adonner. Et l'hirondelle ne peut en aucune façon s'éloigner de ce mode de construire son nid : cela est prédéterminé en elle.

XAVIER - Ce n'est pas demain la veille que l'hirondelle va changer son nid !

GEORGES - Ainsi, le rossignol sait chanter, le dauphin sait nager, l'abeille sait faire du miel sans apprentissage, de manière spontanée et tout à fait efficace. Car leur instinct a été façonné en ce sens, de sorte qu'il atteint son but de façon extrêmement fiable. Il y a, entre l'animal et son action propre, une adéquation parfaite.

XAVIER - J'admire toujours la grâce du mouvement en voyant courir un chevreuil, nager un poisson, voler un oiseau, et je me sens assez piteux à côté d'eux.

GEORGES - Tu remarqueras que si l'animal, dans l'action qui est conforme à son instinct et à sa nature, réussit de façon admirable, en revanche, il est incapable de sortir des limites de cet instinct. Le dauphin est inapte au chant, l'abeille incapable de nager et le rossignol impuissant à faire du miel. L'homme, qui au départ est le plus démuné, sait aujourd'hui à la fois chanter, nager, faire produire du miel et accomplir une infinité d'autres actions, soit que d'autres animaux savent faire, soit que lui seul réussit à réaliser. Au-delà d'une apparence trompeuse, l'homme est donc mieux pourvu que les animaux, et même que tous les animaux réunis.

XAVIER - C'est normal : si les animaux ont leurs instincts, l'homme possède la raison.

GEORGES - C'est clair. Mais ce qui nous intéresse est de comprendre comment la raison surpasse l'instinct, dont nous admirons tout à l'heure les splendides manifestations.

Nous avons dit que l'instinct atteignait dès le départ et quasi infailliblement son but. En contrepartie, il est limité au groupe des actions nécessaires à la vie de l'animal. En un sens, on pourrait le comparer à une machine réglée par le constructeur, sur laquelle il est impossible d'intervenir et qui réalise à la perfection quelques opérations précises.

L'homme paraît, au départ, moins bien pourvu. Il possède la raison, mais celle-ci est vide, au point qu'Aristote parlait à

son sujet de *tabula rasa*, de feuille vierge de tout texte. Alors que le canard sait déjà nager, l'être humain à sa naissance ne sait rien faire, il est un être inachevé, encore en gestation.

Cependant, sa raison est ouverte dans toutes les directions et apte à créer en elle-même les déterminations nécessaires à toutes les activités envisageables. Telle est sa force et sa spécificité. L'homme possède donc en lui, dès le départ, le principe de son développement futur, comme le fœtus possède déjà la couleur de ses cheveux inscrite dans ses gènes. S'il est, en naissant, incapable de chanter, de nager, de faire du miel, de se protéger du froid, il peut façonner sa raison, indéfiniment plastique, pour aboutir à toutes ces activités. Là où l'animal sait faire parfaitement et dès le début mais ne peut sortir des limites de son instinct, l'homme ne sait rien faire, doit tout créer en lui-même mais peut se rendre capable de n'importe quelle activité.

XAVIER - Comment peut-il le faire ?

GEORGES - En créant volontairement dans sa raison les déterminations que l'animal possède naturellement dans son instinct. Par exemple, l'homme va observer les animaux qui nagent, puis reconstruire dans son esprit les lois qui président à la nage, enfin les reproduire dans sa propre nage, dans les bateaux et les sous-marins.

Entre l'animal et son action s'intercale l'instinct, détermination naturelle et parfaitement efficace. Entre l'homme et son action s'intercale une détermination volontairement insérée dans sa raison. L'homme la possède comme son bien après l'avoir acquise ; aussi les Anciens l'avaient-ils appelée *habitus*, du verbe latin *habeo*, «j'ai, je possède». Ce qui remplace l'instinct chez l'homme, ce n'est pas la pure raison, c'est la raison déterminée par des *habitus*.

Si le rossignol possède seulement l'instinct de voler et de chanter, je peux créer en ma raison une infinité d'*habitus* : lire, jouer du piano, conduire une voiture, écrire, bâtir une maison, utiliser un téléphone ou un ordinateur, parler, construire une maquette, enseigner la géographie, étudier la philosophie, etc.

XAVIER - Ce qui fait la richesse de l'homme, c'est donc cette capacité de la raison à créer une infinité d'*habitus* ?

GEORGES - Exactement ! Et la réalisation de l'homme, son progrès personnel, c'est la formation méthodique des *habitus* nécessaires pour atteindre le but qu'il s'est fixé. Si je veux conduire une voiture, je dois d'abord apprendre, acquérir l'*habitus* de la conduite. Lorsque je saurai conduire, je dépasserai la gazelle dans sa course.

L'acquisition de la connaissance vraie n'est donc en rien «instinctive», «innée», «naturelle». Il faut, au contraire, acquérir méthodiquement les *habitus* nécessaires et indispensables, c'est-à-dire recevoir une formation de l'esprit.

XAVIER - Mais ne pourrait-on pas laisser faire la nature ? Après tout, les plus brillants génies ne sortaient pas des écoles.

GEORGES - Il ne faut pas confondre la formation et telle école particulière. L'esprit humain est comme un champ. De même qu'il y avait des plants de blé et de vigne dispersés en petite quantité dans les terres incultes et les bois avant que les hommes n'en connaissent les vertus, n'en fassent usage pour leur nourriture et ne les plantent à part dans des champs et des vignobles ; de même il existe des hommes qui dès leur naissance possèdent des *quasi-habitus* pour telle ou telle activité. Mais ce n'est pas le grand nombre, et même ceux-là doivent perfectionner ces *quasi-habitus*.

Car un champ, quelque gras et fertile qu'il soit, s'il n'est pas entretenu, labouré, ensemencé, se hérissera vite de ronces et de mauvaises herbes. Pour obtenir du blé ou de la vigne avec une qualité et une quantité intéressantes, il faut défricher, semer, arroser, bref, se donner de la peine.

L'esprit humain a ainsi besoin d'être cultivé. Il lui faut recevoir la culture des *habitus* et la semence de la vérité. Sinon poussent les épines de l'erreur et de la bêtise. Dans le meilleur des cas, rien ne poussera, en raison de l'apathie d'une intelligence incapable de produire même l'erreur.

XAVIER - Donc, il n'existe pas d'idées «innées» ?

GEORGES - Celui qui s'appuie sur l'inné est habituellement un ignare, si je puis me permettre ce mauvais jeu de mots. La création systématique de ces *habitus* demande en réalité beaucoup de peine, mais elle est nécessaire pour aboutir à cette simplicité du regard intérieur propice à la contemplation.

XAVIER - Pourquoi, alors, cette conviction assez répandue d'une approche «immédiate» de la philosophie ?

GEORGES - Parce qu'on tient la philosophie pour un savoir formel, vide de contenu. Une simple connaissance spontanée, par «imprégnation», semble alors suffire. Or, ce que croit connaître le débutant des points essentiels de la philosophie est, pour une part, tout à fait indigent et vide et, pour une autre part, simple opinion, illusion, demi-pensée.

Ayant écrit sur un morceau de papier une pensée de Platon, sèche-la avec un buvard et regarde sur le buvard ce qu'il en reste. Voilà la connaissance par «imprégnation». Elle est discontinue, confuse, illisible : ce n'est pas un instrument de travail. Le philosophe amateur, qui néglige l'indispensable apprentissage, n'a ainsi que des idées fausses ou floues. Seule l'étude méthodique permettra à la vérité de prendre la place de cette «pensée» qui s'illusionne.

XAVIER - Ne dit-on pas pourtant que les plus célèbres philosophes ont découvert la vérité, non après de longues études, mais par une illumination soudaine ?

GEORGES - Les grands hommes ont avantage à ce qu'on croie uniquement aux intuitions soudaines, aux inspirations : cela les rend plus intéressants. Mais la pensée fondamentale d'une philosophie, pas plus que l'idée d'une œuvre d'art, ne tombe pas simplement du ciel comme un rayon de la grâce. En réalité, l'intelligence du penseur, comme celle de n'importe qui, produit constamment du bon, du médiocre et du mauvais. Seulement, son jugement extrêmement aiguisé rejette, choisit, combine pour produire une œuvre qui, elle, sera bonne.

Par exemple, on se rend compte aujourd'hui; d'après les carnets de Beethoven, qu'il a composé peu à peu ses plus magnifiques mélodies et les a triées à partir d'ébauches multiples. Celui qui discerne moins sévèrement et s'abandonne à son improvisation n'atteindra jamais la qualité des mélodies choisies avec peine par un véritable musicien.

Même s'ils ont bénéficié de certains éclairs de génie, les philosophes illustres ont surtout été de grands travailleurs, infatigables non seulement à inventer, mais encore à rejeter, passer au crible, arranger. De son côté, celui qui veut pénétrer au cœur de leur doctrine doit s'astreindre à un effort patient d'assimilation et de compréhension. Les illuminations soudaines, sans travail préalable, dissimulent la pauvreté intellectuelle.

Ce qui ne signifie pas qu'il n'y ait quelque chose de vrai dans cette pensée que tous les hommes peuvent participer à la sagesse : nous y reviendrons plus tard, si tu le veux bien.

## CANALISER SES ÉNERGIES

XAVIER - Je parlais tout à l'heure des fakirs, et vous m'avez reproché cette caricature. Pourtant, elle a quelque chose de vrai. Car les grands philosophes ont été des hommes austères, s'adonnant peu aux plaisirs extérieurs.

GEORGES - Dans ce travail de formation de soi-même, la part de l'effort, de la souffrance même, est en effet importante. Tu sais que j'aime les étymologies, même si elles sont parfois fantaisistes : je note donc que le terme de «disciplines de l'esprit» est très éloquent, puisque «discipline», dans le latin ecclésiastique du Moyen Age, signifiait primitivement «punition, douleur».

L'homme est comme un arbre. La puissance de la vie le fait pousser, mais dans tous les sens à la fois. Il est à craindre, sauf en certains cas exceptionnels, que cette croissance désordonnée n'aboutisse à quelque chose de difforme, de chaotique. Regarde ces deux arbres, plantés dans un terrain aride et exposé au vent : l'un est tout tordu, l'autre s'élançait droit vers le ciel. J'ai simplement laissé le premier pousser librement. Quant au second, je l'ai élagué régulièrement, j'ai retranché ce qui était superflu d'un côté et qui consommait des énergies, afin que se développe de l'autre côté le nécessaire, grâce à ces forces économisées.

Pour que l'œuvre de l'intelligence puisse croître, il faut élaguer la vie humaine d'une certaine partie d'elle-même qui se fait envahissante et qui capte une vitalité précieuse. La profusion du sensible et du corporel, en particulier, tend à empêcher le développement normal de l'activité intellectuelle. C'est là qu'intervient **l'ascèse**, qui va retrancher une part de cette vie corporelle et extérieure pour en transférer la vigueur à la vie de l'esprit.

XAVIER - Il faut donc un jardinier pour chaque homme ?

GEORGES - L'homme est à lui-même son propre jardinier. A sa naissance, l'homme est un être inachevé, une ébauche, et il doit devenir une statue achevée. Pour cela, le sculpteur qu'il est lui-même doit tailler, enlever, affiner pour faire surgir la forme parfaite de son humanité.

XAVIER - Et cela ne se fera pas sans peine.

GEORGES - J'abuse peut-être des comparaisons, mais je dirai que l'esprit humain est comme l'eau. Lorsqu'on la contient par une digue ou un barrage, l'eau s'élève. Mais si on la laisse aller, elle se perd inutilement dans les bas-fonds. C'est seulement en canalisant nos énergies, en les unifiant au service de notre développement harmonieux, que nous pourrions atteindre la vraie stature d'un homme raisonnable et libre.

Les Pays-Bas, à force de travail et de patience, ont conquis des terres fertiles sur une mer hostile et inféconde. C'est ainsi que l'homme doit aménager méthodiquement sa raison et la faire prédominer : en établissant son règne sur le foisonnement de la vie végétative, sur la jungle des sensations, sur la prolifération des désirs.

## L'INTELLIGENCE EN PÉRIL DE MORT -L'INVASION DES ÂMES

XAVIER - En classe, vous aimiez à nous rappeler la phrase de Jacques Bainville : «Qui lit ? Qui comprend ce qu'il a lu ? Qui retient ce qu'il a compris ?» A notre époque bousculée, les hommes sont-ils encore capables de se discipliner pour la philosophie ?

GEORGES - Cette question est capitale. Pour y répondre, il faut se rappeler que l'homme est un être complexe, un composé de matière, de sensibilité et d'esprit. Il y a chez lui un mélange subtil entre le corps et l'âme, le sensible et le rationnel, l'imagination et l'intelligence. Cet alliage d'éléments divers rend difficile la prééminence de l'esprit.

XAVIER - C'est-à-dire ?

GEORGES - Par exemple, celui qui consacre douze heures de sa journée à un travail physique pénible ne peut, le soir venu, s'adonner sérieusement aux œuvres de l'esprit, qui réclament une certaine disponibilité corporelle. Les anciens moines l'avaient bien compris. Dans le monastère, aucune pièce n'était chauffée, sauf le *lectorium*, c'est-à-dire la bibliothèque. Car celui qui a froid ne peut se consacrer longtemps à l'étude : les conditions matérielles l'en empêcheront.

XAVIER - Mais tout le monde bénéficie maintenant du chauffage central

GEORGES - Je te donne un autre exemple. Si ma maison se situe à côté d'une soufflerie aéronautique, il me sera impossible de réfléchir, non que mon corps soit engourdi par le froid comme précédemment, mais parce que mes oreilles seront saturées d'informations et empêcheront mon esprit de faire la moindre opération.

XAVIER - Vous voulez dire que si l'homme est trop sollicité par son corps ou par ses sens externes, l'exercice normal de sa raison en est perturbé ?

GEORGES - Exactement. L'activité de l'esprit ne peut être séparée des conditions du corps et des sens. Je ne peux étudier sérieusement si mon corps souffre ou si mes sens sont trop sollicités.

Cette considération n'est pourtant pas suffisante. Car si mon intelligence est liée un peu à mon corps et passablement à mes sens, elle dépend surtout de mon imagination et de ma mémoire. Si, par hasard, ces facultés sont atteintes, si elles sont désorganisées, victimes d'une surchauffe, mon intelligence sera dans l'incapacité de fonctionner correctement.

XAVIER - Donc, attention aux excès de l'imagination ou de la mémoire ?

GEORGES - Ce que nous venons de souligner, c'est que l'exercice excessif d'une faculté ou d'un groupe de facultés contrarie l'usage normal des autres facultés. Le développement des unes se fait au détriment des autres. Une forte digestion après un repas copieux n'est guère compatible avec un travail intellectuel. Une vie sexuelle trop abondante s'accompagne généralement d'un stade embryonnaire des qualités de l'esprit. La vie harmonieuse de l'être humain réclame ainsi un délicat équilibre entre la matière, le sensible et le rationnel.

Mais il en est de l'homme comme d'une voiture. Un trou dans le radiateur est plus ennuyeux qu'un trou dans la carrosserie, car le radiateur touche de plus près la marche du moteur. Une perturbation qui atteint une faculté particulièrement liée à la raison est plus grave. C'est pourquoi le fonctionnement anormal de l'imagination ou de la mémoire, qui sont très proches de la raison, est particulièrement dangereux pour la vie de l'esprit.

XAVIER - Toutes ces remarques sur l'équilibre de l'être humain sont fort intéressantes. Mais en quoi cela concerne-t-il notre propos de savoir si nos contemporains sont aptes à la philosophie ?

GEORGES - Tout simplement parce que le monde moderne est un excitant perpétuel de toutes les facultés sensibles, spécialement de l'imagination et de la mémoire. Nous sommes bombardés d'images, de bruits, de lumières, de paroles, de couleurs, de mouvements, d'informations. Combien d'heures passons-nous chaque jour à regarder la télévision ? à



écouter la radio ? à lire le journal ? à entendre de la musique, en automobile, dans les magasins, les aéroports, les gares ? Nous sommes sollicités par le bruit des voitures, la sonnerie du téléphone, les écrans lumineux, les voyants qui clignotent, les hurlements des haut-parleurs, les enseignes qui brillent partout.

Nous avons même fini par nous habituer, par ne plus pouvoir nous passer de ce vacarme perpétuel. Le silence nous oppresse, nous déconcerte. Pour l'exorciser, nous allumons sans nécessité la radio ou la télévision, nous ouvrons un journal inutile, nous décrochons machinalement le téléphone.

XAVIER - Cela m'arrive, hélas ! tous les jours.

GEORGES - Notre esprit reçoit trop d'informations, trop d'images, trop de sons. Comme il n'est pas en mesure de traiter ces informations surabondantes, elles s'entassent en lui. L'imagination de l'homme moderne est ainsi envahie par une jungle inextricable d'images qui étouffe sous sa luxuriance toute velléité de culture, tout épanouissement intellectuel normal.

Les Anciens disaient : «Il n'y a rien dans l'intelligence qui ne soit passé d'abord par les sens». Les sens et l'imagination sont comme les routes qui mènent à la ville qu'est l'esprit. Aujourd'hui, ces routes sont obstruées par des déchets, des informations que l'esprit n'a pas été capable d'assimiler, qui bloquent la circulation et empêchent l'intelligence d'être alimentée. Ce qui finit par parvenir à l'esprit a d'ailleurs été comme empoisonné par ces déchets pourrissant dans l'imagination, et se révèle impropre à la consommation. Notre intelligence est paradoxalement condamnée à mourir à la fois par excès et par défaut de ravitaillement.

XAVIER - C'est l'excès d'information qui rend l'information nocive ?

GEORGES - Nous le savons bien pour la vie matérielle : le mieux est l'ennemi du bien. Prendre une douche est utile pour la santé. Mais rester chaque jour trois ou quatre heures sous la douche entraîne un ramollissement corporel préjudiciable à la santé. Manger est utile et nécessaire. Mais absorber des aliments chaque jour durant trois ou quatre heures expose à des indigestions et mène à des maladies graves. Recevoir des informations est une obligation pour notre intelligence. Mais subir quotidiennement un flot incontrôlable d'informations met gravement en danger notre raison.

Cette activité malade de l'imagination est une sorte de cancer. Le cancer est un développement anarchique et surabondant de cellules ; elles envahissent progressivement l'organisme, se substituent aux organes sains et finissent par causer la mort. Ici, les images envahissent progressivement la raison, se substituent aux idées et finissent par causer la mort de l'intelligence.

XAVIER - Notre équilibre humain est en péril du fait de ce trop-plein ?

GEORGES - Cette surabondance n'est malheureusement pas seule à dissoudre notre équilibre intérieur. Car ces sons, ces images, ces odeurs, etc., déjà trop nombreux, sont calculés scientifiquement pour pénétrer facilement dans les sens et produire un effet maximal sur l'être humain. Toutes les découvertes des sciences physiques, biologiques et humaines ont été mises à contribution par les publicitaires, les journalistes et les industriels afin d'accroître l'efficacité de leur action et violer, si l'on peut dire, les défenses naturelles de l'esprit humain, les filtres spontanés qu'il possède : c'est ainsi qu'ils arrivent à «mieux vendre» leurs produits.

Les images les plus fortes, les plus dramatiques, sont donc imposées journellement à l'esprit selon un rythme très dense. Par exemple, à vingt ans, un jeune Américain a déjà été le témoin de dizaines de milliers de meurtres télévisés. En France, on a compté durant une semaine sur les six chaînes de télévision presque sept cents meurtres, auxquels il faut ajouter les viols, le sexe et la torture.

XAVIER - C'est effrayant ! On imagine les ravages intellectuels et moraux qu'une telle ingestion peut provoquer.

GEORGES - Notre intelligence ne peut fonctionner que dans le calme, à partir d'informations qui lui soient proportionnées, ayant subi plusieurs filtrages au niveau des sens, de l'imagination et de la mémoire. Si elle est intoxiquée d'informations brutales, elle devient incapable d'y faire face.

Regarde cet étang. Il est limpide comme un miroir et la beauté du ciel s'y reflète. Jette maintenant un caillou : l'eau est agitée de petites vagues, qu'il faudra de longues minutes pour apaiser. Jette plusieurs cailloux, et l'apaisement sera beaucoup plus tardif. Prends maintenant un bâton, remue énergiquement la vase du fond et brasse-la : il faudra des heures, voire des jours entiers, avant que l'eau ne retrouve sa transparence.

Si notre esprit est agité, bouleversé, pollué par des images traumatisantes ou simplement trop vives, il se trouble, s'obscurcit et ne peut plus être le miroir du vrai.

De tout temps, il a été difficile de réfléchir, car cela demande à l'homme un effort. Mais, dans le monde moderne, s'ajoute aux autres causes cette domination du sensible, cette inflation démesurée de l'image. Les slogans qui caractérisent notre société sont d'ailleurs sans ambiguïté : «L'imagination au pouvoir», «Le droit à l'information», «Le poids des mots, le choc des photos».

XAVIER - C'est comme une invasion des âmes par l'image ?

GEORGES - Péguy a admirablement décrit la situation, à l'heure où n'existait encore ni radio, ni télévision. «Tout homme moderne, disait-il, est un misérable journal. Et non pas même un misérable journal d'un jour. D'un seul jour. Mais il est comme un misérable vieux journal d'un jour sur lequel, sur le même papier duquel on aurait tous les matins imprimé le journal de ce jour-là. Ainsi nos mémoires modernes sont de malheureuses mémoires fripées».

Pour reconquérir la limpidité de l'âme, pour que notre intelligence reflète la réalité, il faut que notre imagination et notre mémoire retrouvent leur usage normal. Aujourd'hui, nous pensons dans le vacarme, le brouhaha, au milieu des sollicitations de toute sorte, dans une agitation à la fois externe et interne. Comment concevoir de réfléchir sérieusement, et notamment de faire de la philosophie, sans remettre de l'ordre à ce niveau-là ?

#### DÉSINTOXICATION PSYCHIQUE

XAVIER - Le monde actuel ne semblant pas près de changer sur ce point, on peut faire une oraison funèbre à la philosophie ?

GEORGES - Pas tout à fait. Certes, l'apostrophe de Bernanos est sans cesse plus vraie : «On ne comprend rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure». L'homme contemporain est soumis à un processus très grave de désintégration qui s'attaque à sa capacité de ré-

flexion et de méditation. Mais je pense qu'il existe des individus pour refuser consciemment ce lavage de cerveau et chercher à comprendre.

XAVIER - La philosophie serait réservée à cette élite ?

GEORGES - Elle s'adresse à tous les hommes de bonne volonté. Ceux d'entre eux qui sont frappés de plein fouet par ce flot tumultueux des images et se trouvent dans une quasi-impossibilité de réfléchir ont besoin de sortir de leur sommeil intellectuel. Plus encore que les premiers, ils doivent se consacrer à leur propre désintoxication mentale.

Ce déluge d'images étant toxique pour l'intelligence, il faut que je m'en préserve. Je dois essayer de reconstituer autour de moi un milieu salubre, en évitant autant que possible les lieux et les activités qui favorisent cette agression, en essayant de vivre le plus possible à la campagne, dans le calme, en compensant tout excès momentané d'images (grand magasin, aéroport, voyage en train ou en voiture, etc.) par des temps de silence, bref, je dois réduire au minimum cet abus d'images que le monde m'impose.

XAVIER - C'est plus sévère qu'un régime alimentaire pour l'hypertension !

GEORGES - Il s'agit de soigner une maladie spirituelle, une hypertension qui affecte notre imagination et qui met en péril le fonctionnement de notre intelligence. D'ailleurs, ce que je viens de dire n'est pas la partie la plus importante du traitement. Les images de la vie courante ne sont pas les plus nocives pour l'imagination et la vie me les impose presque nécessairement : je ne peux vivre sans jamais aller dans un magasin, sans jamais prendre le train, sans jamais monter dans une voiture.

En revanche, il existe une source d'images très abondante, considérablement plus nocive et à laquelle il est facile de s'arracher : ce sont les médias. La règle principale de cette «hygiène mentale» dont nous parlons doit être, le sevrage des médias.

XAVIER - Si nous rompons avec les médias, nous ne saurons plus rien de ce qui se passe dans le monde.

GEORGES - N'oublie pas qu'il s'agit de remettre son esprit en mesure de fonctionner normalement : aucune mesure ne peut être négligée.

Je dois commencer par retrancher l'inutile, le futile : tout ce que je n'ai aucun besoin de savoir, tout ce qui relève d'une curiosité stérile, tout ce qui encombre mon cerveau. Je dois renoncer à connaître, d'ailleurs fugitivement, les sornettes dont les médias m'abreuvent quotidiennement.

Que me sert d'être informé du tremblement de terre qui a secoué le Bangladesh ou du dernier accident automobile sur l'autoroute du sud ? Quelle action utile et proportionnée puis-je mener en une telle occurrence ?

Que me sert de connaître les états d'âme de tel médiocre chanteur, la robe qu'a portée telle actrice pornographique, la phrase assassine d'un histrion de télévision sur ses confrères, qui sans doute ne valent pas mieux que lui ? Ai-je le droit d'encombrer mon imagination de ragots sordides, de bavardages, de considérations sans intérêt ?

XAVIER - Les médias ne diffusent pas que des choses inutiles.

GEORGES - Même là, je dois effectuer un tri sévère. Il me faut délaissier des connaissances plus sérieuses, plus utiles, mais qui ne me concernent pas directement et qui ne peuvent être sources pour moi d'une action personnelle. Il est légitime qu'un homme politique connaisse le nombre des chômeurs, les cours de la bourse, les développements de la politique internationale : cela fait partie de son travail, de sa sphère d'action réelle et personnelle. Mais à moi, pauvre bougre sans importance, que me servira d'apprendre toutes ces choses ? A rien, sinon à encombrer ma mémoire. Cette dernière étant limitée, il est normal que je ne la gaspille pas pour des choses inutiles. Car, disait saint Grégoire le Grand, «l'intelligence se concentre d'autant moins sur les choses nécessaires qu'elle se disperse sur les inutiles».

Bien sûr, on tente de me faire croire qu'il faut suivre le mouvement, être dans le vent, «s'informer», sous peine de se couper du réel, de devenir un *has-been*, un ringard, un réac, un vieux schnoque. Mais être dans le vent, c'est une ambition de feuille morte ; suivre le mouvement, c'est remettre sa liberté dans les mains du premier venu.

J'applique aux «nouvelles» ce que disait Socrate des marchandises d'un jour de foire : «Que de choses dont je n'ai nul besoin !» C'est pour cela que je m'abstiens ordinairement des médias, afin de garder mon esprit libre et ma mémoire en état de marche.

XAVIER - Vous ne vous intéressez plus à rien ?

GEORGES - Détrompe-toi ! Il ne s'agit pas, en s'arrachant à la domination des médias, de s'enfermer dans une tour d'ivoire. L'évasion de cet esclavage mental a pour but de renouer avec la réalité du monde qui est l'aliment naturel de mon intelligence. Ayant renoncé à l'inutile, je vais m'intéresser personnellement à ce qui me regarde, à ce que je peux connaître, à ce que je dois savoir. Car l'essentiel n'est nullement quantitatif. Savoir l'essentiel ne consiste pas à savoir beaucoup de choses, mais à savoir les choses importantes qui me concernent.

Je vais d'abord me préoccuper de mon métier, pour bien l'accomplir : c'est surtout par lui que je rends un véritable service à la société. Je vais me tourner vers mes proches : car j'en ai reçu la garde et je n'ai pas le droit de les négliger sous le prétexte d'un typhon au Pakistan, d'une révolution en Ouganda ou d'un drame à Sarcelles. Combien ne voit-on pas de pères de famille qui rentrent le soir à la maison pour dévorer le journal et regarder la télévision, sans faire réellement attention aux enfants qui grandissent à côté d'eux ? Ils sont ensuite étonnés de découvrir un beau matin que leur fils se drogue ou que leur fille a contracté le Sida.

Je vais m'intéresser à mes voisins, leur parler, leur donner un coup de main à l'occasion, les accueillir lorsqu'ils auront besoin d'un conseil, leur procurer le plaisir de me donner eux aussi un peu d'aide. Mes voisins ne sont ni pakistanais, ni ougandais, ni sarcellois, mais ils sont ceux que la vie a mis sur ma route, probablement pour que j'entre en contact avec eux.

XAVIER - Vous décrivez une vie très prosaïque : le travail, la famille, les voisins. Cela ne fait pas beaucoup d'ouverture ni d'universalité, alors que les médias dilatent mon esprit aux dimensions du monde.

GEORGES - Justement, ce petit univers est déjà riche de toute l'humanité. L'homme ne change guère, à travers le temps et l'espace. Dans un village, on trouve toutes les qualités, tous les défauts, toutes les passions, toutes les péripéties de la vie humaine. On prétend qu'au siècle dernier, dans une île de la côte bretonne comprenant deux villages situés à quelques kilomètres l'un de l'autre, certaines femmes n'avaient jamais poussé jusqu'au village voisin. Cette attitude n'est-elle pas d'une grande sagesse ? Ces femmes avaient, dans leur village, leurs parents, leurs amis, leur famille, leur

maison, leur église, leur travail, leur cimetière, c'est-à-dire l'abrégé de la vie humaine. Auraient-elles découvert autre chose plus loin ? Elles auraient trouvé la vie et la mort, la jeunesse et la vieillesse, l'amour et la haine, le travail et le repos, le vice et la vertu. Mais, puisqu'elles les avaient déjà, il était inutile de les chercher ailleurs. En détournant le mot de Montaigne, je dirais que «partout où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie».

XAVIER - Donc, il faut renoncer au mirage des médias pour s'ouvrir à l'univers qui est le mien, qui m'est proportionné et qui contient toute la richesse de l'humanité ?

GEORGES - La prédominance de l'imaginaire, mise en place par les médias, produit la pire des servitudes, la servitude intérieure, celle dont on n'a plus conscience. Mirabeau disait : «L'homme est comme le lapin, il s'attrape par les oreilles», par l'art de la publicité et de la propagande. Nos contemporains pensent par slogans, c'est-à-dire par images publicitaires et non par idées mûrement approfondies, ce qui signifie qu'on pense pour eux.

C'est seulement par des efforts méthodiques, en nous arrachant à l'emprise des médias, que nous rendrons à notre imagination, à notre mémoire et donc à notre intelligence leur fonctionnement normal. Nous sortirons de la passivité mentale, de la domination des images et des mots vides de sens pour rétablir en nous, à contre-courant de la déliquescence intellectuelle, l'activité critique de la raison, le discernement du vrai et du faux, l'adhésion au réel.

Telle est la route qui mène de l'image à l'idée, du slogan à la réflexion, de la dispersion à la concentration, de la pensée fabriquée et artificielle à la pensée vraie et personnelle. Alors, notre intelligence pourra renouer avec sa vraie fonction : connaître la vérité. «Que désire plus fortement l'âme que la vérité ?» aimait à dire saint Augustin.

### L'HOMME MACHINE

XAVIER - L'homme moderne ajoute ainsi aux difficultés ordinaires de la réflexion le flux menaçant des images ?

GEORGES - Hélas ! Une autre difficulté se lève devant nous pour rendre plus ardue, à notre époque, la contemplation. C'est la transformation radicale qu'a connue notre civilisation en passant de l'outil à la machine.

XAVIER - Là, vous exagérez ! Quel rapport peut-il y avoir entre la contemplation et le développement du machinisme ?

GEORGES - Tu peux rire de moi, si tu veux : je vais te montrer qu'il y a un lien étroit entre la contemplation de la vérité et le machinisme.

Pendant des millénaires, les instruments du travail humain ont été les outils. Le propre de l'outil, c'est d'être le prolongement direct de la main, de l'adresse, de l'intelligence, de l'expérience de l'artisan, tandis que son principe d'action est l'énergie du corps humain. Si l'outil diversifie l'usage spontané de ses membres, élargit son domaine, économise ses forces, le protège des atteintes nocives, il fait corps avec l'homme et l'énergie humaine demeure toujours son moteur.

XAVIER - Nous en sommes toujours là, me semble-t-il ?

GEORGES - Non. Les choses ont radicalement changé durant les trois cents dernières années. L'outil a été progressivement remplacé par la machine. Celle-ci est fabriquée par l'homme avec ses mains et ses outils, mais est conçue pour opérer seule grâce à une énergie rationnelle.

La machine est détachée de l'homme, elle agit seule, du moins dans son mouvement essentiel. Le moteur de la voiture tourne sans l'homme, même si l'homme doit guider la marche de la voiture : tandis que le tour du potier antique ne tournait que lorsque le potier lui donnait de l'impulsion.

La machine utilise pour son fonctionnement des forces techniques ou industrielles, c'est-à-dire des forces naturelles exploitées sous une forme rationalisée, qui leur donne une puissance, une maniabilité, une capacité de stockage sans comparaison avec les forces corporelles de l'homme.

Tandis que l'outil est un prolongement de l'habileté et de l'énergie du corps humain, la machine est détachée de ce corps et bénéficie d'une énergie hors de proportion avec les forces humaines.

XAVIER - Je vois bien la différence, mais je n'y décèle aucun mal.

GEORGES - L'outil, devant être en proportion du corps humain, ne peut dépasser certaines limites. En revanche, rien ne borne les capacités de la machine, étant donné son indépendance vis-à-vis de l'habileté de l'homme, de la patience de l'homme, vis-à-vis de sa perception, de sa résistance aux agressions et de sa force physique. C'est pourquoi il a été possible de doter progressivement les machines des perfectionnements de la science, des raffinements de la technique, des astuces de l'ergonomie, de l'énergie la plus incroyable.

Les machines modernes sont belles, agréables, silencieuses, toujours disponibles, se plient à tous les caprices, ne se révoltent jamais, réalisent en quelques minutes ce que des mois de travail ne nous permettraient pas d'obtenir, bref, exaucent nos désirs les plus saugrenus et nos passions les plus fortes. Comme le disait une publicité : «J'en ai rêvé, Sony l'a fait».

XAVIER - Le plaisir d'appuyer sur un bouton et de voir son désir instantanément satisfait !

GEORGES - Les machines ont graduellement envahi l'humanité : au travail (machines-outils, ordinateurs, tracteurs), en voyage (avion, train, voiture), dans les relations (téléphone, radio, télévision), chez soi (réfrigérateur, machine à laver, aspirateur), etc. Bref, l'homme moderne ne fait que quitter une machine pour en trouver une autre. Et le «standard de vie» se définit par le nombre plus ou moins grand de machines que l'on possède.

XAVIER - Tout cela me paraît excellent ! Vous savez, je trouve un peu ridicule cette affectation de mépriser le progrès. Ses détracteurs seraient bien en peine de vivre sans l'eau courante et l'électricité.

GEORGES - Je n'ai pas l'intention de calomnier notre époque. Mais, s'il doit exister une harmonie entre les puissances de l'homme, comme son corps, ses sens et sa raison, il doit également exister un équilibre entre la pensée et l'action, entre l'intérieur et l'extérieur de l'homme, pour que la pensée ne soit pas entièrement sacrifiée à la griserie de l'action.

Une part de nous-mêmes est destinée à l'action, je n'entends pas le nier, car l'action est utile, nécessaire même. Pourtant, l'homme reste un animal raisonnable et sa faculté rationnelle doit toujours conserver la primauté. Si l'action devient prédominante au point de faire régresser la raison, il y a déséquilibre, danger.

Or, cette tentation de faire prédominer l'action est déjà naturellement grande en l'homme, parce que l'action donne des résultats visibles, des satisfactions immédiates, tandis que la réflexion demande des efforts longs, spécialement pénibles et ne produit une satisfaction que plus tardivement. Mais si, à cette tendance naturelle, s'ajoutent des possibilités

d'action absolument grisantes à travers les machines, le déséquilibre entre l'action et la pensée risque de s'accroître dans des proportions inquiétantes.

C'est malheureusement ce qui se passe. Le développement de puissance issu du machinisme produit chez l'homme une véritable fascination, semblable à celle que produit un beau jouet sur un enfant. L'homme s'amuse avec ses machines, fait joujou avec sa puissance incroyable de réalisation.

XAVIER - Que voulez-vous dire ?

GEORGES - Regarde autour de toi et tu comprendras sans peine. C'est partout la recherche de la productivité, de l'efficacité. C'est la course à la modernisation, à la rationalisation. C'est l'entassement des moyens d'agir : chaînes hifi, ordinateurs, téléphones, photocopieurs, téléviseurs, caméras vidéo, magnétoscopes, répondeurs automatiques, scanners, télécopieurs, imprimantes laser, calculatrices électroniques, etc. Au travail, dans la vie personnelle, dans les relations sociales, la primauté est donnée à l'action sur la réflexion, à la rapidité sur la maturité, à l'extérieur sur l'intérieur.

Le goût presque morbide de nos contemporains pour les gadgets, le futile coloré, est symptomatique de cet envahissement de l'action par les machines. Saint Bernard disait, et cela s'applique à merveille à notre société : «On appelle jouets les jouets des enfants, et on appelle affaires les jouets des adultes».

XAVIER - N'y a-t-il pas moyen de lutter contre ce déséquilibre ?

GEORGES - Ce développement de la puissance d'action pourrait n'être pas dangereux si l'homme avait développé parallèlement sa puissance de pensée. Mais cela n'a pas été le cas, parce que les machines sont un développement matériel qui prolonge l'action extérieure, tandis que rien de matériel ne peut entrer à l'intérieur de l'homme. L'homme est donc resté le même, ses facultés de réflexion et d'amour sont demeurées dans un état identique. Il est resté petit dans un monde devenu grand. «La science, dit Jean Rostand, a fait de nous des dieux avant que nous méritions d'être des hommes».

Il y a donc, à cause de ce progrès du machinisme, un déséquilibre profond entre la pensée et l'action. Il est assez aisé de le constater autour de nous. Si je puis m'exprimer ainsi, bien que n'étant pas médecin, l'excès d'action extérieure produit une sur-pression, tandis que la carence de vie intérieure produit une sous-pression. Nous comprenons mieux pourquoi la population occidentale oscille entre l'hypertension et la dépression nerveuse.

XAVIER - A cause du développement de ses moyens d'action, l'homme s'est laissé prendre au mirage de l'activisme, délaissant la réflexion ?

GEORGES - L'homme qui se plonge dans une action frénétique se trouve naturellement dans l'incapacité de se consacrer à la vie intérieure. Il n'a plus de temps, plus de disponibilité, plus d'intérêt finalement pour la réflexion. En sacrifiant la contemplation à l'action, il perd ce délicat équilibre intérieur qui permet à l'homme de bien faire l'homme, de rester en harmonie avec sa propre nature.

Si je puis dire, nous sommes entrés, par cette révolution du machinisme, dans un «âge du faire». La possibilité du «faire», du «pratique», attirant notre attention et notre intérêt sur les moyens et donc sur le «paraître», finit par obscurcir le but de notre vie, nous détournant d'entrer en contact par la raison avec les richesses du réel, nous faisant oublier «d'être», d'être des hommes véritables. A cause de cette facilité de l'action, l'homme se persuade de plus en plus que «faire», c'est «être».

**Heidegger** avait noté ce phénomène : «L'humanité sur cette terre, disait-il, se trouve dans une situation dangereuse. La révolution technique qui monte vers nous fascine tellement l'homme qu'un jour la raison calculante finira par être la seule à être admise et à s'exercer. Alors l'homme aura nié et rejeté ce qu'il possède de plus précieux, à savoir qu'il est un être pensant».

XAVIER - Mais si nous parlons d'Heidegger, parlons aussi d'un autre philosophe. **Descartes** n'a-t-il pas chanté avec enthousiasme la naissance de cette «science admirable» ?

GEORGES - Descartes, dans le *Discours de la Méthode*, a en effet une phrase qui caractérise cette mentalité utilitaire de l'homme moderne. «Il est possible, dit-il, de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie ; et au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, nous pourrions les employer à tous les usages auxquels ils sont propres et nous rendre ainsi comme maîtres et possesseurs de la nature».

La révolution cartésienne, qui a façonné l'esprit moderne, consiste à substituer au désir de connaître pour connaître, pour satisfaire l'esprit, pour se réaliser en tant qu'animal raisonnable, le désir de connaître pour agir, pour réaliser une œuvre pratique, utilitaire. La technique n'est plus l'auxiliaire de la connaissance, ou sa retombée possible, elle est devenue le but même de la science.

Toutes les connaissances qui ne débouchent pas sur une réalisation technique sont progressivement abandonnées, étant, selon le mot très juste de Descartes, trop «spéculatives» et donc sans intérêt. Les autres se sont peu à peu orientées vers la technique, vers la réalisation pratique, en se détournant de la simple et pure découverte du réel. Il s'agit désormais, non plus de connaître le monde, ni de se connaître soi-même, ce qui était l'idéal de l'ancienne science, de la philosophie antique : il s'agit de devenir maîtres et possesseurs de la nature, de la forcer à nous livrer ses secrets afin de pouvoir les utiliser à notre profit.

XAVIER - Ce qui nous a amenés à la domination du couple producteur/consommateur, au règne de «l'homme unidimensionnel», pour reprendre le titre d'un ouvrage qui eut son heure de gloire.

GEORGES - A cause de ce développement du machinisme et de la révolution psychologique qui l'a accompagné, et dont Descartes témoigne, l'homme n'est plus défini comme *homo sapiens*, mais comme *homo faber*, c'est-à-dire que la primauté est donnée en lui à la réalisation pratique, utilitaire, sur la connaissance pure. Le mot attribué au Tribunal révolutionnaire condamnant Lavoisier symbolise cette évolution : «La République n'a pas besoin de savants». Ce n'est pas que le monde moderne rejette toute connaissance. Mais il dédaigne celles qui n'aboutissent pas à des résultats «pratiques». Il a besoin de techniciens, non de savants purement spéculatifs ou de philosophes. C'est pour cela que le machinisme est un danger pour l'homme, car au lieu de l'aider à devenir un animal raisonnable, il tend à le transformer en homme-machine.

## NOBLESSE OBLIGE

XAVIER - Vous affirmez que l'homme est fait pour la connaissance du réel, pour la vérité. Mais il est évident que beaucoup d'hommes se détournent de cette contemplation de la vérité.

GEORGES - Hélas ! il arrive que nous nous écartions de notre route. Cela ne remet pas en cause la loi naturelle qui est la nôtre. Cela signifie simplement que l'homme est capable de manquer son but, de ne pas devenir ce qu'il est, ce qu'il peut être, et de devenir ce qu'il n'est pas, ce qu'il ne doit pas être, ce qu'il ne peut pas être. En l'homme, la puissance, la virtualité, ne fructifie pas automatiquement en acte, en réalisation vraie car, à la différence des animaux, sa destinée est entre les mains de sa liberté.

La sagesse appelle sans cesse les hommes à son festin. Tous ont le droit de venir, les petits et les grands, les riches et les pauvres, les ouvriers comme les intellectuels. Tous peuvent se nourrir gratuitement et boire sans payer à la fontaine de la connaissance. Car la sagesse vaut mieux que les plaisirs, mieux que les richesses, mieux que les honneurs, mieux que la réussite. Elle est le bien le plus précieux que l'homme puisse découvrir par ses propres forces et, lorsqu'il l'aura trouvée, il aura trouvé la vie.

XAVIER - L'homme est ce roseau pensant dont parlait Pascal, mais il reste un roseau flexible à tout vent de désir. La sagesse semble crier en vain : peu l'entendent.

GEORGES - Lorsque la sagesse invite les hommes à se rassasier, ils ne veulent pas venir. L'un pense qu'il doit s'occuper de ses affaires et de ses entreprises. Le deuxième a l'esprit rempli de la pensée d'une femme à conquérir. Le troisième est enivré des fumées de la renommée. Un autre écrit des livres tellement savants qu'il n'a pas de temps à perdre. Un dernier a trop peur du moindre effort pour répondre à cet appel. Tous ceux-là sont si occupés à rechercher les conditions du bonheur qu'ils finissent par oublier le but de la vie humaine et passent finalement à côté de ce bonheur qu'ils cherchent en vain dans la peine. Car à celui qui refuse l'eau, il reste la soif.

Mais à ceux qui ouvrent leur cœur à la lumière de la sagesse, qui acceptent ses enseignements et ses exigences, elle donne la vraie vie, le vrai bonheur. Celui qui boit l'eau de la sagesse n'aura plus jamais soif des futilités de cette vie, car la sagesse deviendra en lui une source d'eau vive. Il sera un homme en plénitude, faisant briller l'étincelle divine qui est en lui.

XAVIER - En lui proposant cette contemplation de la vérité, n'assignez-vous pas à l'homme une tâche surhumaine, divine ? **Zarathoustra** dit : «Je vous enseigne le surhomme». Mais l'homme peut-il véritablement se dépasser lui-même ?

GEORGES - N'est-ce pas, en effet, une existence trop haute pour être celle de l'homme ? La recherche d'une sagesse de vie a toujours été chose difficile et rare : parce que l'homme, en raison même de sa complexité et de sa richesse, risque toujours de se laisser distraire, de se laisser prendre par les problèmes immédiats et d'abandonner l'essentiel, d'oublier ce pour quoi il est fait, de perdre la signification profonde de sa vie d'homme. Cette contemplation de la vérité se heurte ainsi aux fatigues, aux occupations diverses, aux erreurs, aux doutes, aux difficultés de cette vie, qui rendent fragile ce bonheur purement humain :

Mener sans cesse cette vie de contemplation de la vérité est pour nous impossible ; nous ne pouvons la mener que de temps en temps et chaque fois pour un court instant. C'est pourquoi l'homme ne trouve dans cette contemplation qu'une béatitude imparfaite, une béatitude en mouvement qui laisse ouverte la perspective d'une béatitude plus vraie, plus totale, plus parfaite qui viendrait d'autre chose que de la pure activité de la raison, et que seule la religion pourrait lui faire connaître.

Cependant, je ne crois pas qu'il faille suivre le conseil de ceux qui nous exhortent à ne nourrir que des ambitions d'hommes mortels. Ce serait abandonner notre spécificité d'homme et nous rabaisser au rang des animaux sans raison. Nous devons, au contraire, autant qu'il est possible, vivre de ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé en nous.

Contempler la vérité est difficile mais reste pourtant nécessaire comme véritable bonheur et but de la vie humaine. Vivre par l'esprit, c'est le sommet de notre vie, ce qui lui donne sens et valeur, même si cela ne peut être la trame de notre vie, car l'homme n'est pas qu'esprit. Les Anciens avaient bien compris la noblesse de l'intelligence et cette nature sublime de la pensée. **«L'homme est né pour deux choses : pour penser et pour agir, en dieu mortel qu'il est»**, dit Aristote.

## QUATRIÈME JOUR - LA MÉTAPHYSIQUE NATURELLE DE L'ESPRIT HUMAIN

Un bon feu flambait dans l'âtre, réchauffant nos deux amis. Le bois craquait, éclatait en gerbes d'étincelles, tandis que des flammes oranges surgissaient de tous côtés et éclairaient la pièce, plongée dans la pénombre, de reflets fantastiques. Soudain, Xavier rompit le silence avec un soupir.

XAVIER - Ce cognac est tout simplement exquis. Je me demande comment vous arrivez toujours à dénicher ce qu'il y a de meilleur. Quant à ce cigare, n'en parlons pas : il est sublime. J'espère toutefois ne point offenser la philosophie en me montrant attaché à ces biens terrestres et changeants. J'ai lu quelque part que Bernanos avait dédié ainsi un ouvrage : «Lorsque je serai mort, dites au doux royaume de la terre que je l'aimais plus que je n'ai jamais osé le dire». Voilà peut-être un peu trop d'épicurisme ?

GEORGES - C'est un de mes anciens élèves qui m'a offert cette vieille bouteille. Je doute que tu l'aies connu : il doit avoir au bas mot dix ans de plus que toi. Quant aux cigares, des Monte Cristo spéciaux n°1, c'est le patron d'une des plus remarquables caves à cigares parisiennes, à côté du Palais-Royal, qui se fait un devoir de me les envoyer, en reconnaissance de quelques leçons données à son fils qui ne furent pas inutiles. Comme tu le vois, je fais bonne chère à peu de frais.

Mais ne crains pas d'offenser la philosophie en appréciant à leur juste valeur ces honnêtes plaisirs. La philosophie ne consiste pas à mépriser les choses, mais à les mettre chacune à leur juste rang.

## LE TESTAMENT DE SOCRATE - UN MÉDECIN POUR LES ÂMES

XAVIER - Nous avons longuement parlé hier de l'homme, de sa nature raisonnable, de son obligation de rechercher le vrai et des obstacles qui se dressent sur sa route à ce sujet. Mais nous n'avons pas réellement abordé la philosophie.

Vers qui devons-nous nous tourner pour découvrir cette sagesse ?

GEORGES - Vers celui qui fut le fondateur de la philosophie et nous l'a transmise comme un testament précieux.

XAVIER - Que voulez-vous dire par là ?

GEORGES - Les efforts des premiers chercheurs de vérité, Héraclite, Parménide, Démocrite, avaient abouti à une confusion de théories contradictoires, aussi absurdes qu'abondantes, à un chaos intellectuel de première grandeur.

Ces hommes étaient partis pour tout savoir et n'étaient arrivés qu'à heurter confusément les concepts entre eux. Le résultat en fut une crise intellectuelle très grave que l'on nomme la sophistique ou corruption de la connaissance.

Découragés par l'échec apparent de la recherche du vrai, les sophistes ne gardèrent plus que l'écorce de la méthode scientifique, c'est-à-dire le jeu des mots et des idées, en rejetant sa substance, c'est-à-dire l'amour du vrai.

La seule doctrine à laquelle ils croyaient était le relativisme intellectuel, la conviction qu'aucune vérité n'est valable. Ainsi, le sophiste Gorgias enseignait, premièrement, en jouant sur le sens du mot est, que l'être n'existe pas, puisque que le non-être est le non-être, donc qu'il existe, ce qui exclut l'être ; deuxièmement, que si quelque chose existe, on ne peut pas le connaître, puisque la connaissance diffère du réel ; troisièmement, que si l'on peut connaître quelque chose, on ne peut pas communiquer cette connaissance, puisque la parole diffère de la pensée. Comme tu le vois, il s'agit d'une mise en doute radicale de l'intelligence humaine, en ses fondements les plus assurés.

Un danger mortel menaçait la pensée, celui de sombrer définitivement dans ces jeux d'esprit où une grande subtilité de forme s'allie à une déraison évidente.

XAVIER - D'où est venu le salut ?

GEORGES - C'est Socrate qui fut le médecin des intelligences. Il entreprit de chasser les germes mortels du scepticisme qu'avaient répandus les sophistes et de remettre l'homme sur le chemin de la pleine vérité.

Convaincu que l'homme est essentiellement un «animal raisonnable», Socrate montre de toutes les manières que, pour se conduire, l'homme doit d'abord éclairer sa raison afin qu'elle soit le guide de ses actions. C'est pourquoi il lui semble indispensable d'atteindre un savoir exact et proportionné à l'intelligence humaine. L'essentiel de la réforme socratique consiste donc en la recherche méthodique du savoir vrai.

XAVIER - Comment arrive-t-on à ce savoir vrai ?

GEORGES - Socrate entend fonder une connaissance libérée du relativisme des sophistes et s'imposant à tous. Or, il se heurte à l'innombrable variété des cas particuliers dont le monde est composé. Il va donc chercher à dégager un concept applicable à une infinité de faits concrets. En d'autres termes, il tente, au moyen de faits d'expérience interprétés par la raison, d'établir la définition des choses qu'il étudie.

Socrate procède par étapes, se contentant d'abord d'une notion générale assez imparfaite, puis l'épurant et la précisant au moyen de nouveaux faits, enfin s'efforçant de rapporter les diverses définitions particulières à l'unité d'un concept universel.

Sans répit, il ramène la raison vers cet unique objet : ce qu'est la chose dont on parle, ce qu'est le courage, ce qu'est la vertu, ce qu'est l'art du cordonnier. Pour lui, toutes ces choses ont un être qui leur est propre, une essence ou une nature que l'intelligence humaine doit pouvoir découvrir et exprimer dans une définition en la distinguant de tout ce qui n'est pas elle. Il exige que l'on discerne l'essentiel de l'accessoire et il exerce infatigablement l'esprit à la «chasse aux essences».

Socrate use ainsi de concepts, non pour trancher au hasard dans les choses, selon les jeux barbares des sophistes, mais pour s'adapter docilement aux articulations du réel. Son disciple Platon compare cela à l'art du bon cuisinier qui découpe une volaille en distinguant les moindres jointures naturelles.

C'est la vraie voie qui aboutit à la science. Par là se dégage l'objet propre de notre raison : parvenir à exprimer intellectuellement chaque chose, en déterminant ce qu'elle est, par un concept qui ne convienne qu'à elle seule.

XAVIER - C'est ainsi que Socrate a guéri l'intelligence ?

GEORGES - En se retournant vers la raison elle-même pour étudier les conditions et la valeur de sa marche vers le vrai, Socrate a discipliné l'intelligence. Il lui a montré l'attitude qu'elle doit prendre à l'égard de la vérité, en précisant son objet propre, en lui apprenant à chercher les définitions des choses. Socrate a ainsi atteint une vue nette de la vraie méthode scientifique, dont le domaine propre est l'universel : «Il n'y a de science que du nécessaire», a répété Aristote après lui.

Comme il le disait plaisamment, Socrate fait le même métier que sa mère, la sage-femme Phénarète : simplement, il accouche les esprits au lieu des corps. Il presse de questions son interlocuteur, il dirige son attention là où il le faut pour l'amener à découvrir lui-même cette pensée qui se trouve déjà dans sa raison.

XAVIER - Socrate croit donc en la raison ?

GEORGES - Il a confiance dans la raison, mais dans une raison disciplinée, humble en face des choses. Il fonde la science, mais une science qui connaît ses limites, qui ne progresse avec sécurité dans la possession du vrai que dans la mesure où elle rend hommage à la souveraineté du réel.

En ce qui le concerne personnellement, sa méthode fut une initiation géniale, riche en grandes vérités, même si celles-ci restent encore en germe. Comme Socrate n'a rien écrit lui-même, son héritage réside plus dans sa vie que dans ses œuvres, dans sa méthode plus que dans ses conclusions. Son destin ne fut pas de construire un système mais de déterminer les conditions mêmes de la possibilité de philosopher, d'éveiller dans les âmes le goût du savoir vrai.

Il a su transmettre à ses disciples l'amour de l'intelligence. Les vrais philosophes ont tous travaillé dans sa lumière et ont recueilli cet héritage de la recherche méthodique du vrai, de la «chasse aux essences», de la définition comme but de la connaissance.

Tel est le testament de Socrate, acte fondateur de la philosophie. Seuls ceux qui lui restent fidèles peuvent espérer atteindre les rives de la sagesse.

XAVIER - Restons, nous aussi, fidèles à ce testament.

GEORGES - Ce que Socrate disait au tribunal avant de mourir s'adresse à chacun de nous : «Comment ne rougis-tu pas de mettre tes soins à amasser le plus d'argent possible et à rechercher les honneurs, tandis que de ta raison, de la vérité, de ton âme qu'il faudrait perfectionner sans cesse, tu ne daignes prendre aucun soin ?»

## L'AMOUR DE LA SAGESSE

XAVIER - Je veux bien prendre soin de mon âme. Seulement, j'avoue que, pour l'instant, la signification de la philosophie me semble très obscure.

GEORGES - C'est pourquoi, avant de nous interroger sur ce que contient la philosophie, nous allons examiner succinctement comment on peut la définir et ce qui la distingue d'autres connaissances. C'est précisément la démarche que nous avons apprise de Socrate. Pour Aristote, cette «chasse à la définition», ainsi qu'il l'appelait, était même plus intéressante qu'une chasse au sanglier.

Le mieux est de commencer par te demander de quelle façon l'homme de la rue définit la philosophie.

XAVIER - Le dictionnaire que je prends sur vos rayons la définit ainsi : «Ensemble de conceptions portant sur les principes des êtres et des choses, sur le rôle de l'homme dans l'univers, sur Dieu, sur l'histoire, et de façon générale sur tous les grands problèmes de la Métaphysique».

GEORGES - Cette définition ouvre des perspectives intéressantes mais nous laisse sur notre faim, puisque nous ignorons ce qu'est la Métaphysique.

XAVIER - Le dictionnaire ajoute deux sens qui peuvent nous éclairer : «Manière de voir, de comprendre, d'interpréter le monde, les choses de la vie, qui guide le comportement : Chacun sa philosophie». «Constance résignée devant les difficultés de l'existence, sagesse acquise par l'expérience». Il définit également l'expression «Philosopher sur quelque chose» comme suit : «Discourir plus ou moins banalement sur quelque chose, en s'en tenant à des idées générales».

GEORGES - Pour compléter ces indices, je te propose de déterminer ce qu'est un philosophe, toujours d'après l'opinion commune.

XAVIER - Je dirais que c'est un homme sérieux qui écrit des livres épais avec une phraséologie plus ou moins compréhensible sur des sujets difficiles, voire nuageux.

GEORGES - L'idée n'est pas nouvelle, puisque Aristophane avait déjà intitulé *Les Nuées* la pièce qu'il écrivit pour se moquer de Socrate. Lors de son procès, celui-ci témoignera du discrédit que cette satire avait jeté sur sa réputation.

Cette vision paraît pourtant plus caricaturale que réelle, si tu penses à ces **géants de la pensée humaine** que furent **Platon, Leibniz, Descartes ou Pascal**. Je dirais plutôt que les philosophes sont des hommes qui savent plus que les autres tout ce qui est accessible à notre intelligence et vaut la peine d'être connu. Ils comprennent même les idées les plus difficiles. Ils les pénètrent avec une plus grande certitude que le commun des mortels et ne changent pas de jugement avec le dernier qui parle. Ils peuvent assigner aux faits leurs causes ou leurs raisons d'être et, par suite, sont aptes à instruire les autres.

Ces hommes aiment la connaissance de la vérité pour elle-même et non pour l'utilité matérielle ou les honneurs qui s'ensuivent. Ils sont généreux, désintéressés et c'est pourquoi ils meurent souvent pauvres. Ils mettent l'ordre qui convient dans les choses, qu'il s'agisse de l'ordre théorique ou de l'ordre pratique.

Ces hommes connaissent beaucoup, non seulement en accumulant des connaissances, mais en les organisant de haut par des principes qui les éclairent. Ils voient loin, profondément, sous tous les aspects, avec un équilibre parfait et une grande sérénité. Ils s'adonnent à la contemplation de la réalité qui produit en eux un jugement lumineux dominant les événements.

XAVIER - Votre présentation est plus positive que la mienne.

GEORGES - Il se dégage de ces premières informations deux notions importantes. La philosophie, d'une part, s'occupe de choses générales et non particulières, d'autre part, en traite de façon élevée et non à un niveau usuel. On peut donc définir la philosophie comme un certain désir de connaissance de toutes choses et spécialement des plus générales, par les raisons, les causes les plus élevées.

XAVIER - Je feuillette un de vos livres tout en vous écoutant et j'y vois quelque chose qui pourra nous éclairer. Il s'agit de l'étymologie et de l'histoire du mot «philosophie».

GEORGES - Je t'écoute.

XAVIER - Selon une tradition rapportée par Cicéron dans les *Tusculanes*, dit cet auteur, on appelait «sophoi», sages, ceux qui s'occupaient de connaître les choses divines et humaines, les origines et les causes de tous les faits. C'est Pythagore qui, par modestie, se serait appelé chercheur ou ami de la sagesse, «philo-sophos», estimant que la sagesse convient en propre seulement aux Dieux.

GEORGES - Cette étymologie nous renvoie à l'histoire et nous rappelle que la philosophie, telle que nous la connaissons, a une origine historique précise : elle est née en milieu grec, chez des hommes qui spéculaient sur l'univers, sans donner un enseignement religieux mais, plutôt, en recherchant par la réflexion la nature des choses. C'est un fait d'histoire constant que la philosophie s'est toujours voulue une recherche rationnelle et non l'enseignement d'une révélation.

Dans cet esprit des fondateurs, le philosophe n'accepte pour vrai que ce dont il a l'évidence intellectuelle. Il considère l'argument d'autorité comme insignifiant, puisqu'il ne donne pas la raison explicative de ce qu'il affirme. Même saint Thomas, à qui les modernes ont tant reproché le recours à l'argument d'autorité, affirmait : «L'argument d'autorité fondé sur la raison humaine est le plus faible».

XAVIER - Sages ou amis de la sagesse, tout tourne autour de la sagesse. Mais qu'est exactement la sagesse ?

GEORGES - Dans son sens le plus banal, le mot «sagesse» désigne un savoir issu de l'expérience et qui inspire dans la vie une conduite prudente, avisée, conforme à l'ordre des choses. Ce peut être, aussi, un capital de notions et de principes. En ce sens, on parle de sagesse des nations. Il s'agit là d'un dépôt que l'expérience humaine séculaire a laissé dans la mentalité collective.

Plus profondément, comme nous l'avons déjà dit, le sage est celui qui connaît beaucoup, non par une simple accumulation de connaissances, mais par une synthèse intellectuelle qui permet de trouver instantanément la solution juste aux problèmes humains complexes.

On revient par ce biais au sens que nous offrait l'acception courante du mot philosophie : science de toutes choses, spécialement les plus générales, par les causes les plus élevées. Mais il faut ajouter que le philosophe ne fait que tendre vers cette connaissance, car il se veut seulement ami de la sagesse et non encore sage.

XAVIER - Vous venez de prononcer le mot «science», mais la philosophie peut-elle être considérée comme une science ? J'avais dans l'esprit que l'opinion actuelle refusait à la philosophie tout caractère scientifique.

GEORGES - De cette négation découle le dédain de la pensée moderne, imprégnée des sciences exactes et de leur efficacité, envers la philosophie que l'on considère comme une spéculation sur tout ce qui sort du domaine réellement et sérieusement connaissable par l'homme.

Mais le jugement des contemporains, quelque intérêt qu'on lui porte, n'est pas en lui-même critère de vérité. Au minimum, il est nécessaire de vérifier si leur définition de la science correspond à la nôtre. Il est en effet évident que la philosophie, si elle est une science, n'est pas une science de même type que les mathématiques ou la physique nucléaire.

XAVIER - Qu'entendez-vous par «de même type» ?

GEORGES - Ce que l'on nomme usuellement «la science» n'est pas une réalité unique. Déjà les mathématiques et la physique ne sont pas bâties sur le même modèle. Les instruments de mesure entrent, en effet, dans la constitution de la seconde, alors que les mathématiques se déploient dans un univers purement rationnel. Cette intervention des instruments change la réalité observée : par exemple, en physique nucléaire, les particules étudiées composent également les instruments de mesure et modifient les phénomènes que l'on souhaiterait observer directement.

A fortiori, les mathématiques et la biologie ne se situent pas au même niveau. L'être vivant, on s'en rend compte de plus en plus, n'est pas réductible à une accumulation de calculs.

XAVIER - D'après vous, la philosophie serait une science, bien qu'elle diffère des mathématiques, de même que la biologie et la physique sont des sciences, bien qu'elles diffèrent des mathématiques et entre elles ?

GEORGES - Il faut en effet critiquer l'a priori moderne et s'interroger sur ce qu'est la science. Aristote en a donné la définition suivante : «La connaissance certaine par les causes». Or, n'est-ce pas ce que veut être la philosophie, du moins la philosophie réaliste, et ce vers quoi tend, à sa façon, toute philosophie ? Dans le manifeste qui a pour titre *La philosophie comme science rigoureuse*, Husserl commence par remarquer que la philosophie, dès son origine et à toutes les périodes de son histoire, a toujours prétendu être une science.

On peut donc poser comme point de départ que la philosophie, dans son état parfait, serait une science, même si ses réalisations concrètes ne parviennent pas toujours à l'être. C'est ce qu'ont affirmé les grands philosophes. C'est l'intuition de notre bon sens : on peut avoir des connaissances certaines sur le monde même sans instrument de mesure ou sans recours aux calculs.

Nous reviendrons ultérieurement sur cet aspect scientifique de la philosophie, lorsque nous étudierons la science en elle-même. Acceptons-le aujourd'hui comme une hypothèse sérieuse : il n'y a pas de raison, sinon des raisons pseudo-philosophiques comme le scientisme, de rejeter a priori la philosophie de l'orbite des sciences.

XAVIER - Connaissance des choses les plus générales à un niveau élevé, amour de la sagesse, recherche rationnelle et même science, synthèse intellectuelle, etc., je suis sûr qu'avec tous ces éléments épars concernant la philosophie, vous allez nous sortir une de ces belles définitions que vous affectionnez.

GEORGES - Je te propose tout simplement la définition traditionnelle : «La philosophie est la science de tout ce qui existe, par les causes les plus hautes, à la lumière de la raison». Tel est l'amour de la sagesse que nous a légué Socrate par sa vie et par sa mort.

#### L'HÉRITAGE RATIONNEL -LA RAISON PREMIÈRE

XAVIER - J'ai maintenant une idée plus précise de la philosophie. Mais, avant de connaître les choses selon le mode de cette «science», de cette connaissance certaine par les causes, je les connaissais déjà d'une connaissance que j'appellerais «vulgaire». Quelle est sa valeur par rapport à la philosophie ?

GEORGES - Remarque d'abord qu'en tout état de cause nous continuons à vivre de cette connaissance vulgaire, commune, que l'on nomme la «culture» et qui reste bien en deçà de la science, pour tous les domaines, immenses, dont nous ne prenons pas une connaissance scientifique.

XAVIER - Mais de quoi se compose cette culture ?

GEORGES - Pour une grande part, d'opinions et de croyances plus ou moins bien fondées. Mais son fond comporte un noyau solide de certitudes indestructibles. On y distingue les données brutes de l'expérience, comme «les corps sont étendus». On y découvre aussi des principes évidents, comme «le tout est plus grand que la partie» ou «tout ce qui arrive a une cause».

Ces certitudes jaillissent spontanément . dans notre esprit dès que nous usons de la raison et que nous atteignons l'objet adéquat. Par exemple, dès qu'un enfant voit une pomme coupée en deux, il saisit la notion de tout, il saisit la notion de partie et comprend instantanément et définitivement que «le tout est plus grand que la partie».

Ces certitudes dérivent de la «nature», en ce sens qu'elles précèdent toute démarche volontaire. Elles se trouvent chez tous les hommes et leur sont communes : on peut donc les appeler le «sens commun», que Cicéron définissait comme l'ensemble des jugements spontanés dont tous les hommes sont naturellement doués.

XAVIER - Le sens commun à tous les hommes ?

GEORGES - Exactement. Cicéron donne de cette raison naturelle et commune une splendide description dans sa République : «Il est une loi véritable, la droite raison, conforme à la nature, universelle, immuable, éternelle. Elle ne saurait admettre ni contradiction, ni dérogation partielle, ni abrogation totale. Le Sénat ni le peuple ne peuvent nous délier de cette loi. Elle ne sera pas autre dans Rome, autre dans Athènes, elle ne sera pas demain différente d'aujourd'hui. Mais dans toutes les nations, dans tous les temps, régnera cette loi que l'homme ne peut transgresser sans se fuir lui-même ni renier sa nature».

XAVIER - Le dictionnaire donne cette définition : «Sens commun : manière de juger, d'agir commune à tous les hommes, qui équivaut au bon sens. "Ça n'a pas le sens commun, cela choque le sens commun", c'est déraisonnable».

GEORGES - Il ne faut toutefois pas oublier que le terme usuel de «sens commun» comprend toute une imagerie, d'après laquelle, par exemple, le soleil tourne autour de la terre, les Chinois marchent la tête en bas, au Moyen Age les serfs battaient les grenouilles dans les douves du seigneur, il est dangereux d'être treize à table, etc. Il existe un va-et-vient constant entre les simples opinions dominantes et les certitudes qui naissent de l'usage spontané de la raison.



N'oublions jamais que la philosophie utilise exclusivement cette deuxième signification du terme «sens commun».

Ces certitudes, nous le constatons par nous-mêmes, ont valeur absolue : vérités simples, ordinaires, que chacun connaît depuis l'enfance, et dont il est impossible de douter sérieusement. Nous savons que nous ne sommes pas l'étalon de ces vérités-là mais qu'au contraire ce sont elles qui mesurent et donnent un sens à notre vie. Cependant, l'homme de la rue n'en perçoit pas bien les fondements, il ne sait pas les défendre correctement, elles demeurent le plus souvent en lui confuses et implicites. Le sens commun est ainsi comme le jugement naturel et primitif de la raison ; toutefois, il reste imparfait dans son mode de procéder.

### LE BÂTON DE L'AVEUGLE

XAVIER - «Le bon sens, dit Descartes en commençant son *Discours de la Méthode*, est la chose du monde la mieux partagée». Il prétend fonder la philosophie directement sur le simple bon sens. Quelles sont, en réalité, les relations entre philosophie et sens commun ?

GEORGES - Toute connaissance s'appuie sur des affirmations fondamentales qui servent de base à son argumentation. Or, la philosophie, comme le sens commun, porte sur les objets premiers de la connaissance : le tout et la partie, la cause et l'effet, l'être et le néant, l'un et le divers, le vrai et le faux, etc. Il est donc clair qu'il va y avoir similitude de fondements entre la philosophie et le sens commun, et comme ce dernier est antérieur à la philosophie, c'est lui qui va en quelque sorte «donner» ses fondements à la philosophie.

Mais la philosophie ne peut pas se fonder sur le sens commun en tant que celui-ci regroupe la plus grande masse des hommes. Ce serait recourir à l'argument du nombre, argument d'autorité, donc le plus faible de tous, ainsi que nous l'avons déjà dit.

C'est au contraire, comme toute science, sur l'évidence de ses affirmations fondamentales que la philosophie doit s'appuyer : en ce qui la concerne, sur l'évidence touchant les objets premiers de la connaissance. Or, on peut précisément définir le sens commun comme l'intelligence immédiate des premiers principes évidents par eux-mêmes. Il y a donc un réel parallélisme, sur ce point, entre philosophie et sens commun. La philosophie s'appuie alors sur les mêmes certitudes que celles dont vit le sens commun.

Il existe toutefois entre les deux une différence notable : ces certitudes sont connues par le sens commun de façon imparfaite, tandis que la philosophie doit les approfondir scientifiquement.

XAVIER - La philosophie est le développement parfait des certitudes imparfaites du sens commun ?

GEORGES - Pas seulement. Elle étend beaucoup plus loin ses investigations. A partir de l'examen approfondi des certitudes du sens commun, elle construit sa recherche pour parvenir à une vérité large, méthodique et démonstrative. Or, ces trois qualités dépassent le sens commun.

XAVIER - La philosophie est-elle plus certaine ou moins certaine que le sens commun ?

GEORGES - La philosophie ajoute des constructions rationnelles à l'évidence immédiate du sens commun : celui-ci est donc supérieur à la philosophie par la fermeté de son adhésion au réel. La philosophie peut errer ou hésiter, tandis que le sens commun ou jugement naturel de la raison est indestructible et qu'il doit résister à toute doctrine philosophique qui nie une vérité dont il a la certitude immédiate. C'est pourquoi, en un sens, le sens commun juge la philosophie. Un jour que Zénon niait l'existence du mouvement, Diogène se leva et marcha devant lui : voilà la réponse du sens commun à une philosophie qui s'égare.

Comme le disait Bonald, «dans le monde de l'intelligence, le bon sens est la propriété foncière, l'esprit n'en est que le mobilier». Est donc déraisonnable et fausse la philosophie qui, sous le fallacieux prétexte de connaître scientifiquement, méprise le sens commun et rompt avec ses évidences naturelles. La vraie philosophie est en continuité avec le sens commun en tant qu'exercice spontané de la raison, tout en critiquant les assertions inexactes du sens commun en tant qu'ensemble d'opinions plus ou moins bien fondées.

XAVIER - Pouvoir critiquer les affirmations du sens commun démontre la supériorité de la philosophie.

GEORGES - Le philosophe trop précipité dans sa systématisation possède toutefois une infériorité par rapport au sens commun. A cause de cette hâte, il lui arrive, non sans mépris pour le bon sens, de restreindre indûment le réel. Cela faisait dire à Leibniz, avec une apparence de raison : «Les systèmes philosophiques sont généralement vrais en ce qu'ils affirment et faux en ce qu'ils nient».

Ici, le sens commun méprisé prend sa revanche et répond au philosophe ce qu'Hamlet disait à Horatio : «Il y a beaucoup plus de choses dans le ciel et sur la terre que tu n'en peux rêver dans toute ta philosophie». Le sens commun ou raison naturelle corrige à sa manière l'étroitesse de bien des systèmes philosophiques, car lui, dans son vrai patrimoine, ne limite pas le réel. Il ne prétend pas arriver à une connaissance explicite et distincte des principes des choses mais il affirme de façon confuse l'existence des causes premières, des fins dernières, non moins que celle des faits, objets de notre expérience. Si ses affirmations restent imparfaites, du moins elles ne nient pas ce qu'il faut affirmer et maintenir.

En résumé, la philosophie s'appuie sur les mêmes évidences de départ que le sens commun. La philosophie est supérieure au sens commun par sa méthode scientifique et par l'amplitude de ses investigations. Mais le sens commun est supérieur à la philosophie par sa puissance d'adhésion à la vérité et par son ouverture au réel.

XAVIER - Nous devons donc nous appuyer sur le sens commun ?

GEORGES - Tout réalisme est une philosophie du sens commun. A ne s'ensuit pas que le sens commun soit une philosophie, mais toute saine philosophie le présuppose et lui fait confiance, quitte à en appeler, chaque fois que ce sera nécessaire, du sens commun mal informé au sens commun mieux informé.

Ainsi procède la science, qui est une critique, non du sens commun en lui-même, mais de ses approximations successives du réel. La science et la philosophie attestent par leur histoire que le sens commun est capable d'invention grâce à l'usage méthodique qu'il fait de ses ressources. On doit donc l'aider à critiquer sans cesse les conclusions qu'il a obtenues, ce qui est l'inviter à demeurer lui-même, non à se renier.

### L'HÉRITAGE HISTORIQUE - LUMIÈRE D'ATHÈNES

XAVIER - Par où devons-nous commencer cette analyse critique du sens commun ?

GEORGES - Je pense que toute initiation sérieuse à la philosophie doit passer par une étude approfondie de l'histoire de la philosophie antique, des premiers philosophes jusqu'à Aristote.

XAVIER - Autrefois, pour nous détourner d'un vague historicisme tenant lieu de pensée, vous répétiez la phrase de saint Thomas : «L'étude de la philosophie n'a pas pour but de savoir ce que les hommes ont pensé, mais quelle est la vérité». Aujourd'hui, je vous entends prôner l'histoire de la philosophie. Quel retournement !

GEORGES - Aussi bien, mon propos n'est nullement historique. Comme tu as pu le remarquer, je n'ai pas réclamé l'étude de toute l'histoire de la philosophie, mais seulement de cette philosophie antique qui va jusqu'à Aristote. Ce que je pense nécessaire, c'est une étude philosophique de cette histoire, non une étude historique. Que les historiens discutent sur les détails biographiques, les précisions géographiques, les divergences de calendrier, c'est leur affaire. La nôtre, c'est l'histoire doctrinale de cette période.

XAVIER - Et pourquoi celle-là plus qu'une autre ? Pourquoi ne pas étudier le XIII<sup>e</sup> siècle ou la révolution cartésienne ? Les éléments doctrinaux contenus dans ces périodes sont également riches et importants.

GEORGES - Sans aucun doute, l'étude de ces diverses périodes, considérées sous l'angle de la doctrine, nous apporterait de précieux éclaircissements. Mais l'étude de la philosophie antique s'inscrit dans un tout autre contexte. En effet, la philosophie possède deux caractéristiques particulières. La première est que nous connaissons bien les circonstances de sa naissance et de son développement, à l'inverse des mathématiques ou de l'astronomie dont l'origine se perd dans la nuit de l'histoire.

XAVIER - Je ne saisis pas l'importance de cette remarque...

GEORGES - Patience ! Tu n'as pas encore considéré la seconde caractéristique : les possibilités de l'analyse philosophique, sur chaque fait, sont limitées. Prenons le problème de l'origine de la connaissance. Deux solutions sont possibles : ou bien la connaissance vient de l'extérieur, par les sens, ou bien elle vient de l'intérieur, ce que l'on appelle l'innéisme. Il est évident qu'il n'y a pas d'autre solution.

Le philosophe juif **Benda** notait avec réalisme : «Les positions de l'esprit humain à l'égard des grands problèmes philosophiques sont en nombre très limité et elles sont toutes occupées depuis que la philosophie existe. En sorte que les philosophies dites nouvelles ne sont que des modernisations d'idées très anciennes. C'est en philosophie surtout qu'on peut dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil».

XAVIER - D'où vous concluez ?

GEORGES - Lorsque les problèmes et leurs solutions ont été mis au jour, les philosophes qui suivent ne peuvent que reprendre le cadre élaboré par leurs prédécesseurs afin de l'approfondir. Appelons «première partie de l'histoire de la philosophie» cette période qui pose tous les problèmes philosophiques majeurs et toutes les solutions possibles. Il devient alors évident qu'une étude philosophique de cette première période est nécessaire pour saisir dans leur développement organique les principales articulations de la philosophie.

XAVIER - Si je comprends bien, vous identifiez la période qui va des premiers philosophes à Aristote à cette «première partie de la philosophie». Qu'est-ce qui vous permet de faire cette identification ?

GEORGES - Deux raisons. La première est ce fait énoncé il y a un instant : nous connaissons bien l'origine de la philosophie. Nous savons qu'elle s'est constituée, non de façon accidentelle, mais selon la structure du réel et notamment de l'esprit humain. L'histoire des premiers philosophes, Héraclite, Parménide, Démocrite, est la description de la problématique philosophique essentielle : l'être et le devenir, la connaissance sensible et la connaissance intelligible, le principe du réel. Étudier cette partie de l'histoire de la philosophie, c'est comprendre comment les questions philosophiques naissent et s'engendrent nécessairement. Nous dirons donc que la philosophie antique a posé les problèmes essentiels de la philosophie.

XAVIER - Et la deuxième raison ?

GEORGES - La deuxième raison est purement historique. Elle échappe totalement à l'analyse philosophique. Les théories d'Héraclite et de Parménide étaient, sous des formes historiques et anecdotiques contingentes, nécessairement postulées par la naissance de la philosophie. Mais que trois génies de la taille d'un Socrate, d'un Platon et d'un Aristote apparaissent, qu'ils se succèdent comme maîtres et élèves, à l'image de coureurs se passant le témoin, voilà qui était absolument improbable et qui s'est néanmoins réalisé.

Poser les problèmes comme l'ont fait Héraclite et Parménide était impliqué quasi nécessairement dans la naissance de la philosophie. Les résoudre avec une telle profondeur, un si juste instinct de la vérité, comme l'ont fait Socrate, Platon et Aristote, c'est un bienfait dont les hommes devraient se réjouir sans cesse.

En raison de cet événement historique exceptionnel et rationnellement imprévisible, cette courte période de la philosophie antique comprend, non seulement les principaux problèmes philosophiques et les difficultés majeures de l'esprit, mais encore l'éventail des solutions possibles. Grâce à Héraclite et à Parménide, nous connaissons les questions ; grâce à Socrate, à Platon et à Aristote, nous connaissons les réponses possibles. Le cadre même de la philosophie est définitivement posé lorsque meurt Aristote. Trois siècles et le seul peuple grec auront suffi pour cette œuvre immense.

XAVIER - Je ne suis pas persuadé qu'Aristote représente un progrès sur le «divin Platon», comme on l'appelait autrefois. Platon est plein de souplesse, de subtilité, d'ampleur et fait contraste avec le raide et besogneux Aristote dont vous semblez entiché.

GEORGES - C'est là une méprise assez commune. On confond la richesse et la variété du style de Platon avec la souplesse et la nuance de ses idées. En réalité, si son style est remarquable, si son apport philosophique est important et durable (Aristote n'a pas été pour rien son élève durant vingt ans), son système général reste une vue de l'esprit simple, rigide et absolue.

C'est au contraire Aristote qui, moins brillant pour le style, étonne par sa flexibilité docile à suivre sans heurt les détours, les complexités imprévues du réel. Son esprit d'observation, son sens de la logique, son attention aux divers sens des mots lui donnent la possibilité de se modeler sur la multiple diversité des choses et ainsi de se rendre maître de difficultés philosophiques qui avaient entravé l'essor de la pensée platonicienne.

En vrai philosophe, Aristote admire la surprenante variété du réel, il s'étonne de tant de contradictions apparentes, il cherche à les comprendre mais jamais il ne se bute. Aristote n'est pas un Alexandre de la philosophie qui, impatient,

trancherait le «nœud gordien» du réel. Il cherche minutieusement à démêler l'écheveau compliqué des êtres, tout en conservant avec soin chaque brin. Ses préoccupations de logicien lui servent à assouplir sa pensée, non à la figer.

GEORGES - Pour vous, Aristote est supérieur à Platon et à Socrate ?

GEORGES - Je dirais plutôt qu'il les achève, qu'il leur donne à eux-mêmes toute leur vérité, qu'il développe leurs virtualités. Ce qui ne signifie pas qu'il faille négliger la lecture de Platon, mais celle-ci doit se faire dans l'immense lumière que nous a apportée Aristote.

Aristote est plus austère que Platon, mais il est finalement plus profond, parce que sa sobriété est toute tendue vers l'objet à découvrir, à analyser, à définir. Saint Thomas note à ce sujet que Platon use d'une expression inadéquate en philosophie, parce qu'il parle constamment par figures et par symboles, au lieu d'atteindre directement la chose étudiée. Aristote écrit presque lourdement, moulant ses mots sur le réel, sans se soucier d'une autre beauté que celle de la vérité à découvrir.

XAVIER - Et après Aristote, la philosophie s'arrête ?

GEORGES - Elle commence sa carrière, mais dans le cadre que lui ont tracé ces premiers philosophes, parce qu'il est celui de la possibilité même de philosopher. On comprend difficilement les solutions philosophiques si l'on n'a pas étudié les problèmes qui les réclament. Et l'on comprend difficilement ces problèmes si l'on n'a pas étudié leur genèse, que l'histoire de la primitive philosophie nous révèle pourvu qu'elle soit étudiée sous l'angle philosophique.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Aristote commence ses exposés par une analyse minutieuse des théories de ses prédécesseurs. Il n'y a aucun souci historiciste chez lui, aucun intérêt pour le détail purement anecdotique, mais le désir de dégager le nœud du problème et de manifester la valeur définitive de la solution qu'il apporte et qui intègre tout l'acquis précédent.

Ainsi, toute vraie philosophie doit sans cesse se retourner vers cette première philosophie, si éclatante, qui est à l'origine d'une nouvelle conception de la signification, du rôle et de la structure d'ensemble de la connaissance. Les reflets de cette sagesse grecque qui a donné à l'esprit humain les cadres et les principes essentiels de son activité éclairent encore l'humanité. Nous devons être les fils d'Athènes, les auditeurs attentifs d'Héraclite, de Parménide, de Zénon, d'Anaxagore, les disciples de Socrate, de Platon, d'Aristote.

#### *PHILOSOPHIA PERENNIS*

XAVIER - A Socrate ou Aristote s'opposent des auteurs modernes comme Descartes ou Kant. Comment concilier les affirmations des uns avec les dénégations des autres ?

GEORGES - La philosophie ne peut être conçue comme le tourbillon incessant d'opinions diverses qui se heurtent sans progresser jamais : **elle avance de la vérité trouvée vers la vérité à découvrir**. Il existe des acquis philosophiques **définitifs** sur lesquels il ne faut plus revenir sous peine de régresser.

XAVIER - Mais parler de vérités «définitives», n'est-ce pas détruire la liberté de recherche ? N'est-ce pas enlever au génie la faculté de s'exprimer ?

GEORGES - Je souligne simplement une évidence rationnelle. Depuis qu'un homme a découvert la roue, il n'est plus possible d'obtenir la gloire de la découvrir soi-même. Depuis qu'un homme a inventé la machine à vapeur, il n'est plus possible d'obtenir la gloire de l'inventer soi-même. Si des hommes ont mis au jour la vraie philosophie, il n'est plus possible d'obtenir la gloire de la mettre au jour soi-même.

Sur le plan pratique, on ne réinvente pas l'eau chaude ni le fil à couper le beurre tous les cinquante ans, car ce sont des acquis définitifs : pourquoi, en philosophie, devrait-on remettre en question à chaque génération la définition de l'homme, la distinction du sensible et du rationnel, la structure du raisonnement humain ou les autres acquis définitifs que les philosophes précédents nous ont légués ?

XAVIER - Donc, il faut philosopher, mais seulement dans le cadre d'une tradition ?

GEORGES - Il faut agir en philosophie comme en science, où existe en réalité une tradition très forte. En physique, on n'admet pas de remettre en question, par simple fantaisie, l'existence des atomes. En biologie, on n'autorise pas, pour le plaisir de la contradiction, à douter de la réalité des microbes. De telles remises en cause seraient la ruine du progrès scientifique. De même, en philosophie, il est déraisonnable de rejeter tout ce que nos prédécesseurs ont découvert, sous le fallacieux prétexte d'être original.

XAVIER - Aujourd'hui plus qu'hier et moins que demain ?

GEORGES - Toute philosophie sérieuse doit prendre en compte les acquis définitifs des philosophes précédents, en faire la base de ses études et de ses analyses. Autrement, elle s'égaré, se perd dans des erreurs mille fois signalées. Or, la vérité n'est pas une opinion parmi d'autres, en sorte qu'on puisse indifféremment bâtir une pensée sur la vérité ou sur l'erreur. Non, la philosophie, comme toute science, se construit seulement dans la vérité et sur la vérité.

On peut bâtir, il faut même le faire et élever l'édifice, si possible, plus haut que nos prédécesseurs, mais en s'appuyant sur des fondements solides, c'est-à-dire vrais. Lorsque surgissent des vérités nouvelles, cela ne signifie pas que les anciennes se périment, à moins que l'esprit humain ne se détruise lui-même à chaque génération.

Un auteur disait avec humour : «Nous sommes des nains sur les épaules des géants». Nos ancêtres étaient plus intelligents que nous, puisqu'ils ont posé les principes mêmes de la science que nous étudions. Nous ne pouvons voir plus loin qu'eux et ajouter nos propres réflexions que si nous partons de leurs acquis, que si nous montons sur leurs épaules.

XAVIER - S'agit-il de géants au pluriel ou au singulier ? Devons-nous nous attacher exclusivement à un auteur ? Peut-être à saint Thomas, que vous semblez particulièrement estimer ?

GEORGES - Lorsque je me réfère à saint Thomas, je ne veux pas parler d'un auteur isolé, d'un système fermé. Saint Thomas s'enracine dans Socrate, dans Platon, dans Aristote, dans saint Augustin et se prolonge dans ses commentateurs et ses disciples. «Un seul individu, même de génie, notait saint Thomas avec réalisme, ne peut apporter à la philosophie qu'une contribution minime, en face de l'immensité de la vérité. Seule une œuvre collective, réalisée au cours du temps, peut élever l'édifice de la pensée humaine».

Ce n'est que par un long et patient effort d'élaborations successives que des vérités d'abord partiellement aperçues se sont rejointes et équilibrées, que des résultats essentiels pour la pensée humaine ont été acquis, que des lignes de force

se sont dégagées. Les richesses de la pensée ont été classées, mesurées, dominées par l'intelligence et ordonnées dans la lumière des principes. La raison humaine a su acquérir mesure et discipline et parvenir ainsi à l'âge de sa force et de sa maturité.

XAVIER - Vous envisagez donc une philosophie collective ?

GEORGES - J'envisage ce que Leibniz appelait la *philosophia perennis*, expression que nous pouvons traduire par celle de «philosophie classique», en entendant sous ce terme toute la richesse de cette tradition de la pensée humaine.

Cette philosophie classique est ancrée dans l'homme, sa raison, sa nature. Elle vise à conserver tout l'acquis humain pour le parfaire et elle comporte l'effacement de plus en plus complet de la personnalité individuelle et éphémère du philosophe devant la vérité de l'objet connu.

Cette philosophie classique est équilibrée, naturellement en harmonie avec l'esprit humain, elle l'éclaire en profondeur sans le brutaliser par des thèses extrêmes, sans le violenter par des affirmations insoutenables. Elle est essentiellement modérée, humaine, raisonnable, apte à progresser tout en étant fermement attachée au vrai.

XAVIER - Vous la voyez comme une réalité vivante ?

GEORGES - Je la vois comme l'assimilation progressive de vérités nouvelles, d'aperçus originaux, à l'organisme vivant de la pensée, afin d'obtenir une croissance harmonieuse et proportionnée de la raison.

Si tu veux une comparaison, nous pouvons dire que cette *philosophia perennis* est comme une maison large et spacieuse, bâtie au fil du temps par les efforts successifs de multiples générations. La structure générale en est bien étudiée, les espaces harmonieusement distribués. Les fondations sont solidement ancrées dans le sens commun, les murs et le toit protègent la pensée des intempéries. La lumière y tombe de toutes parts, éclairant l'intelligence. L'air y circule, abondant et sain, permettant la libre respiration de l'âme. Dans cet asile hospitalier, la raison se sent à l'aise, la liberté reçoit son véritable épanouissement, l'homme trouve sa joie et son bonheur.

Cette demeure se distingue nettement des masures branlantes et de guingois, humides, sombres et peu accueillantes que sont souvent les philosophies systématiques et individuelles, lorsque leurs auteurs ont voulu à tout prix être originaux, au besoin en sacrifiant la vérité et la mesure.

XAVIER - Cette maison construite au cours des siècles est finalement plus ou moins hétéroclite. Ne faut-il pas envisager de la reconstruire méthodiquement, afin d'avoir un ensemble à la fois vrai et parfaitement cohérent ? Ce fut, je crois, la tentative de Descartes et elle me semble riche de promesses.

GEORGES - Pour illustrer son projet de réforme philosophique, Descartes a usé d'une comparaison analogue à la nôtre. Il parle des villes anciennes qui se sont développées au cours des siècles et qui sont tarabiscotées, avec des ruelles étroites en un endroit, de grands boulevards en un autre, des maisons de proportions, d'époques et de styles différents. Il leur oppose l'exemple d'une ville construite de toutes pièces par un architecte, avec des rues régulières et à angle droit, une unité de style et de proportions, une rationalité parfaite dans l'agencement. Voilà, nous dit-il, le modèle de la vérité : simple, régulière, «géométrique».

Le corpus de la philosophie classique est certainement complexe, bizarre, souvent invraisemblable au premier coup d'oeil. «Comment, disait un jour Sully Prudhomme en contemplant la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin et l'Évangile, quelque chose d'aussi compliqué a-t-il pu sortir de quelque chose d'aussi simple ?» Et l'on se prend à rêver d'une vérité facile qui serait, comme le bon sens de Descartes, «la chose du monde la mieux partagée».

XAVIER - La vérité doit-elle nécessairement être complexe ?

GEORGES - L'exemple que Descartes nous propose permet de bien comprendre la fausseté de son dessein. Ce dont Descartes ne faisait que rêver, nous en avons malheureusement fait l'expérience. A-t-on assez chanté, loué, porté aux nues le premier «grand ensemble» de l'architecte Le Corbusier, la «Cité radieuse» à Marseille en 1947 ! C'était l'aurore d'un nouveau mode de vie, la perspective d'un habitat enfin rationnel et harmonieux. Hélas ! nous déchantons tous les jours de ces riantes perspectives. Ces visions grandioses ont abouti à l'habitat le plus inhumain qui se puisse concevoir.

L'expérience montre que ce qui manque dans ces ensembles rationnels et méthodiques, ce sont précisément les ruelles étroites et biscornues, les divers styles architecturaux, le café du coin dont les consommateurs éméchés nous réveillent à onze heures du soir, bref, ce qui paraissait inutile, voire nuisible, et qui est profondément humain et nécessaire. Car si la ville n'est pas un peu folle, ce sont ses habitants qui risquent de le devenir.

Un espace de vie doit permettre à chacun de se retrouver lui-même, sans se sentir enfermé dans la volonté étroite d'un homme, dans les conceptions limitées d'un unique architecte. Même si elle utilise les acquis précédents, la philosophie d'un homme individuel se trouve enfermée dans les limites de son tempérament, de ses perceptions, de ses goûts. Or, la philosophie est une recherche de la totalisation du savoir. Il faut les apports de plusieurs hommes pour que tous les points de vue soient explorés, que toutes les vérités soient convenablement approfondies.

XAVIER - Il est vrai que Descartes paraît court sur certains sujets que Platon a traités magnifiquement.

GEORGES - La philosophie classique nous apparaît biscornue parce que la réalité humaine est biscornue. Si tu veux, la vérité est comme une clé. Lorsque nous la regardons, il nous semble stupide d'avoir découpé un morceau de métal de cette façon. Mais, lorsque nous sommes devant la serrure, nous comprenons que ces bizarreries de la clé correspondent tout simplement à la constitution de la serrure. Si la clé était harmonieuse et régulière, elle flatterait peut-être l'œil mais n'ouvrirait pas la porte, c'est-à-dire ne serait pas une clé. Simplifier la vérité peut paraître séduisant au premier abord ; mais si c'est pour ne plus correspondre au réel ? La tentative de reconstruire la philosophie pour la simplifier risque d'avoir pour résultat de la détruire ou de la rendre encore plus compliquée qu'elle n'était.

XAVIER - Quelles sont les qualités de cette philosophie classique ?

GEORGES - La *philosophia perennis* développe et porte à sa perfection ce qu'il y a de plus authentiquement naturel en notre intelligence, en ses connaissances premières comme en son mouvement vers le vrai.

C'est une philosophie de l'évidence, fondée à la fois sur la certitude des données sensibles et sur la lumière intellectuelle des premiers principes de la raison.

C'est une philosophie de l'être, s'appuyant sur les faits observés, se réglant sur ce qui est et se pliant aux exigences du réel.

C'est une philosophie de l'intelligence, à qui elle fait confiance comme faculté du vrai et qu'elle discipline par une méthode rigoureuse.

C'est une philosophie de l'universalité, en ce sens qu'elle n'est pas l'expression d'une nation, d'un groupe ou d'un individu, mais le fruit de la raison commune, à laquelle tous les hommes peuvent accéder.

C'est une philosophie de la pérennité, car elle existait à l'état préphilosophique dans le sens commun, s'est constituée par l'effort des grands philosophes, s'est affirmée dans une tradition et a progressé par un enrichissement régulier.

C'est une philosophie de l'unité, parce qu'elle est la seule à assurer au savoir humain son harmonie et son unité, tandis qu'elle réalise elle-même le maximum de cohérence dans le minimum de complexité.

XAVIER - Ces qualités lui assurent ainsi une place particulière dans l'ensemble des philosophies ?

GEORGES - Beaucoup plus que cela. Ces qualités se fondent en une caractéristique qui les dépasse infiniment et qui assure à cette philosophie classique un intérêt exceptionnel, celui d'être vraie pour l'essentiel. C'est ce qui explique que nous nous y référons en priorité.

Une suite de philosophes se complétant les uns les autres ont posé les bases de l'unique philosophie, celle qui correspond au réel, ont déterminé ses cadres conceptuels essentiels. Il n'est maintenant plus possible de les remettre en cause, d'en inventer d'autres, sans s'éloigner de la vérité.

C'est pourquoi, si l'on donne une année de réflexion aux écrits d'un Descartes, à ceux d'un Spinoza ou d'un Kant, c'est un quart de siècle qu'il faudrait donner à la méditation des œuvres de Platon et d'Aristote, et c'est toute la vie qu'il convient de lire saint Augustin et saint Thomas. Car Platon ou saint Thomas sont plus vrais que Spinoza ou Kant.

XAVIER - Pourquoi spécialement saint Thomas ? Je comprends que vous parliez de Socrate, de Platon ou d'Aristote, mais saint Thomas ?

GEORGES - Malgré le mépris dans lequel certains modernes veulent envelopper sa doctrine, il est certain que saint Thomas d'Aquin tient une place éminente dans l'histoire de la pensée humaine. Héritier des Anciens, il prolongea leur œuvre. Ferme dans ses principes, vigoureux dans ses conclusions, il s'effaça toujours devant la vérité qu'il recherchait pour elle-même. En pénétrant de plus en plus les problèmes pendant sa vie, il s'efforça d'atteindre et de donner des vues toujours plus cohérentes, plus universelles et lucides, exprimées dans une langue sobre, uniquement faite pour la pensée.

Comme le disait son grand commentateur, Thomas Cajetan, «pour avoir profondément vénéré les grands philosophes qui l'ont précédé, saint Thomas a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous». Il a recueilli leurs doctrines, les a classées dans un ordre parfait, les a considérablement enrichies de vues pénétrantes et d'arguments solides, de sorte qu'il a transmis à la postérité comme le meilleur de la pensée humaine.

XAVIER - On doit se cantonner à saint Thomas d'Aquin ? Aucun progrès n'a été enregistré depuis le XIII<sup>e</sup> siècle ? Prenons le cas où un auteur moderne dit la vérité. Cela arrive tout de même quelquefois ?

GEORGES - Rappelons une distinction fondamentale. Le vrai est éternel, donc le temps ne change rien en lui. Lorsqu'un philosophe enseigne l'erreur et la fausseté, ce n'est pas parce qu'il est plus moderne, ce n'est pas parce qu'il est à la mode, parce qu'il bénéficie des trompettes de la renommée que sa philosophie devient vraie ; pas plus qu'une erreur ancienne n'est canonisée par son antiquité.

La philosophie classique dont nous parlons n'est nullement une chose morte : il s'agit d'une tradition vivante. Je n'ai pas l'intention de me «cantonner» à saint Thomas. Ce génie éminent doit être pour nous un phare et non une borne, selon le mot de Lacordaire.

XAVIER - En quel sens cette tradition peut-elle être vivante ?

GEORGES - Cette philosophie classique est ouverte à l'ensemble du réel, en toutes ses parties et dans toutes ses dimensions. Les grands maîtres de la *philosophia perennis* ont, en effet, considéré les conclusions philosophiques dans leurs causes et leurs principes, c'est-à-dire dans leur vérité essentielle. C'est pourquoi les principes de la philosophie traditionnelle contiennent en germe l'ensemble des vérités qui ont été et seront découvertes au cours des siècles. Ils sont gros d'applications fécondes et virtuellement illimitées. Cette philosophie est capable d'accueillir tout ce qui se présente à l'intelligence humaine : d'avance, elle reçoit tout ce qui peut être vrai pour le faire sien. Elle possède donc potentiellement la réponse aux problèmes les plus actuels, les plus inédits.

XAVIER - Et comment envisagez-vous cette ouverture à la modernité ?

GEORGES L'intention de tout vrai philosophe aujourd'hui est d'établir une confrontation, un dialogue, entre les larges perspectives de la *philosophia perennis* et les problèmes nouveaux que suscitent la pensée et la vie contemporaines. Dans la mesure de ses possibilités, il est prêt à explorer les voies nouvelles de la pensée, de la recherche, de la création, tout en restant fermement ancré dans les principes intangibles de l'être.

Ouvert à la réalité et à la complexité des problèmes posés, il ne va pas se contenter de ripostes unilatérales et de condamnations simplistes. Il cherchera à atteindre en chaque chose ses causes propres, s'attachant aux objets et attentif à la distinction des méthodes, donnant ainsi à son oeuvre l'équilibre qui est l'un des signes assurés de la vérité.

XAVIER - Vous admettez que chaque philosophe doit vivre lui-même l'aventure philosophique ?

GEORGES - Tout philosophe doit parcourir lui-même le chemin que ses devanciers ont parcouru : tel est le gage d'une véritable pensée personnelle, d'une confrontation avec les lois du réel et de l'esprit. Mais chaque philosophe n'est pas tenu de refonder la philosophie à partir de rien. Avant lui ont existé des philosophes qui ont approfondi certaines questions et donné des réponses vraies.

A chacun de revivre à sa manière leur aventure, non comme un scientifique qui n'étudie que la résultante des travaux de ses prédécesseurs, mais comme un esprit qui accueille d'autres esprits. Car si une œuvre scientifique ancienne n'est que le soubassement obscur de l'édifice scientifique, en revanche une œuvre philosophique ancienne est à elle seule un édifice dans lequel il faut savoir entrer.

#### TOUJOURS RAISON GARDER

XAVIER - Comment distinguez-vous ce qui appartient à la philosophie classique, à la vraie philosophie, de ce qui doit en être rejeté ?

GEORGES - La vraie philosophie est l'œuvre parfaite de la raison. Elle a pour but de transmettre, de faire goûter, de préserver la santé intellectuelle et morale, l'adéquation au réel. Or, la robustesse intellectuelle se reconnaît sans peine. Elle se manifeste par la faculté de s'adapter et de se réadapter aux circonstances sans perdre de vue le but recherché, par la fermeté jointe à la souplesse, par un réalisme vigoureux dans la conception et la réalisation, par le discernement lucide du possible et de l'impossible, par un esprit de simplicité qui triomphe des complications, bref, par un bon sens supérieur.

**Les grands, les vrais philosophes**, ont manifesté avec éclat la bonne santé de leur raison. Des idées exactement définies, des formules d'une précision parfaite, ordonnées en des développements rigoureusement équilibrés au service du vrai : voilà toute leur doctrine. Une confiance profonde en la raison et en sa puissance de vérité, l'abnégation devant le vrai, le refus délibéré de l'irrationalisme, la méfiance devant le goût du bizarre, de l'extravagant et du malsain, l'amour de la précision dans le langage : tel fut leur état d'esprit. C'est ce qui donne à leur œuvre cet aspect net, clair, lumineux, équilibré, hiérarchisé.

XAVIER - La philosophie serait un bon sens supérieur ?

GEORGES - Attention ! Il ne faut pas confondre ce sens commun pleinement développé et approfondi qu'est la vraie philosophie avec le gros bon sens, avec une «sagesse des nations» assez courte. Gustave Flaubert a écrit un *Dictionnaire des idées reçues* et Léon Bloy une *Exégèse des lieux communs*. Les grands philosophes ne prétendent s'appuyer, ni sur les idées reçues, ni sur les lieux communs, mais sur l'exercice de l'intelligence en son état naturel et sur le patrimoine de la pensée commun à toute l'humanité.

Nous éprouvons, chaque fois que nous fréquentons les grands esprits que furent **Socrate, Platon, Aristote, saint Augustin, saint Thomas**, une impression de réalisme puissant, de richesse de vie, de santé intellectuelle qui manifeste immédiatement à notre intelligence la valeur de vérité qu'ils recèlent. On ne peut qu'être frappé, dans leur enseignement, par leur marche tranquille et assurée vers le vrai, exempte de tout sentimentalisme, de tout romantisme de mauvais aloi. Le vrai seul y règne, avec ses exigences et ses beautés intelligibles.

En un sens, recommander ces grands philosophes comme je le fais n'a pas plus d'utilité que d'aider d'une lanterne la lumière du soleil. Il suffit de les lire pour être saisi d'admiration, pour acquérir la conviction indéradicable qu'ils ont atteint vraiment le réel et transmis réellement le vrai.

XAVIER - Certains des textes d'Aristote ou de saint Thomas que vous m'avez fait lire ces deux derniers jours m'ont même paru très simples, sinon **simplistes**.

GEORGES - Leur élévation peut, en effet, passer parfois inaperçue parce qu'elle s'unit à une grande simplicité qui ne brise jamais avec la raison naturelle. Ces grands penseurs s'élèvent doucement du concept confus du sens commun, exprimé par les mots usuels, jusqu'au concept distinct de la raison philosophique.

Ce concept n'est pas différent du premier, c'est plutôt le même dans un état plus parfait. On pourrait dire que si le concept du sens commun est l'enfant, le concept philosophique est l'homme adulte qui en est issu. Or, si l'homme adulte est différent de l'enfant qu'il a été, il n'est pourtant pas radicalement autre.

Ou bien, le concept naturel est comme un homme éveillé, mais légèrement somnolent : il voit, il entend, mais non d'une façon distincte et nette. Le concept philosophique est, au contraire, comme un homme pleinement éveillé, qui voit clairement, qui entend distinctement et surtout qui comprend nettement la situation.

Il n'est pas étonnant que la doctrine de Socrate, d'Aristote ou de saint Thomas, en plusieurs de ses parties pourtant profondes, reste accessible à des gens simples qui ont l'âme élevée, sans que ceux-ci soupçonnent toujours la puissance intellectuelle dont cette doctrine est l'expression. La conformité de cette doctrine avec celle du sens commun et la modestie de ses formules voilent à leurs yeux la hauteur de son esprit philosophique.

XAVIER - Être à la fois profond et simple : c'est le rêve de tout pédagogue.

GEORGES - C'est bien le cas ici. Les écrits des grands philosophes sont à la fois simples d'accès et d'une fécondité inconcevable. Qui épuisera jamais les richesses de l'allégorie de la caverne dans la République de Platon ? du livre dixième de *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote sur le vrai bonheur humain ? des règles de maîtrise de soi du Manuel d'Épictète ? de la description du «maître intérieur» qui illumine nos esprits chez saint Augustin ? Ces textes, d'une intensité merveilleusement construite, sont aussi bouillants d'énergie que les fibres du cerveau. Ils ont autant d'importance dans la pensée que la bataille des Thermopyles ou le pacte de Yalta dans l'histoire.

XAVIER - Puisque ces philosophes sont en pleine harmonie avec la raison naturelle, je m'étonne de la mort de Socrate, condamné comme un fou et un pervers.

GEORGES - Nous l'avons dit tout à l'heure, il ne faut pas confondre cette harmonie profonde entre la *philosophia perennis* et la raison naturelle, avec le gros bon sens à courte vue. Cette philosophie s'oppose sur de nombreux points aux illusions et aux préjugés vulgaires.

En un sens, la sagesse est une folie, au regard des hommes médiocres enfermés dans leurs préoccupations utilitaires. Passer sa vie à rechercher la vérité leur paraît une perte de temps et une stupidité. Seuls comptent pour eux les satisfactions matérielles, les jouissances sensibles ou les plaisirs de l'orgueil.

Il faut donc accepter, comme Socrate, de passer pour fou, si c'est le prix à payer pour atteindre la sagesse. D'ailleurs, la philosophie classique est aujourd'hui méprisée et délaissée, car trop peu attrayante. En nous y attachant, nous ne risquons guère de trouver le succès facile ou la gloire mondaine. Mais à celui qui désire la vérité, l'opinion changeante des hommes importe peu.

#### L'HÉRITAGE CULTUREL- LES MOTS POUR LE DIRE

XAVIER - Parmi les textes que vous m'avez indiqués, si certains paraissent simples de prime abord, d'autres rebutent par un vocabulaire difficile. Pourquoi les philosophes se croient-ils obligés d'être incompréhensibles ?

GEORGES - La philosophie, c'est évident, ne peut s'exprimer exclusivement avec le langage de tout le monde, car aucune discipline ne peut se passer d'un vocabulaire spécifique. Il n'y a pas de raison de refuser au philosophe ce qu'on accorde volontiers au mathématicien ou au sportif.

Les cartésiens et les Encyclopédistes auraient voulu que la philosophie et la science parlent le langage commun

parce qu'à leurs yeux le bon sens naturel établissait à lui seul les plus hautes vérités. Ces illusions ont été dissipées par l'évolution historique, puisque les sciences expérimentales se sont développées en devenant de plus en plus spécialisées et techniques.

En réaction contre ce simplisme destructeur, les philosophes à partir de Kant ont cru qu'il convenait à la philosophie d'utiliser systématiquement un langage spécial d'une haute technicité. Leurs œuvres en sont devenues quasi incompréhensibles. Ces excès absurdes ont existé parce que l'on a interprété la nécessité d'un langage particulier au point de vue purement matériel, sans en comprendre la cause propre.

XAVIER - Et quelle est cette cause propre ?

GEORGES - Toute science fait entrer l'intelligence en rapport avec un objet difficile et lui demande d'acquiescer une qualité, un *habitus*, qui la mette en harmonie avec cet objet. Cet *habitus* requiert des concepts spécialement taillés pour rendre compte de la réalité propre à cette science. Ces concepts se traduisent enfin par un vocabulaire spécifique.

Si l'on refuse cette doctrine de *l'habitus*, il faut, soit simplifier la philosophie au niveau du sens commun, soit la rendre dépendante d'une spécialisation purement linguistique qui engendre l'incohérence et la démesure.

XAVIER - Quelles limites assigner au jargon philosophique ?

GEORGES - Celles des services réellement rendus à une pensée qui se modèle sur l'objet. A ce point de vue, la *philosophia perennis*, en dépit de certaines apparences et de beaucoup de calomnies, nous donne un remarquable exemple de sobriété et d'équilibre. Elle possède un vocabulaire technique indispensable mais restreint au minimum et servant la pensée sans l'étouffer.

Les Anciens avaient un profond respect du langage courant. Ils le regardaient comme le réceptacle de la sagesse commune de l'humanité et c'est en se référant d'abord à l'acception primitive d'un mot, et à tout le sens humain dont il est chargé, qu'ils l'assumaient pour leur usage scientifique. De même que leurs spéculations les plus ardues étaient en continuité avec le sens commun, leur lexique le plus technique était en continuité avec les analogies de l'usage et avec l'étymologie des mots. Cette déférence à l'égard du langage usuel, très forte chez un Aristote ou un saint Thomas, peut seule maintenir le vocabulaire technique de la philosophie dans la sobriété.

XAVIER - Pour faire de la philosophie, il est nécessaire d'apprendre un vocabulaire philosophique ?

GEORGES - Comment pénétrer une science sans un apprentissage ? Alors qu'on se sent si ignorant, même en apprenant tous les jours.

XAVIER - Le problème, c'est qu'après avoir essayé d'apprendre le vocabulaire de saint Thomas, on s'aperçoit en le lisant que les mots changent de sens selon le contexte, et qu'il n'hésite pas à prendre un mot pour un autre. Ne pourrait-on pas fixer une fois pour toutes le sens de chaque mot et y rester fidèle ? Cela simplifierait les choses.

GEORGES - Bien au contraire. Je suis persuadé que cette rigidité aurait des inconvénients plus graves que la plasticité actuelle du langage. Il est naturel aux mots de voyager d'un sens à l'autre, selon les exigences de la pensée, de s'étirer et de se resserrer constamment. Cette variété de sens et cette élasticité ont des inconvénients mais ne font qu'attester l'imperfection essentielle du langage en même temps que sa richesse.

Dans l'établissement de leur terminologie, les Anciens avaient pour principe qu'ils s'adressaient à des intelligences dont l'activité devait être guidée mais non remplacée par le mot. Si, par l'emploi d'un langage non rigide, des confusions risquent de se produire, la Logique, indispensable instrument du savoir, est là pour nous apprendre à éviter ces contresens. C'est pourquoi ils regardaient les aridités de la Logique comme la rançon d'un bien précieux : la possession d'un système de signes matériels, les mots, capable d'envelopper d'une façon assez adéquate la pensée spirituelle.

XAVIER - Il faut alors se résigner à des équivoques fréquentes ?

GEORGES - Pas du tout. Le lexique d'Aristote et de saint Thomas, par exemple, est loin d'être entièrement parfait du point de vue de la précision et de la commodité. C'est pourtant un merveilleux instrument, qui a fait ses preuves et qui a servi aux plus fines analyses intellectuelles. Or, bien que ce lexique d'une haute technicité soit d'une souplesse et d'une plasticité incroyables, aucun thomiste ne se trompe sur le sens d'un mot dans une phrase de saint Thomas.

Là où il y a un problème de vocabulaire, c'est du côté des doctrines. Il serait vain de penser à un vocabulaire commun lorsque les doctrines sont fondamentalement opposées. Le langage technique correspond à une élaboration intellectuelle déterminée, laquelle varie avec les diverses doctrines. Il est illusoire de demander à saint Thomas et à Kant d'avoir même langage quand leurs pensées divergent.

#### SI TON ŒIL EST SIMPLE

XAVIER - Vous affirmez que la philosophie, en tant que science, a besoin d'un vocabulaire technique. Mais la philosophie est une sagesse dont l'objet est universel. Tous les hommes, au moins tous les hommes cultivés, ont besoin d'elle. Il me semble qu'elle devrait s'élever au-dessus des étroites frontières du langage technique.

GEORGES - La philosophie, à titre de sagesse, n'est pas enfermée dans les frontières du langage technique. Le sage voit toutes choses d'un simple regard, dans un petit nombre de principes supérieurs à la technique.

Mais la philosophie est une sagesse acquise par mode de science, elle n'est sagesse que parce qu'elle est la science suprême. A ce titre-là, portant sur un objet élevé et difficile, elle exige de celui qui aspire à la posséder la plus haute formation de l'intelligence, et donc un ensemble de concepts et de mots nécessairement spécialisés. Lors d'une promenade, c'est seulement après avoir gravi des pentes rocailleuses que nous pouvons arriver aux sommets d'où l'on domine l'horizon. En philosophie, c'est seulement après nous être affrontés au langage technique que nous atteignons ce suprême bon sens qu'est la sagesse.

XAVIER - Comment «l'honnête homme» peut-il entrer dans le jeu, lui qui ne peut se consacrer à cet apprentissage austère et interminable ?

GEORGES - Je ne connais qu'une solution, qui fut celle d'Aristote. Celui-ci dispensait un double enseignement. L'un, acroamatique, s'adressait à un auditoire choisi et traitait techniquement des parties les plus difficiles de la philosophie. L'autre, exotérique, était dispensé au grand public sous une forme plus simple et plus accessible.

A côté de son œuvre proprement scientifique, le philosophe doit ainsi présenter le fruit de ses travaux au public instruit, en usant d'un mode d'exposition qui engendrera dans l'âme l'opinion vraie plus que la science. C'est dans cet esprit

que Platon et Aristote ont écrit leurs dialogues, ceux du dernier étant malheureusement perdus.

XAVIER - Il s'agit de dépasser l'obstacle du vocabulaire pour offrir à tous la «substantifique moelle» de la sagesse ?

GEORGES - *Nos imus ad res, de terminis non curamus* : nous nous occupons de la réalité, sans nous laisser arrêter par les mots. Telle était la belle devise de l'université de Tübingen. Il ne s'agit pas de mépriser le langage scientifique de la philosophie : lui seul permet d'atteindre avec précision les réalités intelligibles. Mais il s'agit de dépasser l'enveloppe des mots pour faire goûter le fruit de la sagesse à tous ceux dont l'œil est simple, dont l'âme est élevée, dont l'esprit est désireux de grandir dans la vérité.

Le mot «sagesse» dérive, à travers quelques intermédiaires, du verbe latin *sapere*, qui signifie «goûter». La sagesse authentique est un goût profond de la vérité, une aptitude à discerner le vrai du faux, le bien du mal, le beau du laid. En ce sens, tous les hommes sont appelés à la sagesse, qui est la réalisation parfaite de la nature humaine, l'épanouissement des potentialités de l'intelligence. Le vocabulaire technique ne peut être un obstacle absolu, sauf à dire que seule une petite élite d'hommes peut mener une vie réellement humaine.

XAVIER - Tous les hommes peuvent atteindre la sagesse ?

GEORGES - La sagesse n'est pas une simple technique intellectuelle : elle engage l'homme tout entier et selon tout lui-même. En matière de sagesse, à la différence des autres sciences, des qualités d'âme peuvent suppléer en partie une technique insuffisante et une formation trop limitée. La sagesse est donc ouverte à tous ceux qui ont l'œil de l'âme éclairé par la lumière de la vérité.

### SUR LES ÉPAULES DES GÉANTS

XAVIER - Ainsi, la philosophie consiste à recueillir l'héritage de Socrate, en enracinant sa pensée dans le sens commun, en s'inscrivant dans la continuité de la *philosophia perennis* et en gravissant avec persévérance les pentes ardues qui mènent à la sagesse ?

GEORGES - En recevant cet héritage avec humilité, nous avons l'espoir fondé de goûter un peu de l'eau précieuse de la sagesse, au lieu de voir nos âmes mourir de soif dans le désert du monde contemporain. Mais si nous entendons refonder la philosophie, seuls et en délaissant ses acquis définitifs, nous poursuivrons toute notre vie un mirage et ne trouverons jamais l'oasis que nous cherchons.

XAVIER - Nous devons être ces nains sur les épaules des géants dont vous parliez tout à l'heure.

GEORGES - **Soyons des héritiers. Surtout des héritiers du vrai, du réel. Ne nous jetons pas dans les chimères, les illusions, les utopies. Attachons-nous à la réalité et ne la lâchons jamais, sous aucun prétexte.**

«Je me déclare le plus esclave des hommes : mon maître, c'est la nature des choses et ce maître est sans pitié», disait Napoléon. N'appartenons jamais à rien ni à personne, sinon à la vérité et au réel. Mais soyons les serviteurs, les esclaves de la vérité. Nous serons alors des hommes libres, car la vérité seule donne la liberté.

Vivons de ce réel perçu par l'intelligence dès son premier contact avec lui et qui forme la substance du sens commun. C'est de lui que provient la grande tradition philosophique classique, inaugurée par Socrate et dont saint Augustin et saint Thomas ont hérité. «Les choses elles-mêmes m'ont instruit et ne m'ont pas appris à mentir», disait Aristote à son élève, le futur Alexandre le Grand.

Bergson a résumé en une belle formule, sur laquelle nous finirons notre entretien de ce soir, ce qu'est cette philosophie classique, cette sagesse issue du sens commun : «Si l'on élimine de la philosophie grecque - celle de Platon et d'Aristote - ce qui est venu de la poésie ou de la religion, si l'on fait abstraction des matériaux friables qui entrent dans la construction de cet immense édifice, une charpente solide demeure, qui dessine les grandes lignes de la métaphysique naturelle de l'esprit humain».

### CINQUIÈME JOUR - SCIENCE SANS CONSCIENCE...

Allongé sur son lit, en cette fin d'après-midi, Xavier était plongé dans un livre passionnant. C'est pourquoi il n'avait pas entendu la sonnerie du téléphone, ni la conversation qui l'avait suivie. Seul, l'appel répété de Georges réussit à le faire sortir de sa lecture.

GEORGES - Xavier Xavier ! Descends voir...

XAVIER - J'arrive !

GEORGES - Mon cher Xavier, si cela ne te gêne pas, nous sommes invités à dîner «en ville», chez un ami et voisin. Un personnage étonnant. Il continue à exploiter avec ses deux fils la ferme familiale. C'est un homme extrêmement fin, singulièrement cultivé, dont la splendide bibliothèque me fait pâlir d'envie.

Il parle avec la même aisance et le même enthousiasme des classiques grecs, de l'art populaire au XVII<sup>e</sup> siècle, de Verlaine ou de la culture des betteraves. Je l'ai surnommé «Cincinnatus» : tu te souviens de ce Romain célèbre par la simplicité de ses mœurs que les lecteurs, lui apportant sa nomination au consulat, trouvèrent occupé à labourer son champ.

### L'AVENIR DE LA SCIENCE

Le repas était maintenant bien avancé. Cincinnatus, puisqu'il faut l'appeler ainsi, leur avait fait dès l'arrivée les honneurs de sa propriété, de sa cave remarquable, de sa bibliothèque qui dépassait les éloges enthousiastes de Georges. Le vin aidant, la conversation s'était animée.

CINCINNATUS - Je suis certain que vous êtes en train d'assommer Xavier de vos théories philosophiques, durant les quelques jours de repos qu'il peut prendre chez vous.

GEORGES - Il me paraît plutôt consentant et, comme dit le vieil adage juridique, *volenti non fit injuria*, envers celui qui consent on ne commet pas d'injustice.

XAVIER - La conversation de Georges est toujours instructive et ce dont nous avons débattu ces derniers jours m'a semblé très intéressant. Mais il y a encore beaucoup de questions en suspens.. .

CINCINNATUS - Lesquelles ?

XAVIER - La question de la science, par exemple.



CINCINNATUS - Expliquez-nous cela.

XAVIER - Les temps modernes se caractérisent par le développement de la pensée scientifique qui a établi des méthodes spécifiques et s'est dotée de puissants moyens d'investigation. L'œuvre scientifique que l'humanité a réalisée depuis trois cents ans est éblouissante.

Ses conclusions, expérimentalement établies, s'imposent à tous. Ses applications pratiques font la preuve de sa véracité. Elle apparaît donc comme le type même de la connaissance exacte et précise.

En face de cela, les systèmes philosophiques paraissent discordants et aléatoires. Je crois d'ailleurs me souvenir que Pascal, déçu par les contradictions entre les philosophes, projetait d'écrire «une lettre de la folie de la philosophie».

L'étude des méthodes scientifiques et le jugement porté sur la valeur de la science sont apparus un moment comme la nouvelle tâche de la philosophie. Mais, de plus en plus, ce sont les scientifiques eux-mêmes qui effectuent ce travail. En cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, la philosophie a donc presque totalement perdu son prestige.

CINCINNATUS - Voilà une question clairement posée. Que répondre à un élève aussi remarquable ?

GEORGES - Les sciences ont incontestablement connu à l'époque moderne un développement extraordinaire. En trois siècles, elles paraissent avoir plus progressé qu'en plusieurs millénaires. De nouvelles sciences, insoupçonnées des Anciens, ont fait leur apparition et ont connu un progrès rapide.

Ce fait majeur ne peut laisser le philosophe indifférent. Celui-ci, avant tout, est l'homme de la réalité totale. Une telle mutation pique sa curiosité. La nature de la science, la valeur de ses découvertes, la place qu'elle doit occuper dans la connaissance humaine, tout cela est naturellement du ressort de la philosophie.

D'autant que les programmes de l'enseignement imposent aux étudiants l'acquisition d'une masse importante de connaissances scientifiques. Si l'étudiant ne veut pas rester prisonnier d'une spécialisation technique, s'il désire acquérir une vue d'ensemble qui fera de lui un «honnête homme», l'approche philosophique des sciences lui est nécessaire.

CINCINNATUS - Ce désir de connaître, cette aspiration à l'universalité de l'esprit, sont-ils les véritables motifs de l'intérêt actuel de la philosophie pour la science moderne ?

Cette dernière est née historiquement en se dégageant de l'ancienne conception qui liait en un tout organique philosophie et connaissance expérimentale de la nature. La science moderne a conquis son indépendance au détriment de la philosophie, voire contre elle.

En se développant, la science a semblé émettre la prétention de constituer à elle seule l'ensemble cohérent du savoir humain, reléguant la philosophie au stade d'une pensée périmée.

Face à la science moderne, la philosophie n'est donc plus la fière sagesse suprême. Elle est tombée au rang d'accusée ; sa valeur, son existence même sont radicalement mises en question. Il me semble que c'est surtout pour cette raison que la philosophie doit affronter le problème de la science.

GEORGES - Effectivement, la philosophie ne peut rester neutre en un tel conflit. Pour assurer sa propre survie dans l'esprit des hommes, elle doit prendre la science à bras-le-corps et l'intégrer dans son explication globale du monde. Elle doit posséder une «épistémologie», une étude philosophique des sciences, où la nature, la valeur et la portée de la méthode scientifique seront examinées ; où, en contrepartie, la nature, la valeur et la portée de la philosophie seront défendues contre les attaques meurtrières d'une fausse philosophie se camouflant derrière les progrès de la science.

#### LE MONOPOLE DE LA VÉRITÉ

XAVIER - A mon avis, la question qui se pose est de savoir s'il reste une place pour la philosophie dans une société qui accorde toute sa confiance à la science. Celle-ci est en train de conquérir méthodiquement sa place en dépouillant la philosophie, la religion, l'art, de leurs objets les plus précieux. Les sciences humaines éliminent la philosophie, la sociologie religieuse supprime la théologie, la psychologie des profondeurs se substitue à la morale, l'histoire de l'art remplace l'esthétique. Jusqu'au moment où la raison scientifique possédera toute la vérité, tandis que les autres formes de pensée ne seront plus que «le parfum d'un vase vide», selon l'expression de Renan.

GEORGES - D'après toi, la science est en train de conquérir le monopole de la vérité ?

XAVIER - C'est l'opinion plus ou moins admise par nos contemporains : «La science va expliquer cela...», «La science découvrira bientôt...», «La communauté scientifique internationale admet désormais...», etc.

Je crois qu'on peut le montrer par ce que j'appellerai le critère de la «vérifiabilité». Ce qui manifeste la vérité d'une affirmation s'appelle une preuve ou une vérification. Une assertion qui ne peut être ni prouvée ni vérifiée doit être impitoyablement rejetée.

La première qualité de la science est précisément d'être vérifiable, de s'appuyer sur des preuves rigoureuses que tous peuvent contrôler. Il n'y a pas de place pour l'à peu près, pour la fantaisie. Tout y est strictement démontrable par l'expérience. Ceci explique l'unicité de la science : il n'y a en effet qu'une physique, qu'une biologie, qu'une mathématique.

Les autres «connaissances» ou «perceptions», comme la religion, l'art, la morale, la conscience, l'amour, ne sont pas vérifiables. Elles relèvent plutôt d'une subjectivité incommunicable, de choix personnels. Cela explique qu'il n'ait jamais existé d'accord entre les esprits pour les connaissances philosophiques, pour les goûts artistiques et pour les croyances religieuses : il existe ainsi plusieurs philosophies, plusieurs religions, plusieurs goûts artistiques.

GEORGES - Si tu réfléchis, tu t'apercevras facilement que ton affirmation n'est qu'un cercle vicieux. Tu prétends que toute recherche de la vérité équivaut à la recherche d'une preuve. Mais il est impossible de tout prouver, puisqu'une preuve s'appuie sur un système de références auquel elle compare la proposition à prouver. Or, on ne peut remonter à l'infini de la référence qui s'appuie sur une référence qui s'appuie sur une référence... Il faut admettre des connaissances de base qui ne soient ni prouvées ni prouvables et qui servent de fondement à toutes les preuves.

De telles connaissances de base doivent cependant être vraies, autrement l'édifice de la connaissance s'écroulerait. Il n'y a qu'une solution pour cela : que ces propositions soient évidentes, c'est-à-dire que notre esprit comprenne immédiatement leur essentielle vérité. Mais, s'il existe des propositions évidentes, qui sont à la fois vraies et non prouvées, ton argument : «Il n'y a de vrai que le vérifiable» tombe à l'eau et la religion, l'art, l'amour, peuvent être vrais sans être vérifiables.

XAVIER - Ils peuvent être vrais, mais ne le sont pas forcément. C'est à vous de prouver qu'ils le sont.

GEORGES - J'ai voulu te faire toucher du doigt l'erreur logique de ton raisonnement, mais je reconnais que ma remarque ne répond pas complètement à ton objection.

Je suis prêt à concéder que les connaissances telles que la philosophie ou l'art ne sont pas vérifiables, pourvu qu'on ajoute aussitôt : selon le mode de la science. C'est d'ailleurs évident, puisque la vérité de ces connaissances n'est pas celle de la science. Mais je conteste qu'elles ne soient vérifiables en aucune manière, selon le mode de preuve qui appartient à chacune. Il y a des preuves philosophiques, il y a des preuves artistiques, il y a des preuves religieuses. Chacune possède sa force propre, différente de celle des autres.

Même à l'intérieur de la science, on doit reconnaître des preuves très diverses : prouve-t-on la géométrie non euclidienne comme la gravitation ou comme l'existence de l'ADN ? Pourquoi ne prouverait-on pas la religion autrement que la biologie, la philosophie autrement que les mathématiques et l'art autrement que la chimie ?

Nous n'avons pas le temps de développer la nature de ces preuves, de ces arguments, mais chacun de nous sait par expérience que l'art ou l'amour sont des réalités tangibles. Poser que les connaissances autres que la science ne sont que des illusions, parce qu'elles ne seraient pas vérifiables, c'est contredire la logique et la réalité des faits. Il s'agit d'une affirmation gratuite contre laquelle proteste toute l'histoire de l'humanité.

XAVIER - Admettons que cet argument de «vérifiabilité» soit contestable. En revanche, la science est l'unique connaissance qui possède indépendance et organisation.

Premièrement, la science s'est développée en dehors de la philosophie, de la théologie, de l'art et ne dépend en rien de ces connaissances. Au contraire, la philosophie semble issue de la théologie, de l'art, de la morale, de la conscience et ne peut donc atteindre une véritable autonomie.

Deuxièmement, la science est méthodique, c'est-à-dire qu'elle ne se conçoit pas sans un effort permanent pour organiser le savoir. Connaître scientifiquement, c'est mettre en ordre les idées, lier les preuves, prévoir des expérimentations enchaînées. La science est donc une connaissance organisée, ce qui est rarement le cas de la philosophie, de la théologie ou de l'art.

Or, il est évident que la vérité est le privilège d'une connaissance indépendante et organisée, et non d'une connaissance dépendante et fantaisiste.

GEORGES - Tu lies l'indépendance et l'organisation. Or, il est facile de montrer que c'est dans son organisation même que la science ne peut être indépendante des autres connaissances, qui constituent son socle.

Tout d'abord, la science s'élabore à partir de la perception sensible et du vécu quotidien. Impossible de faire de la science sans regarder l'écran, sans entendre le souffle du malade, sans sentir l'odeur de la réaction chimique, sans constater l'échauffement par le toucher, etc. La connaissance scientifique vient donc après la vision, l'audition, l'odorat, le toucher, etc. qui n'ont rien de scientifique et qui existent pourtant de façon certaine.

Par ailleurs, lorsqu'il s'interroge sur la valeur de la science, le scientifique se heurte à un obstacle qu'il ne peut franchir seul. Car savoir si les mathématiques sont valables ne revient pas au mathématicien, puisque ce n'est pas une quantité. Savoir si la physique est valable ne revient pas au physicien, puisque ce n'est pas une force. Savoir si la biologie est valable ne revient pas au biologiste, puisque ce n'est pas un corps vivant. Déterminer si la science est valable dépasse l'ordre scientifique, parce que cela se rapporte à l'être, au vrai, au bien, qui appartiennent au domaine de la philosophie, non à celui de la science. Ainsi, sans la philosophie, la science ignore sa propre valeur.

XAVIER - Je n'avais pas pensé à cela.

GEORGES - Enfin, réduite à elle-même, la science ne peut se saisir dans son unité. Dans la pratique, le biologiste poursuit sa recherche sans se préoccuper du physicien qui poursuit la sienne en oubliant le sociologue, etc. La science se ramène ainsi à un ensemble de lois sans lien entre elles, à une poussière de recherches indépendantes. La science ne peut atteindre par elle-même l'unité d'un système cohérent, car l'unité n'est ni une quantité, ni une force, ni un corps vivant et ne revient donc ni au mathématicien, ni au physicien, ni au biologiste. En fait, l'unité est du domaine de l'être, donc du domaine de la philosophie, et c'est le philosophe qui peut apporter l'unification des connaissances scientifiques.

Ainsi, la connaissance scientifique dépend de connaissances non scientifiques telles que la sensation et la philosophie pour son existence, sa vérité et son unité. Loin d'être indépendante, elle ne peut exister, être vraie et s'unifier qu'en gardant un contact étroit avec les autres connaissances. Proclamer pour la science le monopole de la vérité, c'est donc scier la branche sur laquelle elle repose.

CINCINNATUS - Mon cher Georges, j'admire le brio avec lequel vous répondez à ce garçon. Et puisque nous sommes ainsi lancés, je proposerai, moi aussi, mon objection. Attribuons, comme vous le dites, une certaine vérité aux connaissances non scientifiques. Il y a au moins une chose que vous ne contesterez pas : c'est la réussite de la science dans l'ordre pratique, par la technologie qui a renversé les frontières du possible. Ne légitime-t-elle pas à elle seule sa prétention à constituer le savoir véritable ? Aucune autre discipline ne peut se targuer d'avoir réussi simultanément dans l'ordre théorique et dans l'ordre pratique.

GEORGES - Je ne conteste pas la réussite technique de la société moderne. En tirer un argument en faveur de la vérité scientifique me semble en revanche tout à fait inadéquat.

Certains actes de la vie quotidienne se révèlent d'une incontestable efficacité. Marcher sur un parcours hérissé d'obstacles implique une réelle maîtrise de son corps et recèle une complexité plus grande que de faire voler un avion, tout en étant réalisé avec une admirable simplicité de moyens. Pourtant, qui peut affirmer qu'il marche «scientifiquement» ?

De la même manière, le Parthénon ou le château de Versailles, qui sont des réalisations artistiques et non scientifiques, gardent toute leur force évocatrice après des siècles. Il n'est pas exact de dire que seule la science atteint une efficacité : d'autres connaissances y atteignent aussi bien.

CINCINNATUS - Disons que la science est immédiatement pratique si on la compare à la philosophie.

GEORGES - Il n'est pas vrai que la science soit pratique. Certes, le scientifique doit souvent faire un détour par ces opérations pratiques que sont la construction d'instruments, la conduite d'expériences, etc. Mais il ne cherche pas d'abord à transformer le monde matériel, il se pose les problèmes scientifiques pour eux-mêmes. Il veut atteindre une connaissance désintéressée, une perception des lois de l'univers.

Dans le domaine pratique, l'artisan atteint sa «vérité» dès qu'il sait produire son œuvre : une vraie maison qui abrite

ses habitants, de vraies chaussures qui permettent de marcher. Le technicien atteint sa «vérité» lorsque, utilisant des théories scientifiques, il réalise des objets efficaces : un vrai microscope électronique, une vraie bombe atomique.

En revanche, la capacité d'une théorie à susciter des inventions efficaces ne garantit pas sa vérité scientifique. La mécanique ondulatoire de Louis de Broglie est-elle vraie parce qu'on peut l'utiliser pour construire le microscope électronique ? La théorie de la relativité est-elle vraie parce qu'on peut mettre au point une bombe atomique à partir de ses énoncés ? Non. Ces réalisations techniques prouvent seulement que ces théories ont un certain rapport avec la réalité et donc la vérité. Mais ces rapports peuvent être variés. D'ailleurs, les théories scientifiques disparaissent au profit de nouvelles théories sans que les réalisations pratiques en soient affectées.

La curiosité, origine de la science, nous en indique aussi le véritable but. La véritable fin de la science, c'est la satisfaction de ce désir de connaître inscrit dans l'esprit de l'homme, c'est la possession de la vérité. C'est pourquoi les réussites techniques issues de la science ne justifient en rien une suprématie dans l'ordre intellectuel.

XAVIER - Vous semblez remettre en cause toute suprématie de la science. D'où vient alors cette conviction générale que la science possède le monopole de la vérité ?

GEORGES - La conception attribuant à la science le monopole de la vérité porte un nom dans l'histoire : elle s'appelle le «scientisme» ou «positivisme». Ce courant a connu, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une extraordinaire faveur. Certes, la forme qu'il a revêtu à cette époque fut largement battue en brèche par les nouvelles tendances philosophiques, scientifiques et littéraires du début du XX<sup>e</sup> siècle, comme le bergsonisme, le pragmatisme, ou les travaux de Boutroux, de Meyerson et de Poincaré sur la valeur de la science. Pourtant, ce positivisme a survécu en se transformant et l'idéologie scientiste de notre époque prolonge, en un mouvement beaucoup plus radical, le vieux scientisme, le scientisme naïf et bon enfant.

Cette valeur suprême attribuée à la science par le scientisme est-elle raisonnable ? La science est un choix de faits conduisant à l'hypothèse de certaines relations mathématiques exprimant des lois de la nature. C'est une classification commode des phénomènes, un ensemble de règles d'action qui réussissent. Mais la science nous mène-t-elle au réel, au cœur des choses ? Cette connaissance prétendument «objective» nous fait-elle accéder à l'essentiel de la réalité ?

Le scientifique, pour atteindre ce qu'il appelle «objectivité», évacue méthodologiquement ce qui fait l'opacité des choses, c'est-à-dire leurs qualités, leurs richesses. La connaissance scientifique est celle d'un monde dont toute affectivité est absente et qui n'est absolument pas le monde où nous vivons quotidiennement. Or, n'est-ce pas cette «opacité», cette densité du monde qui fait la valeur, la vérité des êtres ? Réduire la vérité à la seule connaissance scientifique, c'est accepter un appauvrissement considérable de notre perception du monde.

#### DES ACQUIS POUR TOUJOURS- LE MOUVEMENT PERPÉTUEL

XAVIER - Vous affirmez que la science passe à côté de certaines vérités à cause de sa méthode trop objective. Comment une méthode sûre et rigoureuse pourrait-elle donner des résultats moins efficaces qu'une méthode aléatoire ? Cela paraît absurde. Or, il est facile de voir que la métaphysique est incertaine et changeante tandis que la connaissance scientifique est indubitable et définitive.

Le scientifique interroge méthodiquement la nature, la force à répondre dans des termes précis à des expérimentations élaborées avec rigueur. La justesse des résultats est garantie en particulier par l'utilisation de l'outil mathématique. La valeur des découvertes repose sur l'affirmation du déterminisme, c'est-à-dire sur l'existence de lois immuables et universelles qui régissent l'univers. Je ne saisis pas comment, s'appuyant sur de tels atouts, la science pourrait être «inférieure» à la philosophie.

GEORGES - Cette croyance en la science que tu viens d'exposer était le Credo du scientisme au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais la science du XX<sup>e</sup> siècle n'est plus aussi sûre d'elle-même. Ce qu'il aurait été impensable de contester à l'époque de Descartes ou d'Auguste Comte a été remis en cause par les recherches scientifiques menées depuis une centaine d'années. On est passé du triomphalisme à la prudence. On croyait la science indubitable et définitive, mais la science actuelle s'éloigne, chaque jour davantage, d'une telle conception.

XAVIER - En quoi ?

GEORGES - Désormais, la science conteste l'usage serein du déterminisme traditionnel. La réalité devient si complexe, le nombre des facteurs entrant en jeu est tellement important qu'il laisse un grand nombre de possibilités, une sorte de choix à l'intérieur de la matière. Les notions d'incertitude, de probabilité, prennent une importance primordiale. L'impossibilité d'une prévision exacte de certains phénomènes est aujourd'hui admise, ce qui signifie que la science ne peut souvent donner que des réponses approchées.

Prends l'exemple de la géométrie euclidienne. Elle est fondée, en particulier, sur le cinquième postulat : «Par un point pris hors d'une droite, on ne peut mener qu'une seule parallèle à cette droite». Ne réussissant pas à démontrer ce postulat, Euclide l'a admis comme une évidence. Or, Lobatchevski et Riemann ont montré qu'il était possible de construire une géométrie cohérente en dehors de ce postulat. Lobatchevski a posé comme postulat qu'on peut mener une infinité de parallèles et Riemann qu'on ne peut en mener aucune. Le premier conclut que les trois angles d'un triangle sont toujours plus petits que deux droits, le second toujours plus grands. Mais l'un et l'autre déroulent leurs théorèmes sans se heurter à une contradiction intrinsèque.

La mécanique relativiste a également créé une grande surprise lorsqu'elle a posé que la masse d'un corps, jusqu'alors considérée comme constante, dépendait de la vitesse de ce corps. En microphysique, la position de l'électron autour du noyau ne peut être donnée que par des statistiques ou des probabilités, au point que certains savants imaginent une sorte de libre arbitre chez l'électron.

Quant aux sciences biologiques ou humaines, leur déterminisme devient encore plus contestable, leurs lois plus incertaines, leurs résultats plus partiels.

L'homme de science ne peut vaincre certains obstacles ni donner une valeur indubitable à ses réponses. Malgré tous ses efforts de rationalisation, il reste soumis à un certain empirisme. La science n'est plus cet outil parfait d'une raison rigoureuse et maîtresse d'elle-même qu'imaginait le XIX<sup>e</sup> siècle.

CINCINNATUS - Il est vrai qu'aujourd'hui la science use énormément des statistiques et des probabilités.

GEORGES - Par ailleurs, les théories scientifiques changent plusieurs fois par siècle. Ce qui était vérité devient brus-

quement erreur ou illusion sous l'influence d'une nouvelle théorie qui sera elle-même bientôt détrônée. L'histoire scientifique des derniers siècles ressemble à un cimetière de théories mortes, qui furent prises pour des vérités en leur temps et que l'étudiant d'aujourd'hui redécouvre avec un sourire.

Mais une succession de «vérités provisoires» semble contredire l'idée même de la vérité. Une vérité n'est-elle pas par définition un acquis définitif ? Ce qui est vrai ne le reste-t-il pas toujours ? Que peut être une vérité qui change avec le temps ? Les connaissances scientifiques peuvent-elles être à la fois vraies et provisoires, éphémères et valables ? Puisque la science change constamment d'idées, revient sur ses pas, répudie ses conceptions antérieures, il semble logique de douter de sa certitude.

Ainsi, la science n'est plus indubitable, puisqu'elle a de plus en plus recours à la notion d'incertitude, de probabilité, de possibilité. La science n'est plus définitive, puisque l'avancée du temps rend les théories scientifiques de plus en plus fugaces, détruites presque aussitôt que nées. Elle a donc perdu les deux attributs principaux que lui accordait le scientisme du XIX<sup>e</sup> siècle.

### L'HORIZON DU VRAI

XAVIER - Quelle confiance faut-il alors accorder aux découvertes scientifiques ? Devons-nous les considérer comme des alibis de la pratique, des jeux d'esprit qui réussissent ?

CINCINNATUS - Ne passons pas d'un excès à l'autre. Il est exact que la science ne réussit pas à édifier un système de vérités absolues. Une théorie scientifique n'est pas une proposition exprimant parfaitement et définitivement la réalité en soi, mais un ensemble de relations établies en vertu de la croyance en la rationalité de l'univers et qui s'efforcent d'exprimer au mieux cette rationalité. Cependant, la science obéit à l'idée de vérité absolue.

Tout d'abord, si les théories sont perfectibles, le processus intellectuel est inébranlable. La rigueur méthodologique de la science est absolue, même si les résultats auxquels elle aboutit le sont moins. La science travaille donc avec les instruments du vrai, ce qui est une garantie qu'elle se situe dans l'axe du vrai.

Ensuite, la science tend vers le vrai absolu par la fin qu'elle se propose, à savoir l'universalité systématique de la connaissance. Il y a dans la science un désir incessant de recherche, mais le savant ne cherche pas pour le plaisir de chercher, il cherche la vérité pour la posséder, parce qu'il croit qu'elle se trouve au bout de sa route. Le scientifique se dirige vers la vérité, ce qui est une autre garantie de la science.

Enfin, la science avance sans cesse vers un horizon indéfini d'approximations qui convergent toutes vers cette idée de la vérité. Les théories sont comme les degrés successifs que monte la science pour englober de nouveaux phénomènes. On découvre ainsi des points de vue toujours plus étendus, des connexions nouvelles avec le point de départ, qui semble plus petit mais ne disparaît pas pour autant.

XAVIER - je ne saisis pas bien.

CINCINNATUS - Les théories nouvelles intègrent en le dépassant tout l'acquis des théories antérieures, lesquelles restent valables dans certaines limites. La nouvelle théorie n'abandonne pas les faits bien établis, elle réussit à les harmoniser avec les faits nouveaux qui ont motivé sa création. Par exemple, la mécanique de Newton devient une partie de la mécanique relativiste. Comme le dit Einstein, «nous retrouvons l'ancienne théorie du point de vue plus élevé de la nouvelle».

D'ailleurs, s'il a fallu modifier l'ancienne conception du déterminisme, cela n'a pas été au bénéfice du hasard. Les probabilités, les statistiques ne sont pas des éléments irrationnels introduits dans la science, mais l'étude d'une relation partiellement inconnue à l'aide d'éléments connus. Si le déterminisme est moins apparent, il est néanmoins réel.

Le scientifique n'est donc pas Sisyphe, l'homme qui roule toujours son rocher, lequel retombe sans cesse au point de départ. Le savant progresse en cherchant la vérité et, s'il ne la trouve jamais totalement, il en découvre néanmoins des fragments très importants. Ce sont précisément ces fragments de la vérité qui constituent l'état actuel de la science.

XAVIER - Vous êtes bien obligé de reconnaître que la science apporte des vérités.

CINCINNATUS - Oui, pourvu qu'on sorte du schéma simpliste du scientisme, qui ne veut connaître qu'un type de vérité, celui issu de certaines connaissances expérimentales. La science n'apporte pas ces réponses définitives, ces vérités immuables que le scientisme lui attribuait.

Plus modestement, la science apporte des réponses provisoires, appuyées sur les faits connus et cherchant à les expliquer au mieux. Mais le savant ne cesse de soumettre ses théories à l'épreuve expérimentale, de les généraliser, de les bouleverser afin de prendre en compte tous les faits nouveaux que l'expérimentation fait surgir de l'inépuisable réalité. Dans une dialectique sans fin, le réel propose à la raison scientifique des objections auxquelles celle-ci réplique par de nouvelles théories qui finiront par être rectifiées à leur tour, dans une sorte de perpétuelle crise de croissance de la pensée.

L'esprit scientifique est ainsi tout le contraire de l'esprit de système du scientisme. Il ne s'enferme pas dans une théorie cohérente, satisfaisante pour l'esprit, que l'on soustrairait prudemment à tout contrôle. Au contraire, il sait que la science ne sera jamais achevée mais se développera comme la marche incessante vers une vérité toujours plus complète.

Croire que la science donne seule des réponses définitives ou qu'elle possède le monopole absolu de la vérité, prétendre que la philosophie, la religion, l'art, la morale, la vie quotidienne sont de pures illusions, de pseudo-connaissances, ce n'est pas être un scientifique authentique. C'est adhérer avec fanatisme à un catéchisme positiviste sans valeur, se mettre à soi-même des oeillères et sombrer dans l'obscurantisme.

### SCIENCE-FICTION ET RÉALITÉ VIRTUELLE- ON RÉCOLTE CE QU'ON A SEMÉ

XAVIER - Nous avons parlé tout à l'heure d'objectivité à propos de la philosophie, de l'art ou de l'amour. Pourtant, c'est la science qui prétend à l'objectivité la plus absolue et qui pense atteindre le réel. D'après l'opinion courante, la science repose sur des faits objectifs, tandis que les autres formes de connaissance sont imprégnées de subjectivisme. «Toute connaissance précise, disait Bertrand Russell, appartient à la science». Comment peut-on mettre la philosophie ou l'art au-dessus de la science ?

GEORGES - Au premier abord, tes affirmations sont claires et évidentes. Pourtant, le concept d'objectivité est sans doute l'une des notions les plus difficiles à définir. On parle d'objectivité à tout moment et à tout propos, sans bien savoir ce que ce terme recouvre. Disons que l'objectivité d'une proposition réside dans sa capacité à rendre compte et à expliquer certaines déterminations du réel. Mais les connaissances autres que la science possèdent également cette capacité et sont donc elles aussi objectives.

XAVIER - Ce qui est sûr, c'est que la science repose sur des faits, tandis que les autres connaissances reposent plutôt sur des impressions.

GEORGES - C'est l'illusion du réalisme naïf de croire que la science se laisse guider par les faits, se laisse imprégner par eux et que cela assure son «objectivité». En réalité, l'évidence première n'est pas une vérité scientifique. Autrement, la science ancienne, qui savait observer aussi bien que nous, aurait abouti à des résultats magnifiques. L'intuition primordiale de la science moderne a été de refuser la séduction de l'évidence, de contredire les pensées qui naissent du premier contact. Le chercheur authentique doit tout critiquer, tout soupçonner, y compris la sensation, le sens commun, la pratique habituelle, la grammaire ordinaire qui piège son langage.

La science suppose une rupture avec cette «objectivité» première des faits et la reconquête difficile d'une nouvelle «objectivité» par une reconstruction méthodique du réel. La démarche scientifique, loin de recevoir de l'extérieur un fait brut, un fait immédiat, constitue elle-même son propre objet, le construit, «l'invente».

XAVIER - Je ne saisis pas.

GEORGES - Considère l'observation scientifique. Elle n'a que peu de rapport avec l'observation que fait chacun de nous dans sa vie quotidienne. En réalité, elle n'existe qu'en fonction d'une idée préconçue.

La découverte de la radioactivité manifeste cela clairement. Un soir de février 1896, Becquerel prépare pour le lendemain une expérience de photographie de sels d'uranium. Il monte sur leur châssis des plaques photographiques vierges, pose à côté les lamelles de sel d'uranium et range le tout dans un tiroir. Les jours suivants, le temps reste couvert et Becquerel ne peut effectuer son expérience. Le 1<sup>er</sup> mars, le beau temps est revenu, mais Becquerel, en expérimentateur consciencieux, vérifie d'abord l'état de ses plaques photographiques en développant l'une d'elles. Il s'aperçoit, à son grand étonnement, que la plaque est voilée.

Un autre aurait pensé que les plaques photographiques étaient de mauvaise qualité ou que l'emballage était défectueux et les aurait jetées en maudissant le vendeur. Ce ne fut pas le cas de Becquerel, intrigué par ce phénomène et curieux d'en connaître la cause. Comme il était un spécialiste de la phosphorescence, des rayonnements lumineux et non lumineux, il eut l'intuition que la pellicule pouvait avoir été impressionnée par un rayonnement, à la fois invisible et pénétrant, venant du sel d'uranium.

Cette découverte de Becquerel n'est donc pas le fruit d'une observation ordinaire, car un autre que lui, qui n'aurait possédé ni cette méticulosité, ni ces connaissances théoriques, ni cette intelligence intuitive, ne l'aurait probablement pas faite.

XAVIER - Je comprends.

GEORGES - Mais Becquerel n'en reste pas là. Il contrôle la réalité de sa propre observation en interposant une croix entre le sel et une plaque absolument neuve soigneusement emballée. Après développement, l'image de la croix apparaît sur le cliché. A cet instant, le fait scientifique est définitivement établi et, le 2 mars, Becquerel annonce à l'Académie des sciences la découverte de ce nouveau rayonnement de nature inconnue.

La réalité de la découverte ne réside donc nullement dans le fait brut, empirique, des plaques photographiques voilées, mais dans l'hypothèse qui a surgi dans l'esprit soigneusement préparé de Becquerel et qui donne une valeur nouvelle à un phénomène banal. Il est facile de montrer dans l'ensemble des grandes découvertes scientifiques un tel processus intellectuel. L'observation proprement scientifique transcende l'immédiat, l'empirique, car elle reconstruit le réel en une synthèse critique par rapport à certaines hypothèses préalables.

XAVIER - Je suis prêt à concéder que l'observation n'est scientifique que si l'observateur met dans ce qu'il voit une question préalable. Mais, au niveau de l'expérimentation, seuls les faits comptent et le scientifique se laisse guider par eux.

GEORGES - Au contraire, lorsque l'on passe de l'observation à l'expérimentation, cet apport nécessaire de l'esprit dans la science devient encore plus net. L'observation consiste, en effet, à étudier la reconstitution du réel sur la base d'une théorie intellectuelle.

Premièrement, l'expérimentation est artificielle, donc en dépendance directe des techniques aptes à produire les appareils d'expérimentation. Aussi surprenant que cela puisse paraître, le développement technique définit les sciences qui seront susceptibles de progresser et celles qui piétineront. Les techniques dont dispose actuellement le scientifique lui permettent d'expérimenter certains faits et lui interdisent d'en expérimenter d'autres. Loin de se cantonner à un fait «brut», les techniques produisent le phénomène sur lequel le chercheur est capable d'expérimenter.

CINCINNATUS - Il faut reconnaître que le scientifique est souvent limité par l'appareillage que possède son laboratoire.

GEORGES - Deuxièmement, une expérience scientifique n'est féconde que si le phénomène s'offre à la prise des instruments de mesure. Le phénomène naturel est ainsi trié, filtré, coulé dans le moule des instruments. Or, l'instrument scientifique est une théorie matérialisée. Par exemple, le thermomètre est la réalisation concrète des théories sur la chaleur et sur la dilatation des solides. Le microscope est l'application pratique des lois de l'optique. Il en est de même de tous les instruments : ils sont toujours le fruit d'une théorie. Ainsi le fait prétendument «brut» est-il entièrement recomposé par l'esprit à travers l'instrument qui est lui-même du rationnel «figé», «refroidi».

XAVIER - Mais le phénomène expérimental reste un phénomène réel, comparable à celui de l'existence quotidienne : le feu expérimental brûle, l'eau expérimentale mouille, le poids expérimental tombe, tout comme dans la vie ordinaire.

GEORGES - Il y a là une sorte d'illusion : c'est le troisième point par lequel l'expérimentation s'éloigne du fait «brut». Dans l'expérimentation, il s'agit de retrancher avec soin tout ce qui viendrait troubler le déterminisme spécial, limité, de la recherche en cours. Il faut écarter les parasites, réduire les perturbations, éliminer les impuretés, en un mot isoler un fait «pur» qui n'a aucune existence réelle en dehors de l'expérimentation.

Dans la vie quotidienne, les frontières sont floues, indécisées, riches de transitions. Dans la science, les frontières sont nettes, précises, impitoyables. Expérimenter scientifiquement la fermentation, par exemple, c'est d'abord déterminer ce qui ne fermente pas, ce qui arrête ou détruit la fermentation. La pensée scientifique s'acharne ainsi à préciser, à limiter, à purifier les substances et leurs phénomènes, à atteindre la parfaite cohérence des propriétés.

Le phénomène expérimental, fait «pur», cohérent, clairement séparé de son opposé, ne peut donc s'assimiler au phénomène empirique de la vie quotidienne, riche d'harmoniques, entouré d'un halo imprécis de qualités enchevêtrées. «L'eau lourde» des physiciens nucléaires, qu'un film a rendue célèbre, n'a rien à voir avec l'eau que nous buvons quotidiennement.

XAVIER - Sur trois points, donc, le fait «expérimental» s'éloigne du fait «brut» ?

GEORGES - Il reste un quatrième point. Expérimenter consiste à réaliser artificiellement une observation, non pas pour mieux examiner le fait, mais pour faire apparaître clairement si la cause de ce fait est bien celle que suppose une hypothèse que nous posons.

On peut dire de l'hypothèse scientifique qu'elle est comme l'idée d'une solution possible pour un problème scientifique précis, au moyen de laquelle un savant dirige ses recherches et sélectionne ses preuves parmi la multitude infinie des faits contingents. Par réaction contre les méthodes a priori des scientifiques anciens, les pionniers des sciences modernes condamnaient les hypothèses et prétendaient s'en tenir aux faits seuls. Mais, depuis Claude Bernard, on a reconnu la nécessité de cette idée préconçue pour s'orienter dans la recherche. Car un seul et même fait peut être observé et interprété de multiples façons. Avant d'instituer une expérimentation précise, il est clair qu'il faut savoir à quelle question on veut répondre et, par conséquent, formuler une hypothèse.

Si l'expérimentation confirme l'hypothèse de départ, celle-ci deviendra une loi scientifique ou une théorie. Ainsi, l'expérimentation participe directement à l'élaboration d'une réalité intellectuelle.

Le phénomène expérimental, entièrement déterminé par le contexte rationnel dans lequel il est inséré, n'a donc rien de commun avec le fait «brut», le phénomène purement empirique de la vie quotidienne.

XAVIER - D'après vous, le fait expérimental n'est pas réel ?

GEORGES - Saisir, comme le veut l'expérimentation scientifique, les déterminations internes d'un objet ne peut se faire que par une élaboration intellectuelle qui va transformer le fait «brut» en un fait proprement scientifique.

L'expérimentation scientifique est en dépendance d'une technique opératoire ; elle coule le fait empirique dans le moule des instruments, expressions matérielles de théories intellectuelles ; elle cherche à isoler un fait «pur» qui n'existe pas dans la vie quotidienne ; enfin, elle vise à confirmer ou à détruire une hypothèse rationnelle.

Tu vois donc que la science n'a rien d'une «objectivité» simple et qu'au contraire, en elle, tout est le fruit de l'esprit du scientifique. S'assurer scientifiquement d'un fait, c'est le construire par l'observation et l'expérimentation, toutes deux sous-tendues par la théorie. «Les faits sont faits» remarquait avec justesse Bachelard, et Édouard Le Roy précisait : «Les faits sont bien nommés, ils sont faits par l'esprit».

La science se veut le nouveau Prométhée, allant prendre le feu aux Dieux pour le donner aux hommes afin d'assurer leur bonheur. Mais c'est la mythologie qui avait raison : Prométhée est enchaîné, la seule chose qu'il puisse donner, c'est ce qui vient de l'intérieur de lui-même. La science ne peut sortir des limites de l'esprit humain et ne donne de la réalité que ce qu'elle y a d'abord dissimulé.

## LA QUÊTE DU RÉEL

XAVIER - La science serait donc le fruit d'une pure invention humaine qui n'atteindrait aucunement le réel ? Cela me paraît incroyable.

CINCINNATUS - Georges a bien décrit la part primordiale de la raison et de la théorie dans la science. Sa double formation de scientifique et de philosophe lui permet cette brillante synthèse, même s'il l'a voulue un peu provocatrice pour nous forcer à nous réveiller de notre scientisme latent.

GEORGES - Je reconnais que j'ai un peu forcé la note !

CINCINNATUS - Mais la science n'est pas une fiction, elle atteint bien le réel, même si celui-ci est «reconstruit» par la raison. Tout d'abord, le chercheur reste lié, quoi qu'il fasse, à l'évidence sensible. En définitive, il faut bien qu'il lise, avec ses yeux bien ordinaires et bien empiriques, le résultat expérimental sur le cadran d'un instrument.

D'autre part, les constructions théoriques de la science sont objectives parce qu'elles se vérifient les unes les autres. Une seule théorie pourrait être le fruit d'une raison en délire. L'ensemble des théories scientifiques qui se recoupent, se complètent, s'éclairent les unes les autres ne peut être un simple verbalisme abstrait, ou alors il faudrait inventer le concept de la folie parfaite, celle qui atteint tous les hommes en même temps et de la même façon.

Enfin, la science atteint le réel puisqu'elle engendre des applications pratiques. Si ce n'est pas pour elle un critère de véracité, c'est certainement un critère d'objectivité. Quoi de plus concret et de réel que ce qui permet de réaliser quelque chose de concret et de réel ?

XAVIER - Vous me rassurez.

CINCINNATUS - Notez cependant, comme l'a dit Georges, que le réel scientifique ne s'identifie pas au réel tout court. On pourrait le caractériser par ces mots : «une vue particulière d'une partie du réel».

C'est une vue particulière, puisque sur chaque objet la science considère exclusivement ce qui est susceptible d'être mesuré, enfermé dans les limites d'une expérience précise, purifié de tous les éléments adjacents déclarés «impurs et inutiles». La connaissance commune, en revanche, atteint l'être d'une façon beaucoup plus vaste, car elle conserve les qualités, les harmoniques, les fameuses «quantités négligeables» que la science repousse avec dédain.

C'est la vue d'une partie du réel, puisque la science délaisse méthodologiquement tout ce qui relève du goût, du sentiment, du spirituel, du surnaturel. Cette partie de l'être, bien réelle et existante, ne signifie rien à ses yeux. C'est le domaine de l'art, de la religion, de la philosophie, de l'amour.

De cette définition du réalisme «constructif» de la science sort la même conclusion que tout à l'heure, à savoir que la science n'a pas le monopole de la vérité, puisque la connaissance commune, l'art, la religion, la philosophie, l'amour atteignent des parties du réel d'où la science s'est elle-même exclue.

XAVIER - Donnez-nous un exemple.

CINCINNATUS - Au début de La République, Socrate se demande ce qu'est vraiment la justice : question importante, car l'homme a une horreur instinctive de l'injustice. Posons cette question au mathématicien. Pour savoir si sa science peut y répondre, il nous demandera la définition usuelle de la justice. Accordons-lui cette définition sommaire : «Le fait de rendre à chacun ce qui lui revient, ce qui lui est dû». Il nous répondra immédiatement : «Puisque ce n'est pas une quantité, je ne puis rien vous répondre comme mathématicien».

Le physicien nous répondra de même que la justice n'est ni une force, ni une masse, le biologiste qu'elle n'est pas un organisme, le chimiste qu'elle n'est pas un arrangement de particules, etc. Ainsi, aucun scientifique ne pourra nous donner de réponse à cette question, car la science ne sait pas ce qu'est la justice. Elle ne sait pas non plus la différence entre le bien et le mal moral, ni la cause de l'existence de l'homme sur la terre, ni son but. Elle ne donne à l'homme aucun principe universel d'action, aucune vision globale, aucun sens précis pour son existence. Elle ne nous éclaire pas pour savoir si le monde a un sens ou s'il est absurde.

La science, très efficace pour connaître la structure matérielle du monde et son organisation, est ainsi incapable de satisfaire l'esprit de l'homme sur ce qui, pour lui, est vital. Les scientifiques semblent être de véritables magiciens qui peuvent en un instant réaliser les rêves les plus fous de l'homme. En réalité, leurs moyens d'action sont limités et leurs réponses parfois très pauvres.

Jean Fourastié a résumé la grandeur et les limites de la science en une belle phrase : «La science nous apprend à peu près comment nous sommes là ; elle ne nous apprend ni pourquoi nous y sommes, ni où nous allons, ni quels buts nous devons donner à nos vies et à nos sociétés».

XAVIER - Les autres connaissances doivent donc enrichir la perception scientifique ?

CINCINNATUS - Les approches du réel autres que scientifiques, l'art, la religion, l'amour, me font découvrir, expérimenter l'être et le vrai. Dans ces domaines, une vérité profonde se donne à moi, vérité qui ne se réduit pas comme dans la science à de pures propositions rationnelles, mais qu'il est pourtant difficile de ramener à un simple jeu d'illusions sans mutiler radicalement l'être humain.

Cette vérité «non scientifique» est d'ailleurs, en un sens, plus vraie que celle de la science, car plus riche qu'elle. Lorsque j'écoute l'ouverture, à la fois remplie d'allégresse et de tragique, du *Don Giovanni* de Mozart, est-ce que je n'expérimente pas une vérité essentielle de la vie humaine ? Dit-on l'entière vérité de «La Joconde» en étudiant le type des couleurs, la nature de la toile, l'époque du cadre et en oubliant la fascinante beauté de Monna Lisa traduite par le pinceau inspiré de Léonard de Vinci ? Si j'analyse la valeur nutritive d'une pêche, si je classe son espèce, si je propose les meilleurs engrais pour son développement, cette vérité équivaut-elle à celle que me procure le plaisir de manger ce fruit avec quelques amis en une fin d'après-midi d'été ?

L'art, la religion, l'amour tentent de me faire goûter ces objets si riches que la science néglige par principe. La science se trouve donc en réalité à côté de vérités très importantes, ce qui ne lui permet guère de revendiquer «le monopole de la vérité», bien qu'elle atteigne une certaine vérité objective qu'il ne faut pas négliger.

### LA SCIENCE DES HOMMES LIBRES

XAVIER - Il me semble qu'en dissertant ainsi longuement sur la science, nous nous sommes éloignés de la philosophie.

GEORGES - Pas du tout. Car tout ce que nous venons de dire relève précisément d'une approche philosophique de la réalité scientifique. Nous avons cherché à délimiter la science, à la comparer à d'autres modes de connaissance, à éliminer les contresens et les illusions à son sujet. Voilà de la vraie philosophie.

Et cette analyse nous permet de revenir rapidement sur un sujet important que nous n'avons qu'effleuré hier : savoir si la philosophie est une science. Nous avons admis a priori qu'elle l'était : je crois que nous pouvons désormais le montrer.

XAVIER - Comment donc ?

GEORGES - Tout simplement en reprenant les critères de la science que tu as proposés. Tu as affirmé de la science qu'elle devait être vérifiable : or, nous avons montré que la philosophie est vérifiable selon son mode. Tu as dit que la science devait être indépendante et organisée : la philosophie est telle. Tu as souligné que la science devait être stable : or, la plupart des théories philosophiques ont déjà deux millénaires d'existence et n'ont pourtant pas vieilli. Tu as rappelé que la science devait être certaine : or, en les plus assurées de ses conclusions, la philosophie est vraiment certaine.

Nous pouvons donc soutenir avec vérité que la philosophie est une science, c'est-à-dire une connaissance certaine par les causes, une analyse rationnelle, cohérente et démonstrative du réel. Certes, il est permis de penser que la philosophie est une science imparfaite, fragmentaire, balbutiante, que sais-je, inachevée, contradictoire ; que ceux qui l'ont créée n'ont pas été à la hauteur, qu'il se sont trompés, égarés. Cependant, dans ses principes, dans sa méthode, dans son esprit, dans son but et dans ses ambitions, la philosophie répond à la définition d'une véritable science : expliquer le réel par la raison.

XAVIER - Ce que nous n'avons pas résolu, ce sont les relations normales entre les sciences positives et la philosophie. Le problème, me semble-t-il, c'est que la philosophie prétend tout savoir et ne peut donc qu'usurper la place de certaines sciences, ce qui provoque réactions et conflits.

GEORGES - Il est vrai que la philosophie a une curiosité infinie : elle veut connaître tout ce qui existe et tout ce qui pourrait exister. Mais cet ensemble du réel, elle l'atteint selon un angle d'attaque bien précis. Il ne s'agit pas pour elle de connaître n'importe comment, mais exclusivement à la lumière des causes les plus hautes. C'est là sa spécificité, sa définition propre.

C'est pourquoi elle n'empiète pas sur les autres sciences qui étudient le même objet selon un autre angle d'attaque. Après tout, la même réalité est étudiée différemment par les mathématiques, par la physique et par la biologie, sans provoquer d'interférences nocives. Et si les mathématiques, par exemple, ne peuvent connaître ce qui est en dehors de la quantité, la philosophie ne peut connaître ce qui appartient à la quantité en tant que telle, car cela ne relève pas des causes les plus hautes.

Chaque science est maîtresse dans son domaine : elle possède les moyens nécessaires et suffisants pour aboutir à la vérité qui lui est propre.

XAVIER - Cependant, il peut arriver qu'une science, ou plutôt qu'un savant, se trompe dans son propre domaine.

GEORGES - En ce cas, la science doit se rectifier elle-même. D'ailleurs, elle seule le peut dans son objet propre : seules les mathématiques peuvent démontrer qu'une équation est fautive. Les autres sciences ne peuvent faire qu'une chose : nier le résultat dans la mesure où il met en cause une vérité certaine de leur domaine particulier. Ainsi, la biologie ne peut pas démontrer la vérité ou la fausseté mathématique d'une équation. Elle ne peut que nier le résultat de l'équation, si celle-ci prétend, par exemple, mettre en doute l'existence des chromosomes.

XAVIER - La philosophie nie les résultats des sciences qui prétendent empiéter sur son domaine, et réciproquement ?

GEORGES - Pas seulement. En effet, nous n'avons considéré les choses qu'à l'horizontale. Il faut maintenant avoir une vue hiérarchique. Si l'erreur commise par une science intervient sur le domaine d'une science plus élevée, celle-ci est habilitée à juger et à rectifier l'erreur commise en tant qu'elle tombe sous sa propre lumière. De la même façon, si un ouvrier se trompe dans une construction, c'est à l'architecte d'intervenir pour faire rectifier l'erreur.

Or, la philosophie est la science souveraine de l'ordre humain. C'est pourquoi elle peut juger toutes les autres sciences et rejeter absolument comme fautive toute proposition prétendument scientifique qui heurte et contredit une vérité philosophique certaine. Puisque «le vrai ne peut être le contraire du vrai», selon la belle formule de saint Thomas, une proposition scientifique qui met en cause une vérité philosophique certaine doit être considérée, soit comme un instrument de travail hypothétique, soit comme une erreur pure et simple.

XAVIER - La philosophie est donc une instance de jugement vis-à-vis des sciences ?

GEORGES - Oui, mais son rôle ne se borne pas là. Toute science repose sur des principes qu'elle ne peut pas démontrer. Par exemple, les mathématiques utilisent ce principe qu'elles ne savent pas justifier : «Deux quantités égales à une même troisième sont égales entre elles». Or, ces principes se rattachent aux fondements de la connaissance humaine. Ils dérivent du principe de non-contradiction, de la certitude de la connaissance sensible, du principe de causalité, etc. Puisque la philosophie a pour mission d'étudier ces fondements de la connaissance humaine, elle devient la science des principes qui permettent aux autres sciences d'exister : il est normal qu'elle ait un rôle de direction vis-à-vis de ces sciences.

XAVIER - Vous voulez dire qu'il faudrait étudier la philosophie avant de faire des mathématiques ? Mais pourquoi Platon aurait-il alors écrit au fronton de son école : «Nul n'entre ici, s'il n'est géomètre» ?

GEORGES - Tu as bien raison. Comme le montrent l'expérience quotidienne et l'histoire, il n'est pas nécessaire d'être philosophe pour faire des mathématiques. Car les principes propres à chaque science ne sont pas absolument des principes philosophiques, ils sont connus par la lumière de la raison naturelle. Il est naturellement évident que deux quantités égales à une même troisième sont égales entre elles.

Cependant, en dernière analyse, ces principes particuliers se résolvent dans des principes philosophiques. Par exemple, ce principe mathématique que nous venons de citer se résout en ce principe philosophique dont il est une particularisation : «Deux êtres identiques à un même troisième sont identiques entre eux».

Les sciences n'ont pas besoin de la philosophie pour tendre vers leur objet propre, mais celle-ci les dirige en ce sens qu'elle détermine spéculativement ce qui constitue leur objet propre, qu'elle les classe et les hiérarchise. Les sciences sont mises en ordre par la sagesse, selon l'adage traditionnel : «Il appartient au sage de mettre de l'ordre». Si une science, si un savant dévie de son ordre, la philosophie, science supérieure et régulatrice, peut et doit intervenir pour réprimer ces écarts.

CINCINNATUS - De plus, la connaissance la plus haute est par nature la fin vers laquelle convergent les autres sciences. Je ne veux pas dire que tout mathématicien deviendra forcément un philosophe. Mais l'esprit humain dans son ensemble est tendu vers la sagesse et les sciences inférieures lui servent de marchepied vers les sciences supérieures. Ici s'applique le principe : «L'inférieur est pour le supérieur», il en reçoit son enrichissement final. La philosophie dirige donc également les sciences en tant qu'elles sont toutes orientées vers l'acquisition de la sagesse.

D'ailleurs, quand la philosophie n'exerce plus sa primauté de science directrice, ordonnatrice, l'intelligence humaine tombe dans un état de désordre et d'anarchie et cherche spontanément à pallier cette déficience en donnant la primauté à une science inadaptée à ce rôle : c'est la prédominance actuelle des mathématiques, de l'informatique, de l'économie, etc.

XAVIER - Juger les autres sciences et les diriger : c'est un vaste programme pour le philosophe.

GEORGES - L'action de la philosophie sur les sciences ne s'arrête pas là. Nous venons de voir que chaque science développe sa démonstration à partir de certains principes qu'elle ne peut démontrer elle-même. C'est à la philosophie, science des principes de l'être, d'étudier ces fondements de chaque science.

Mais, avant même cette étude, de tels principes peuvent être soumis à des attaques. Par exemple, quelqu'un peut nier l'existence du monde extérieur et prétendre qu'il s'agit simplement d'une création de notre esprit. En ce cas, toutes les sciences exactes deviennent de pures illusions ou des discussions sans portée. Un autre pourra mettre en doute le principe : «Deux quantités égales à une même troisième sont égales entre elles» et affirmer que deux quantités égales à une même troisième peuvent parfois différer entre elles.

XAVIER - Le mathématicien va repousser une telle absurdité.

GEORGES - Il va le faire spontanément et empiriquement. Mais, lorsque son contradicteur lui demandera une démonstration scientifique, il se trouvera vite embarrassé, car il découvrira que la science mathématique ne sait pas résoudre ce genre d'objection, puisqu'elle fait précisément reposer tous ses raisonnements sur ce principe et sur d'autres semblables.

Heureusement, ces principes appartiennent à l'être et la philosophie a pour objet propre l'être. C'est donc à elle qu'il revient de défendre contre de tels adversaires les principes de toutes les sciences.

Le mathématicien repousse ainsi spontanément les attaques contre les principes mathématiques, parce que ces principes proviennent des évidences naturelles de la raison. Mais pour élaborer une défense méthodique des diverses sciences, pour assurer leur protection contre l'erreur, leur stabilité, leur hiérarchie, la philosophie est nécessaire.



XAVIER - Ainsi la philosophie, comme sagesse et science suprême, juge, dirige et défend les autres sciences ?

GEORGES - C'est cela. Or, un chef n'est pas sous la dépendance de ses inférieurs. Donc la philosophie est indépendante des autres sciences. C'est pourquoi, comme le dit Aristote, elle est par excellence la science libre et, ajouterons-nous, la science des hommes libres.

XAVIER - Cependant, le philosophe s'appuie sur des données de l'expérience. Il se sert également des propositions établies par les sciences. Comment pourrait-il être indépendant de ce qui lui est nécessaire ?

CINCINNATUS - La philosophie use de vérités fournies par l'expérience ou les sciences. Mais elle s'en sert comme instruments et n'a vis-à-vis d'elles qu'une dépendance pratique, de même que l'architecte se sert des maçons comme instruments et n'a vis-à-vis d'eux qu'une dépendance pratique. L'architecte a besoin des maçons pour construire une maison, il en dépend en pratique, mais il n'a pas besoin de tel maçon en particulier, il peut librement choisir ceux qui lui conviennent.

De la même façon, la philosophie juge à sa propre lumière ce qu'apportent ces serviteurs que sont l'expérience sensible et les diverses sciences dont elle a occasionnellement besoin. Claude Bernard nous a donné à ce sujet l'exemple de François Huber. Ce grand naturaliste, quoique aveugle, a laissé à propos des abeilles d'admirables expériences qu'il concevait par sa raison et faisait ensuite exécuter par son domestique. Huber était l'esprit directeur de l'expérience, mais il empruntait les sens d'un autre. Il est évident qu'il aurait pu changer de domestique, car ce domestique n'a participé à l'essor de la science qu'en tant qu'instrument d'Huber.

XAVIER - Huber avait tout de même besoin d'un domestique.

CINCINNATUS - Certes. Mais il n'avait nullement besoin que son domestique eût des connaissances en matière de physique ou de chimie. Ce qui l'intéressait, c'était une observation exacte et précise, pour laquelle les yeux, les oreilles, l'odorat et la mémoire de son domestique suffisaient.

Ainsi, la dépendance pratique de la philosophie n'est pas la même vis-à-vis de l'expérience sensible et vis-à-vis des diverses sciences. En ce qui concerne l'expérience sensible, elle est une nécessité, parce que le philosophe, avant de réfléchir, doit voir, entendre, toucher, goûter, se souvenir, etc. De cette expérience sensible, la philosophie reçoit les propositions fondamentales dont elle use comme de prémisses dans sa démonstration : par exemple, «il y a du mouvement dans le monde», proposition dont Aristote a déduit la théorie de l'acte et de la puissance et celle du premier moteur ou acte pur.

En revanche, vis-à-vis des sciences, le philosophe garde son indépendance. Il peut user des découvertes scientifiques mais n'en a aucune obligation et reste maître de choisir telle science plutôt que telle autre. Il y a là pour lui un arsenal d'exemples plutôt que des bases pour ses démonstrations. Même s'il utilise les conclusions scientifiques de son temps pour forger des analogies, le philosophe est en soi indépendant des diverses sciences et, quand certaines propositions scientifiques se révèlent erronées, la vérité philosophique n'en est pas atteinte, tout au plus quelques exemples ou illustrations.

GEORGES - Il est très important de souligner que la philosophie, science suprême et universelle, reçoit ses données primordiales de l'expérience sensible, instrument antérieur à l'observation scientifique, beaucoup plus sûr que les inductions des sciences et naturellement à la portée de tous les hommes. Ces données sont d'ailleurs des vérités tellement simples qu'elles ont valeur générale et jouissent d'une certitude qui dépasse infiniment celle des conclusions scientifiques les mieux établies. Les erreurs des sciences particulières ne peuvent mettre en cause la valeur de la philosophie, dans la mesure où celle-ci est restée fidèle à ses méthodes et à son objet.

### L'ÉCHELLE DE LA CONNAISSANCE

XAVIER - Tout cela nous ouvre de belles perspectives.

GEORGES - Nous pouvons dire que l'homme (c'est-à-dire l'humanité tout entière), dans sa connaissance, gravit une sorte d'échelle du vrai. Appuyé sur le sens commun, c'est-à-dire sur la raison dans son exercice naturel, il s'adonne d'abord aux activités pratiques où, dans l'action, il découvre certaines vérités. Puis il étudie les diverses sciences particulières, commençant par les plus simples pour aboutir aux plus complexes et aux plus élevées.

De là, il passe à la philosophie, science suprême de l'ordre purement humain. Soutenu par les connaissances inférieures, il grimpe vers les hauteurs, vers la sagesse naturelle.

XAVIER - Il faut aller toujours plus haut.

CINCINNATUS - Pythagore avait cependant raison. La sagesse véritable appartient aux Dieux. Aussi la philosophie n'est-elle pas absolument une sagesse. Qu'est l'homme, pour se prétendre lui-même sage ?

La philosophie est quête de la sagesse, recherche incessante du vrai savoir. Elle est un pont jeté sur l'abîme, entre la courte science des hommes et la sagesse infinie. Elle est une flèche du désir de la connaissance, orientée vers l'autre rive du savoir. Elle est la direction de la raison, le sens de la pensée humaine. Elle n'est pas un but, mais un chemin de l'intelligence.

La philosophie est une grande espérance de la sagesse, car elle est tendue sans cesse vers elle. Elle se situe toujours au-delà d'elle-même, comprenant que tout progrès qu'elle fait est seulement un appel à d'autres progrès mais jamais un aboutissement. Ainsi, la philosophie maintient sans cesse l'homme éveillé, elle l'empêche de s'endormir, de s'oublier, de se laisser aller.

«La philosophie, disait Maurice Merleau-Ponty, n'est pas un certain savoir, elle est la vigilance qui ne nous laisse pas oublier la source de tout savoir. Ce qui fait le philosophe, c'est le mouvement qui reconduit sans cesse du savoir à l'ignorance, de l'ignorance au savoir.

### SIXIÈME JOUR - RETOUR AU RÉEL

- Mon cher Xavier, tu ne m'en voudras pas, mais je suis obligé de te laisser seul cette après-midi. Fais vraiment comme chez toi et n'aie aucun scrupule. Je reviendrai pour le dîner.

- Ne vous inquiétez pas pour moi. Je vais donner un coup de téléphone à Hélène et je feuilleterai ensuite quelques livres de votre bibliothèque.

- A tout à l'heure.

Xavier commença par donner le coup de téléphone promis à sa femme, puis se servit un verre de bière fraîche.

Un peu de musique lui ferait du bien. Il pratiquait le piano depuis de nombreuses années mais ses goûts restaient très éclectiques. Il aimait les grands compositeurs mais s'intéressait au jazz, au blues et ne dédaignait pas un bon rock de temps en temps. Aujourd'hui, le temps était au classique, puisque Georges possédait un clavecin. Xavier avait découvert chez lui cet instrument à l'époque de sa terminale et en appréciait la sonorité.

Il choisit *La Ténébreuse* de Couperin et s'assit devant le clavier. La pureté aérienne de la musique emplît l'espace. Il était toujours surpris par la richesse de sens d'une simple mélodie, d'un rythme, d'une phrase musicale. La musique en disait autant que la philosophie, même si elle le disait autrement.

Ayant terminé, il sortit un fauteuil dans le jardin et l'installa sous l'ombre légère d'un arbre. Il entra ensuite dans la bibliothèque et choisit un ouvrage avant de repartir s'asseoir. Il se mit à tourner les pages avec nonchalance, sans y faire vraiment attention. Au bout d'un moment, le livre lui tomba des mains et il se prit à repenser à toutes ces conversations des jours précédents.

### L'HOMME DANS LA CAVERNE- LES PARADIS ARTIFICIELS

Hier soir, chez Cincinnatus, il avait été frappé d'une réflexion de leur hôte :

«Nous sommes immergés, avait dit Cincinnatus, dans un univers entièrement fabriqué de main d'homme, un monde artificiel, c'est-à-dire étymologiquement fait par l'art humain.

Nous mangeons des aliments dénaturés. Lorsque nous faisons le geste simple de boire un bol de lait, nous absorbons un produit différent de celui qui sort du pis de la vache. En effet, il a été décomposé dans ses éléments principaux, puis chaque élément a reçu un traitement spécifique, enfin on a opéré une reconstitution en fonction d'objectifs marketing : nous trouvons ainsi du lait "entier", "demi écrémé", "allégé", etc. Le goût final de ce lait et ses qualités nutritives ne viennent plus vraiment de la vache, mais du choix de l'industrie laitière.

Par ce simple exemple, il est facile de voir que nous n'affrontons pas le réel dans toute sa crudité. Nous vivons dans des maisons où le chauffage marche en hiver, tandis que la climatisation maintient la fraîcheur en été. Nous sommes véhiculés dans des trains, des avions, des voitures, qui nous coupent de la poussière, des intempéries, des aspérités de la route. Nous nageons dans des piscines chauffées et aseptisées, sans courant ni tourbillon.

Nous n'avons plus de contact avec la nature. Nos yeux ne se posent plus que sur des immeubles, des rues, des voitures, des usines. Nous sortons de notre maison pour nous engouffrer dans le métro qui nous mène à notre entreprise d'où nous reviendrons le soir par le même moyen pour rentrer dans notre maison, étant à peine passés à l'air libre dans la journée. Nous ne voyons pas le soleil se lever, puisque nous dormons à ce moment-là, tandis que nous avons vécu à la lumière artificielle de l'électricité lorsqu'il était couché.

Ce que nous connaissons par expérience est artificiel : les fibres de nos vêtements, la surface des tables sur lesquelles nous nous accoudons, la nourriture que nous mangeons, l'air climatisé que nous respirons, même l'odeur des autres hommes, imprégnée de déodorants. Il n'est pas exagéré de dire que nous appartenons à un "monde en plastique", c'est-à-dire un monde entièrement factice et reconstruit synthétiquement.

Il y a entre nous et le réel naturel, primitif, une coquille étanche qui nous isole presque complètement et nous voile cette réalité du monde. Nous croyons vivre dans le monde mais nous nous sommes repliés sur des paradis artificiels, nous rendant sans cesse plus dépendants de leurs illusions».

### LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE

En fait d'illusions, Xavier se voyait lui-même entraîné dans un tourbillon incessant d'activités plus ou moins futiles. C'était le dernier livre à la mode, le dernier film en vogue, les journaux et les revues creuses, le robinet d'eau tiède de la radio ou de la télévision déversant sur l'esprit un flot continu d'informations incontrôlées, incontrôlables et qui se recoutraient les unes les autres.

Georges tranchait par son indifférence absolue pour les «nouvelles». Il n'avait ni radio ni télévision et ne lisait pas les revues. Xavier l'avait critiqué en riant pour sa misanthropie qui le faisait se désintéresser de ses semblables, par exemple en négligeant la lecture des journaux. Georges l'avait regardé d'un air impénétrable et lui avait posé cette question : «Peux-tu me dire de quoi je suis privé en agissant ainsi et de quoi tu t'enrichis en dévorant les quotidiens ?» Il avait été obligé de convenir qu'en dehors de la partie économique, nécessaire à sa vie professionnelle, le reste relevait plutôt de la futilité.

«Dans les médias, avait remarqué Georges, s'interpose entre la réalité et nous un intermédiaire qui s'appelle le journaliste, le photographe, le preneur de son, le rédacteur en chef. Nous ne connaissons plus les faits dans leur réalité brute, nous n'atteignons plus les choses directement, nous n'en avons plus une expérience personnelle, mais nous voyons le regard d'un instrument, nous entendons le récit d'un événement, nous lisons l'impression ressentie par des hommes qui ont fait certains choix. Des choix qui ne sont pas tous conscients, d'ailleurs : ils ont choisi la nouvelle "importante", le sujet "intéressant", le "bon" angle de vue, la photo "représentative". Mais qu'est-ce qui est représentatif ? Qu'est-ce qui est important ? Qu'est-ce qui est intéressant ?

En tout cas, ce n'est ni notre choix, ni notre angle de vue, ni notre échelle des valeurs. C'est pourquoi "l'information" est toujours une certaine "déformation". En nous mettant à la remorque de la télévision, de la radio, des journaux, nous cessons de nous fier à nos sens, à notre expérience personnelle, à l'immédiate et évidente réalité, pour suivre les affirmations des "spécialistes de l'information", c'est-à-dire les sens, l'expérience et les préjugés d'autrui.

Même en supposant que le journaliste soit d'une parfaite objectivité, il reste que le "réel" qu'on nous présente, notamment à la télévision, est "reconstitué". L'image animée donne une impression saisissante de réel, alors qu'elle n'est pas vraiment le réel. La baleine que nous voyons s'ébrouer sur les quelques centimètres carrés de notre écran est bien différente de la véritable baleine que les pêcheurs-baleiniers affrontaient au harpon et à la lance. Ce que nous appelons stéréophonie, haute fidélité, consiste à triturer le son dans des malaxeurs électroniques pour "reconstituer le réel" par des échos, des filtres, des amplifications, etc. Ces sons informatisés ne ressemblent en rien aux sons véritables d'un concert.

Car la récréation artificielle d'images, de sons préalablement désintégrés, ressemble à la réalité comme le lait en poudre ressemble au lait frais sorti du pis de la vache. Non seulement, nous voyons à travers le regard d'un autre, mais nous voyons une réalité comme illusoire, reconstruite, "prédigérée", si je puis oser cette comparaison.

De plus, les médias utilisent exclusivement les deux sens du "lointain", à savoir la vue et l'ouïe. Ils ne nous permettent pas la vérification naturelle par les sens "de proximité" que sont le goût, l'odorat et surtout le toucher. Nous le savons bien : pour éviter l'illusion, nous voulons sentir, goûter et surtout palper l'objet que nous croyons voir ou entendre. Et cela, le média ne le permet jamais.

Par ailleurs, postés devant l'écran qui coupe l'image de son cadre naturel, de son milieu réel, de ses mille et une harmoniques, nous ne pouvons plus exercer notre œil à sélectionner et à fixer les détails, ce que les poètes appellent "remarquer" les choses. Nous ne formons plus notre imagination, comme l'exige la lecture des métaphores, à sauter au "troisième terme" suggéré par la juxtaposition des images et à repérer similitudes et différences, capacité dont Aristote disait qu'elle est un des signes principaux d'intelligence. Nous sommes donc à la fois saturés d'informations et incapables d'en user pour la formation de notre esprit.

Nous sommes rongés par un insidieux irréalisme. Les médias créent autour de nous l'apparence de la connaissance mais nous font vivre dans un perpétuel mirage. Plus nous croyons en savoir, moins nous en savons en réalité».

«D'ailleurs, qu'est-ce qu'un journaliste, lui disait encore Georges ? La plupart du temps, un homme qui parle de tout avec aplomb, sans avoir jamais étudié sérieusement. Celui qui possède de vraies connaissances entre dans l'action, celui qui est ignorant écrit dans les journaux. Il est invraisemblable de voir avec quelle minceur d'érudition, quelle pauvreté de réflexion et quelle absence de style la plupart des journalistes traitent le plus sérieusement du monde des sujets dont ils ignorent le premier mot. La domination chaque jour plus envahissante des journalistes est le règne de l'incompétence et de la bêtise érigées en culture.

XAVIER - Vous n'êtes pas gentil pour les journalistes. Il y en a de bons.

GEORGES - Le journalisme moderne veut distraire le public. Pour satisfaire la démancheaison de choses nouvelles, du "scoop", qui agite nos contemporains, il ne peut traiter sérieusement des choses sérieuses, mais il doit sans cesse "carrosser" l'épisode le plus insignifiant pour en faire un événement majeur. Chaque bulletin de nouvelles est l'occasion de nous parler d'une guerre qui se déroule à des milliers de kilomètres, d'un incident dans une ville éloignée, de la sortie d'un roman sans intérêt, etc.

XAVIER - La télévision, la radio, les journaux, nous permettent de connaître des choses importantes, même si cela vient au milieu d'un océan de sottises.

GEORGES - Hélas ! ce n'est même pas le cas. Car, si le journaliste gonfle la baudruche du futile, il minimise les faits significatifs, parce que ceux-ci risqueraient de gêner le public et de le détourner du journal, de la radio ou de la télévision, provoquant la perte de précieuses ressources publicitaires.

Le journaliste est obligé de faire silence sur l'essentiel, parce que l'essentiel ne se "vend" pas bien. Nous ne devons jamais tomber dans l'erreur de croire que le vacarme des médias est la mesure des faits importants, ni que leur silence est la mesure des faits négligeables.

La réalité des médias, c'est que le journaliste met sur le même plan la bulle de savon et le diamant. L'apparence, la fiction, prennent le pas sur le réel. Le saint, le héros, le grand homme sont placés entre un chanteur à succès, une vedette médiocre et un amuseur pornographe. Jean Cocteau a défini en une phrase tout le drame des médias modernes : "Aujourd'hui, la bêtise pense".

XAVIER - Bilan assez négatif !

GEORGES - Nous vivons la dictature de l'imaginaire : la réflexion personnelle, l'esprit critique n'y ont plus de place. Ce sont d'autres qui pensent pour nous, qui choisissent pour nous, qui nous imposent leurs images, leurs sentiments, leurs conceptions. Et nous acceptons de bon gré cette "police de la pensée" décrite par George Orwell dans son roman intitulé 1984.

On en arrive d'ailleurs à des retournements de situation inouïs. Dans les magasins, la publicité ne vante plus les qualités réelles ou supposées des produits, elle se contente d'écrire "Vu à la télé". Ainsi, c'est "l'apparence télé-visuelle" qui devient norme de réalité. Le produit n'est pas montré à la télévision parce qu'il est bon, mais il est bon parce qu'il est montré à la télévision. L'illusion est devenue réalité et la réalité s'est évanouie comme une illusion».

#### LA PRISON DE L'ESPRIT

Mû par une association d'idées, Xavier se leva, entra à nouveau dans la bibliothèque et saisit un livre sur un rayonnage. Au cours d'une conversation sur la vérité et la raison, Georges lui avait montré un passage très intéressant concernant la pensée moderne dans un ouvrage intitulé *La Révolution copernicienne de la philosophie*, en référence à un texte célèbre de Kant. Il voulait le relire à tête reposée.

*«La philosophie moderne, écrivait l'auteur, est née presque tout entière de l'œuvre de Descartes. C'est à cette source que les autres philosophes qui se sont voulus "modernes" se sont abreuvés, directement ou par dérivation. Or, la pensée de Descartes, et plus généralement toute la pensée "moderne" qui en découle, se caractérise par une incompréhension radicale de la connaissance intellectuelle, de sa vraie nature et de sa spécificité.*

*Descartes a bien saisi que l'objet connu se trouve à l'intérieur de la pensée par une idée. Mais il a imaginé l'idée comme un portrait de la chose connue, comme un tableau qui la représente, comme une doublure. L'esprit, pour connaître l'objet extérieur, crée en lui-même un tableau de cet objet qu'on appelle l'idée et, connaissant ce tableau ou cette idée, il connaît l'objet.*

*Cette théorie de la connaissance par les "idées-tableaux" semble à première vue assez satisfaisante, voire élégante. Pourtant, elle débouche sur un problème crucial : comment vérifier la correspondance entre mon idée, qui représente, qui dépeint, qui remplace la chose, et la chose elle-même, qui se trouve en dehors de mon esprit ?*

*Lorsque je regarde le portrait d'un homme que je ne connais pas, je me demande si le peintre a été fidèle, s'il a vraiment rendu l'expression du visage ou bien s'il a été flatteur, fantaisiste, caricatural. Mon recours est de comparer le portrait au modèle original. Si la personne représentée sur le tableau est inaccessible, cette comparaison est irréalisable et*

je reste en doute sur la valeur du portrait. Tout au plus puis-je comparer entre eux plusieurs portraits du même homme et essayer de regrouper des traits communs qui viennent probablement du modèle - à moins qu'il ne s'agisse d'une série de portraits imaginaires, hypothèse qu'il est impossible d'écarter absolument.

La théorie des "idées-tableaux" issue de Descartes nous mène à une impasse identique. Si l'idée est un portrait de l'objet extérieur, je dois m'assurer de la conformité entre le portrait et le modèle, entre l'idée et l'objet, avant de pouvoir raisonner sur l'objet. Seulement, toute comparaison se fait par l'intelligence, c'est-à-dire par des idées, autrement dit par des portraits. Jamais mon intelligence ne peut atteindre directement le réel ; toujours elle s'arrête aux idées, aux tableaux du réel. Ainsi, par définition, la conformité de mes idées avec le réel extérieur est impossible à percevoir, car je n'atteins jamais qu'un seul terme, les idées, et jamais l'autre terme, le réel.

Descartes et ses successeurs ont tenté de vérifier si mes représentations correspondent à l'original, d'évaluer ce rapport entre les choses réelles, existant en dehors de l'esprit, et les objets connus, les idées. Toutes les pistes possibles ont été minutieusement explorées pour se perdre finalement dans les sables.

Descartes a recouru à la véracité de Dieu pour s'assurer que l'idée connue par l'intelligence correspondait à la "chose" réelle qu'elle représente. Ce recours à Dieu étant artificiel, Berkeley en a déduit qu'il n'y avait aucun motif de conserver la réalité de la "chose" extérieure et que, dans ces conditions, "exister, c'est être perçu". Kant a admis de nouveau une chose, un "noumène" caché derrière le "phénomène" perçu par l'esprit, mais il a conçu ce noumène comme essentiellement inconnaissable, autant dire inexistant pour nous. C'est pourquoi ses disciples ont fait disparaître cet inutile noumène.

A cause de cette approche de la connaissance (que nous pouvons appeler "idéisme" en comprenant dans ce mot uniquement ce que nous venons de décrire), je suis enfermé en moi-même, incapable de connaître un objet "en soi", incapable d'atteindre un réel qui se situe "hors" de mon intelligence. Les penseurs modernes, "idéalistes", soutiennent en ce sens l'axiome "un au-delà de la pensée est impensable". Car la réflexion comme l'histoire de la philosophie depuis trois siècles montrent qu'il est rigoureusement impossible de sortir de cet "idéisme" pour rejoindre un réel inconnaissable par définition.

Xavier s'accorda quelques instants de réflexion pour assimiler ces notions difficiles.

«Bien entendu, notait l'auteur, les modernes ont tiré les conséquences de cet "idéisme". Selon eux, la raison humaine, enfermée dans le cercle des phénomènes, c'est-à-dire des choses qui nous "apparaissent", soit par nos sens, soit par nos "idées", n'a ni la possibilité ni le droit d'en franchir les limites. Nous ne pouvons connaître que les phénomènes et les causes phénoménales.

Nos idées, même les notions impliquées dans les premiers principes, comme l'être, l'unité, la vérité, la bonté, etc., n'ont qu'une valeur phénoménale et ne nous permettent pas d'atteindre l'être extérieur, celui qui existerait sous les phénomènes. Pour le moderne "idéisme", ces notions premières sont des images mentales formées à partir de diverses sensations, ou bien une forme subjective de la raison qui impose un cadre au flux des phénomènes.

Les modernes confirment cette pensée par l'ensemble des impossibilités intellectuelles auxquelles aboutirait la raison lorsqu'elle veut dépasser les phénomènes. La manifestation de ces impossibilités, de ces "antinomies", a été le point de départ de la problématique kantienne. "Toute connaissance précise, dit par exemple Bertrand Russell à la suite de Kant, appartient à la science, tandis que la philosophie s'intéresse aux problèmes auxquels la science ne peut répondre". C'est pourquoi "on ne peut trouver des réponses précises aux questions que pose la philosophie, puisque des réponses précises ne peuvent, en général, être connues comme conformes à la vérité". Aussi, "la valeur de la philosophie doit être cherchée pour une bonne part dans son incertitude même".

Xavier se leva pour remplir son verre et se dégourdir les jambes. La philosophie n'était pas toujours aussi simple que le prétendait Georges, surtout quand on la pratiquait pendant une aussi belle journée.

«La théorie des "idées-tableaux", continuait l'auteur, reprise sous diverses formes par tous les philosophes "idéalistes", aboutit à une séparation radicale d'avec le réel extérieur. Elle construit cette "prison de l'esprit" où l'intelligence se cogne sans cesse aux phénomènes sans jamais atteindre les choses. Elle coupe l'homme du réel pour l'enfermer à jamais dans l'idée.

Le problème a été mal posé à l'origine par Descartes. Celui-ci n'a pas tenu compte de la perception spontanée que nous avons de notre connaissance. Lorsque nous connaissons un objet, une chose, notre acte de connaissance ne porte pas sur une idée de l'objet, sur une représentation de la chose, mais sur l'objet lui-même, sur la chose dans sa réalité. Lorsque je connais une table, je ne connais pas l'idée d'une table, la représentation d'une table, je connais la table directement, immédiatement.

Lorsque nous examinons notre connaissance première, nous nous rendons compte aisément que le rôle de l'idée n'est pas d'arrêter le regard de la connaissance mais de rendre possible la vue de l'objet. Autrement dit, l'idée ne doit pas être conçue, selon la pensée de Descartes, à la manière d'un tableau de l'objet, qui serait l'image de ce dernier. Elle doit plutôt être comparée à une "fenêtre" qui ouvre sur le réel, qui enlève l'opacité de notre esprit et lui permet de voir à l'extérieur. Il faut récuser la théorie des "idées-tableaux" pour revenir à la théorie classique des "idées fenêtres".

Lorsque je regarde dehors, je ne vois pas la fenêtre, mais, à travers la fenêtre, les objets qui sont dehors. Il m'est possible de regarder la fenêtre en tant que telle, comme il m'est possible d'examiner mon idée en tant que telle. Mais ce n'est pas la connaissance première. Si la fenêtre est là, ce n'est pas pour être regardée, mais pour permettre de voir au travers. Si mon idée est là, ce n'est pas pour la considérer, mais pour atteindre l'objet grâce à elle. En soi, la fenêtre est faite pour voir les objets extérieurs ; en soi, l'idée est faite pour connaître les objets extérieurs.

Dans cette conception, la correspondance entre l'idée et l'objet extérieur ne fait plus difficulté. Est-ce que j'étudie la correspondance entre la fenêtre et l'objet que je vois à travers elle ? L'idée n'étant plus comprise comme un tableau de l'objet, mais comme une ouverture vers lui, par définition aucun problème de correspondance ne se pose. Il est immédiatement évident que l'idée permet de connaître l'objet, puisque sa nature même est d'ouvrir l'esprit à l'objet.

Il peut se faire que la vitre soit sale ou couverte de buée, ce qui déformerait ma vision. Il reste donc place pour un examen critique. Nous ne prétendons pas opposer à cet "idéisme" moderne un réalisme naïf et simpliste. La critique de la connaissance, dont nous reconnaissons l'utilité, consiste à vérifier que notre esprit fonctionne bien, qu'il n'a pas des ra-

tés dus à des troubles personnels ou à des interférences du milieu ambiant. Mais cette critique de la connaissance ne peut avoir pour objet l'examen de la correspondance entre l'idée et l'objet dans les cas ordinaires : si la raison fonctionne correctement, par définition l'idée permet d'atteindre l'objet, de le connaître véritablement. »

La réponse à la question posée était éclairante, mais l'auteur la complétait immédiatement par des considérations pratiques :

*«Le moderne "idéalisme" cherche à nous faire croire que nous ne sortirons jamais de notre pensée et qu'un au-delà de la pensée n'est pas pensable. Si nous acceptons de chercher une réponse à cette objection, nous sommes perdus d'avance. En effet, les objections d'un "idéaliste" sont formulées en termes "idéalistes". Quoi d'étonnant, dès lors, qu'un "idéaliste" remporte toujours la victoire ? La solution "idéaliste" des problèmes est impliquée dans les questions que pose un "idéaliste" .*

*Si l'idée est un tableau de l'objet, il devient définitivement impossible de vérifier la conformité entre l'une et l'autre : on ne peut que tomber dans cet "idéalisme" moderne. Nous devons refuser la discussion sur un terrain qui n'est pas le nôtre et ne pas nous juger en difficulté parce que nous ne savons pas répondre à des questions insolubles mais qui ne se posent pas en réalité.*

*La différence entre un "idéaliste" et nous est qu'un "idéaliste" pense, tandis que nous cherchons à connaître. Un "idéaliste" pense, c'est-à-dire qu'il travaille sur des tableaux, des idées du réel. Nous connaissons, c'est-à-dire que nous atteignons directement par l'intelligence les objets réels. Lorsqu'un "idéaliste" nous demande comment rejoindre l'objet en partant de la pensée, nous devons répondre qu'on ne le peut pas et que c'est même la raison principale de ne pas être "idéaliste". Il faut partir de la connaissance, c'est-à-dire d'un acte de l'intellect qui consiste essentiellement à saisir un objet, de l'unité vécue d'une intelligence et d'un objet réel que cette intelligence connaît.*

*Une philosophie réaliste porte sur l'objet extérieur, sur le réel. Les philosophies "idéalistes", au contraire, parce qu'elles partent de l'idée, en arrivent très vite à choisir pour objet de réflexion la science ou la philosophie, c'est-à-dire des assemblages d'idées. Lorsqu'il pense vraiment en "idéaliste", un "idéaliste" réalise sous sa forme parfaite l'essence du "professeur de philosophie" ; mais lorsqu'il pense vraiment en réaliste, le réaliste s'accorde avec l'essence authentique du philosophe. Car le professeur de philosophie parle des idées philosophiques, mais le philosophe parle des choses réelles».*

#### DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

Hier, la conversation avait mené bon train, on s'était jeté à la tête les arguments contradictoires et chacun était resté campé sur ses positions. Une des remarques de Xavier avait provoqué une prompte riposte de Cincinnatus.

«Vous affirmez que nous sommes coupés du réel sensible par les objets artificiels que nous avons fabriqués, coupés du réel imaginable par l'envahissement des médias, coupés du réel intellectuel par les mirages de l'idéalisme. Le monde réel nous échapperait de plus en plus, tandis que le monde qui nous entoure, qui nous imprègne, serait une sorte de fiction. Comme la publicité de *Canada Dry*, vous soutenez que le monde actuel a l'aspect de la réalité, le goût de la réalité, l'odeur de la réalité, mais que ce n'est pas la réalité ?»

«Voyez comme vous êtes contaminé, disait Cincinnatus. Même vos comparaisons tirent leur origine, non plus de la nature, mais des médias, de la publicité. Je préfère la vieille philosophie. A mon sens, l'allégorie de la caverne, décrite par Platon, est en train de devenir réalité. Les hommes quittent le monde réel et s'enferment dans un monde fabriqué, "factice" au sens propre, où tout n'est qu'ombre et apparence mais où ils se donnent l'illusion d'être en contact avec le réel».

#### RETOUR À LA TERRE

Xavier s'était fait l'avocat du diable : «Pourquoi devrions-nous refuser le monde de l'artificiel, qui après tout n'est pas moins constitué à partir de la nature des choses que l'autre, celui que vous nommez naturel ?»

«L'objet artificiel, lui avait répondu Cincinnatus, n'est pas mauvais en tant que tel. Il a d'ailleurs toujours existé dans l'histoire de l'humanité. Seulement, il est le fruit de la raison humaine, de la volonté humaine, de la sensibilité humaine. Lorsque nous nous confrontons à lui, nous retrouvons ce que nous avons conçu au préalable. L'objet artificiel n'est autre que le miroir qui nous renvoie notre propre image.

Or, le monde moderne a connu un développement extraordinaire de tous les objets artificiels. Nous sommes désormais totalement immergés dans l'artificiel par nos vêtements, notre habitat, nos transports, nos aliments, nos loisirs, etc. De ce fait, nous nous heurtons à chaque instant à ce miroir qui nous renvoie l'image de notre humanité et qui nous coupe en grande partie du contact avec le réel extérieur, indépendant de nos choix, de nos goûts, de nos conceptions. Il existe maintenant comme un barrage entre nous et l'univers naturel, qui nous enferme dans "l'humain trop humain" dont parlait Nietzsche.

Pourtant, nous avons un besoin absolu de ce contact direct avec le réel naturel et primitif. Nous sommes une espèce enracinée dans l'air, l'eau, la terre et le feu de l'expérience élémentaire. Notre esprit ne peut fonctionner seul, il doit être alimenté sans cesse par le contact avec les objets sensibles. Cette rencontre avec la réalité extérieure est seule apte à engendrer les réactions intérieures qui libèrent les énergies de l'intelligence et de la volonté. Privée de ces impulsions venues de l'extérieur, notre pensée est sans objet et tourne inlassablement en rond dans le cercle de ses petites idées.

Pour penser, il nous est nécessaire d'engraisser le sol de notre esprit, de l'irriguer par l'expérience directe de la nature. Les hommes ont un besoin vital du contact quotidien des champs et des bois, des rivières, de la terre et de l'herbe, des oiseaux et des insectes, de la pluie et du vent. On ne peut remplacer ce contact par celui des objets élaborés par l'homme, qui n'enrichissent pas nos sens puisqu'ils en sont eux-mêmes issus. Nous ne pouvons vivre réellement d'une façon humaine, c'est-à-dire en développant harmonieusement notre esprit, que dans la mesure où nous avons d'abord touché, goûté, senti, entendu et vu la nature primitive dans sa réalité.

Regardez une vache. Elle absorbe l'herbe lorsqu'elle broute, puis la rumine à un autre moment de la journée. Brouter l'herbe, c'est entrer en contact avec le réel extérieur, avec la nature primitive. Ruminer, c'est-à-dire travailler sur un matériau qui a déjà subi divers traitements, c'est entrer en contact avec l'objet artificiel. La rumination n'est pas mauvaise, elle

est même nécessaire à la vache. L'objet artificiel n'est pas inutile, il est même souvent nécessaire à l'homme pour vivre. Mais il est clair que la vache qui ne ferait que ruminer, sans absorber régulièrement de l'herbe, mourrait dans un bref délai. Il est clair que le contact avec les seuls objets artificiels conduit rapidement l'esprit au dépérissement et à la mort.

Le milieu naturel de la vérité, c'est la nature elle-même dans sa réalité brute. Vivre continuellement dans l'artificiel, c'est vivre dans une illusion perpétuelle, dans une sorte de somnambulisme, au fond de la caverne de Platon où la prétendue réalité n'est qu'ombre et apparence».

«Qui a jamais vécu ainsi, au contact de la nature ? C'est un mythe, une fiction».

«Détrompez-vous, répondait Cincinnatus : la civilisation de l'artificiel est relativement récente et ne date guère de plus d'un siècle. Durant des millénaires, le mode de vie n'a pratiquement pas varié. Comme nos arrière-grands-pères, Socrate s'est promené, sa vie durant, à travers les rues sans pavage et les ruisseaux d'un village déjà grand mais encore essentiellement rural. Dans le Phédon, Platon le montre qui baigne ses pieds nus dans la fraîcheur d'une rivière, tandis qu'il découvre à un jeune vaniteux la richesse intelligible de l'amour. Dans la *République*, Socrate indique en passant qu'il vient de parcourir les huit kilomètres qui séparent Athènes de son port et qu'il a l'intention de les parcourir en sens inverse le soir même. Aristote a énoncé un des principes majeurs de sa métaphysique alors qu'il parcourait les soixante kilomètres qui le séparaient de Mégare.

Les Anciens disaient : *Mens sana in corpore sano*, un esprit sain dans un corps sain. Il faut appliquer ce dicton principalement à la santé des sens, c'est-à-dire à leur réalisme. La base de l'éducation consiste à affiner les sens : car rien n'est dans l'intelligence qui ne soit d'abord passé par les sens. Or, comment concevoir cette éducation dans un monde artificiel destiné à créer l'illusion, à faire croire que le plastique est du bois, que le polyester est de la laine, que le béton est de la pierre ?

Le mot "humain" possède, dit-on, la même racine que "*humus*". Nous sommes humains si nous sommes en contact avec les réalités terrestres : "La terre, elle, ne ment pas..." *L'Angelus* de Millet représente cette réalité de l'enracinement humain : le paysan vient de finir son travail quotidien, il a les pieds solidement enfoncés dans sa terre, le soleil se couche devant ses yeux, sa femme se trouve à ses côtés. Tout son être est comme imbibé par les réalités les plus tangibles, les plus humaines».

«On ne peut pas revenir en arrière, renier le progrès et vivre comme au Moyen Age ! »

«Pourquoi pas ? rétorquait Cincinnatus. Nous sommes en train de remettre en cause ce qui était considéré comme des acquis définitifs de la civilisation, la voiture individuelle, les emballages plastiques, les bombes spray, etc., pour des raisons écologiques, en vue de préserver l'environnement matériel. Des lois draconiennes se mettent en place, les mentalités évoluent, on revient en arrière à cause des périls qui menacent l'humanité. Même la consommation de l'eau, cet élément qui paraissait inépuisable, est désormais soumise à un contrôle de plus en plus strict.

Pourquoi une évolution semblable ne serait-elle pas possible en vue de restaurer notre environnement spirituel et mental dégradé ? Pourquoi ne prendrait-on pas les moyens de se débarrasser des objets artificiels les plus inutiles, des gadgets les plus stupides, pour retrouver la vraie saveur de la réalité concrète ? La pollution qui frappe nos esprits est plus grave que celle qui touche nos corps. L'appauvrissement spirituel qui découle de notre enfermement dans l'artificiel est plus inquiétant que les difficultés respiratoires des habitants des grandes villes.

Il serait urgent de lancer un plan d'écologie spirituelle. Si les hommes veulent survivre mentalement, c'est ce qu'ils devront faire avant qu'il ne soit trop tard, avant que le patrimoine de l'humanité n'ait été irrémédiablement détruit».

«On ne peut pas comparer l'écologie matérielle avec l'écologie spirituelle dont vous parlez. Votre proposition me semble assez chimérique».

«Il faut se souvenir, soulignait Cincinnatus, qu'il y a vingt ans le combat écologique était considéré comme la chasse gardée de quelques utopistes farfelus. Aujourd'hui, tout le monde, même les grands pollueurs, se met au vert, car les menaces pour l'avenir deviennent dramatiques. Il faudra bien également lancer un plan de sauvetage, afin de préserver le contact avec le réel, si l'on ne veut pas voir l'animal raisonnable disparaître de la surface du globe au profit d'une sorte de mutant au cerveau atrophié. L'humanité est aujourd'hui, sur le plan spirituel, une espèce menacée, en voie de disparition. Il lui faut rapidement reprendre contact avec le réel dans toute son objectivité afin de se préserver elle-même».

Xavier était effectivement frappé par le détachement profond de Georges, son indifférence à l'égard du confort. A Paris, sa vie simple l'avait déjà étonné. Aucun luxe, aucun superflu, quelques beaux objets, des livres, une grande affection familiale. Mais sa vie actuelle était pauvre et laborieuse, puisqu'il lui fallait entretenir seul sa maison, faire son travail de journaliste mathématique, cultiver son jardin et son verger et surtout s'adonner à la philosophie.

Mardi dernier, Georges, absorbé par la préparation du repas, l'avait envoyé chercher dans sa chambre un livre dont ils discutaient. Il avait été saisi par le dépouillement de cette pièce. Les murs étaient blancs, simplement ornés d'un beau crucifix ancien. Un lit modeste dans un coin, une table de bois campagnarde avec une chaise, une étagère de livres dont l'usure manifestait le fréquent usage et un coffre à vêtements composaient tout le mobilier. En redescendant, il l'avait interrogé sur sa façon de se chauffer l'hiver, puisqu'il n'y avait ni poêle, ni radiateur. Georges avait ri sans répondre et était passé à autre chose.

Comme le lui avait fait remarquer Georges : «Le développement de l'homme ne doit pas être quantitatif, se réaliser par une accumulation de biens matériels. Cet appétit de biens de consommation est une aliénation de l'homme qui l'enchaîne à autre chose qu'à sa propre nature. Le développement vrai de l'homme doit être qualitatif, c'est-à-dire se réaliser par un accroissement harmonieux des biens intérieurs et proprement humains». Il réalisait pour lui-même ce programme, bien avant de l'enseigner.

Un ancien philosophe nommé Aristippe, lui avait-il encore dit, voyageait un jour sur la mer et fut pris par une tempête. Le bateau qui le transportait fit naufrage et le philosophe perdit tous ses biens dans cette catastrophe. S'agrippant à une épave, il réussit à échouer sur le rivage et fut recueilli par les habitants du lieu. Comme il jouissait d'une immense renommée de savoir, ces gens voulurent le garder près d'eux pour bénéficier de ses enseignements et n'hésitèrent pas à lui redonner autant de biens qu'il en avait perdus. Quelque temps après, il écrivit à ses amis dans sa patrie pour leur raconter ses mésaventures et leur recommanda de n'emporter, dans leurs voyages, que des biens qui ne se perdent pas dans les naufrages, tels que la science et la sagesse.

Telle est l'image de la vie moderne. Elle nous submerge d'objets inutiles, illusoire, vains. Celui qui s'encombre de ces poids morts surcharge la barque de son âme et risque bien de faire naufrage avant d'être devenu un homme».

### COMME UN DORMEUR QUI S'ÉVEILLE

Xavier feuilleta quelques pages, changea de livre, se prit à examiner les tables des matières. Le cœur n'y était pas ; son esprit vagabondait encore, essayant de mettre de l'ordre dans toutes les discussions qui avaient émaillé ces derniers jours. Ce matin, tracassé par cette question des médias, il n'avait pu s'empêcher d'y revenir avec Georges.

«Comment imaginez-vous, lui avait-il objecté, cette libération de l'emprise des médias que vous dénoncez ?»

«Les médias, lui avait répondu Georges, me font voir le monde à travers le regard d'un autre, à travers la pensée d'un autre, à travers les choix d'un autre. Ils reconstituent le réel pour me communiquer le "bon" angle de vue, le son "authentique", l'événement "brut". Par là, ils aliènent ma liberté de vision, ma perception personnelle du réel, mon contact direct avec les choses. Enfermé dans mon cocon, je crois communiquer avec le monde par le journal, la radio, la télévision. En fait, je suis prisonnier dans la caverne de l'illusion, car plus les médias me relient au monde en apparence, plus ils m'en coupent en réalité.

Pour recouvrer ma liberté, je dois m'arracher à cette torpeur mortelle des médias animés et sonorisés. Il faut que je réapprenne à voir de mes yeux la réalité authentique, à l'entendre de mes oreilles, à la toucher de mes mains. Je dois entrer en contact personnel avec les choses, au lieu de vivre par procuration, au lieu de voir par autrui, au lieu de remettre à un autre le soin d'entendre ou de remarquer.

Plus encore : je dois réapprendre à penser par moi-même, à réfléchir par moi-même, à raisonner par moi-même, comme je le fais sans difficulté dans ma vie personnelle. Les médias produisent comme un effet de sidération mentale, d'annihilation de ma pensée. Il est étonnant de constater que des gens, pleins de bon sens et d'esprit concret dans leur vie personnelle ou professionnelle, deviennent comme stupides face aux pires énormités des médias.

Comme le disait Socrate, cette sortie de la caverne vers la lumière, vers la vie, sera douloureuse, tant je me suis habitué à ma condition d'esclave, tant les médias s'infiltrèrent agréablement dans mon esprit. Ne plus regarder passivement un écran qui s'anime tout seul, ne plus absorber les nouvelles "prédigérées" de la radio, ne plus lire chaque jour "ce qu'il faut penser" dans son journal, voilà une rude conversion. Pourtant, c'est la seule voie d'une renaissance personnelle, d'une résurrection».

«Bien que nous devions nous arracher à la dictature de la pensée "homogénéisée", avait encore affirmé Georges, cela ne signifie pas qu'il faille refaire le monde à nous seuls, réinventer l'eau chaude et le fil à couper le beurre. Nous devons, au contraire, nous confronter avec les grands esprits, les artistes, les écrivains, les penseurs. Ce qu'ils nous ont transmis de leur expérience, de leur perception, de leur réflexion, doit être pour nous la vraie source du savoir, le contact avec le meilleur de la réalité humaine. Comme le disait Descartes, "la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui nous découvrent les meilleures de leurs pensées".

Si nous voulons vraiment nous réveiller de notre somnambulisme médiatique, du rêve permanent que nous propose le monde moderne, nous devons demander à ces hommes d'élite la matière de nos réflexions, de nos méditations. Voir par nous-mêmes et entrer en contact avec les génies de l'humanité, telle est la vraie façon de se réveiller».

Xavier se leva pour faire quelques pas dans le jardin. Un des livres tomba au sol et il le ramassa. Quelle chose étrange que la littérature ! Depuis cette année déterminante de sa classe terminale où il s'était mis dans le sillage de Georges, il achetait toutes les revues littéraires et tous les suppléments culturels des quotidiens. Cela représentait des milliers de francs dépensés chaque année, un temps important consacré à cette activité, pour aboutir à quoi ? Sa culture restait finalement assez limitée.

En revanche, il était frappé de l'immense savoir que manifestait Georges. Non seulement en philosophie, mais en littérature, en poésie, en histoire, en musique, en peinture, ses connaissances étaient étonnantes et son goût très sûr. Ses lectures en matière de littérature contemporaine fascinaient Xavier : rien de bon ne lui avait échappé et il dédaignait sans scrupule tout le médiocre. Pourtant, il ne lisait presque aucune revue. Une confiance expliquait sans doute cela.

«Mon père a été conservateur dans une grande bibliothèque durant plus de trente ans. Il m'a appris à connaître les livres, à les juger, à les comparer. Il m'a fait découvrir les divers éditeurs, m'a initié à leur histoire et m'a permis d'entrer en contact avec la plupart d'entre eux. Je reçois leurs catalogues et l'expérience me permet de distinguer immédiatement l'œuvre novatrice et solide du roman faisanté, de l'histoire trafiquée et de la philosophie de café du commerce.

La "revue littéraire" apporte, non le texte lui-même, mais l'opinion de tel médiocre journaliste sur ce texte. Je préfère me fier au goût personnel longuement affiné, sans dédaigner toutefois l'opinion des deux ou trois vrais critiques littéraires qui, bien entendu, n'ont rien à voir avec les "stars du journalisme culturel"».

«On raconte de Bergson, notait Georges, une anecdote plaisante, qui manifeste la distance immense séparant un philosophe honnête d'un amuseur de galerie. Un journaliste vint un jour le visiter afin de recueillir son avis sur la guerre du Rif, dans le cadre d'une enquête de son journal auprès des "grandes personnalités françaises". Bergson lui avoua qu'il n'avait pas de lumières spéciales sur ce sujet puisqu'il ne l'avait jamais étudié.

Voyant le désappointement du journaliste, et soucieux de lui faire plaisir, il ajouta : "Mais je peux l'étudier, si vous le souhaitez". Le journaliste, sautant sur l'occasion, lui demanda : "Alors, je peux revenir vous interroger, disons... dans deux jours ?" "Cher monsieur, lui répondit le philosophe, vous vous méprenez complètement. Je travaille à un ouvrage depuis cinq ans. Il me faudra environ cinq autres années pour l'achever. Puis je me mettrai à l'étude de la guerre du Rif. Il me faudra rassembler une documentation exhaustive et l'étudier à fond, afin de me faire une opinion fondée. Je pense que dans quinze ans je pourrai répondre à votre enquête". Inutile de préciser que le journaliste ne revint pas.

Telle est la vraie connaissance, celle qui ne se contente pas de l'avis des autres, celle qui ne reste pas dans le superficiel, le clinquant, mais qui cherche à aller au fond des choses. »

Hier matin, ayant surpris par hasard les bribes d'une conversation entre Jean-Baptiste, le fils de Georges, de passage chez son père, et ce dernier, Xavier avait admiré la qualité de leur entretien. La discussion portait sur les peintres italiens et chacun des deux partenaires éclairait le sujet en ouvrant pour l'esprit des perspectives insoupçonnées. Quelques instants plus tard, il avait pu bavarder quelques instants seul à seul avec le fils de Georges :

XAVIER - Je savais que ton père était un homme remarquable par sa culture. Je vois que son fils suit brillamment ses traces.

JEAN-BAPTISTE - Ne sois pas persifleur ! Sans rire, tu sais que je dois tout à mon père. Ce que tu as pu recevoir quelques heures par semaine durant ton année de terminale, je l'ai reçu durant plus de vingt ans.

Je remercie chaque jour mon père de nous avoir préservés de la télévision, ma sœur et moi, et de nous avoir initiés très jeunes aux richesses de la littérature, de l'histoire et de l'art. Malheureusement, il s'est mis un peu tard à la philosophie, ce qui nous a empêchés d'en profiter pour nous-mêmes.

Que de soirées passées ensemble à parcourir de beaux livres, à écouter ou à jouer des œuvres musicales, à deviser sur tous les sujets ! Comme je plains ceux qui ne reçoivent dans le sanctuaire familial que le flot insipide et vulgaire de la télévision ! Où que j'aille, durant mes voyages, je suis capable d'apprécier un bon repas, un musée, une église, un beau paysage et je le dois à l'effort d'attention et d'éducation de mon père, ainsi que de ma mère lorsqu'elle vivait.

Nos parents avaient le goût du beau et voulaient développer en nous l'amour du beau. C'est pourquoi ils nous donnèrent à lire du « bien écrit », même s'il s'agissait parfois d'auteurs difficiles, en proscrivant avec soin non seulement les lectures malsaines mais même la littérature niaise ou médiocre. Ils marquaient les passages que nous devions sauter parce qu'ils n'étaient pas de notre âge. C'est ainsi que nous avons eu accès très jeunes aux chefs-d'œuvre de la civilisation. Et nous n'avions pas envie de lire les passages marqués, car nous avons pleine confiance dans le jugement de nos parents.

Nous savions qu'ils n'auraient pas hésité à nous les proposer si cela avait eu le moindre intérêt ou si nous avions été aptes à les comprendre au stade où nous étions parvenus. **Corneille, Homère, Molière, Balzac, Musset, Proust, Verlaine, George Sand, Virgile et Hugo, Villon et de Maistre**, etc., ont enchanté mon enfance et j'ai pu vivre très jeune dans la plus belle et la plus riche des poésies.

Georges, Jean-Baptiste, Cincinnatus : des esprits libres, ouverts et cultivés. Mais aussi des hommes qui ne regardent pas la télévision, qui n'écoutent pas la radio, qui lisent rarement les journaux. Xavier, qui se croyait cultivé, ouvert et libre de jugement, s'apercevait brusquement combien son esprit était affecté par l'obscurantisme contemporain et intoxiqué par les préjugés les plus étranges. Il était comme un dormeur qui s'éveille et qui s'aperçoit que ce qu'il vient de vivre n'a été qu'un rêve. Ce qui lui avait paru réalité jusqu'à ce moment n'était qu'un simple produit illusoire de la société du spectacle.

#### ALLER AU VRAI AVEC TOUTE SON ÂME

Xavier reprit en main *La Révolution copernicienne de la philosophie*. Ce livre sur l'idéalisme n'était pas facile. A ce propos, le repas d'hier s'était terminé par une discussion serrée où Xavier avait eu du mal à tenir le rythme face à ses redoutables interlocuteurs. Revenant sur cette connaissance du réel que procure l'intelligence, il s'était permis de rappeler allusivement les critiques de Descartes, de Kant et de bien d'autres à leur suite. Cette réflexion avait, comme prévu, déclenché un tollé général.

CINCINNATUS - Descartes, Kant et les autres veulent qu'en commençant la philosophie on fasse le vide dans son esprit. Mais quand un homme aborde la réflexion philosophique, son intelligence n'est pas une table rase, elle n'est pas vide de vérité. Il est impossible de se dire sincèrement : « Peut-être que je ne connais rien ? » Un homme qui, à vingt ou à quarante ans, s'avise tout à coup de se comporter comme l'enfant qui vient de naître, en prétendant qu'il ne sait même pas s'il est capable d'atteindre la réalité, cet homme-là se joue à lui-même une comédie. S'arrêter au milieu du chemin de la vie pour annuler arbitrairement tout son avoir intellectuel, pour frapper d'interdit toutes ses connaissances jusqu'à ce que chacune soit contrôlée, c'est comme si l'on fermait les yeux pour les rouvrir ensuite, afin de s'assurer qu'ils sont aptes aux couleurs.

XAVIER - Mais la vraie question n'est pas là. Il ne s'agit pas de savoir si l'esprit humain trouve en lui des connaissances spontanées, car nous en sommes tous d'accord. La question est de savoir si l'intelligence peut justifier, dans le domaine de la réflexion philosophique, c'est-à-dire d'une manière réellement scientifique, la certitude de ces connaissances spontanées. Quand nous abordons la philosophie, tant que nous n'avons pas examiné la raison humaine et sa valeur, pouvons-nous affirmer ou nier quoi que ce soit d'une façon valable ? Ne devons-nous pas poser un doute préliminaire, une abstention méthodique de toute affirmation non contrôlée ? La première tâche du philosophe sera, bien entendu, de sortir de ce doute initial pour asseoir sur un fondement inébranlable l'édifice de la philosophie.

CINCINNATUS - Cette manière d'aborder la chose m'a toujours semblé vicieuse, car elle se fonde sur des présupposés inexacts. Nous pouvons bien frapper de suspicion quelques-unes de nos certitudes, mais non pas toutes. Lorsque notre esprit constate une chose avec une évidence absolue, il lui est impossible de se persuader qu'il ne voit pas. Nous pouvons, sous l'influence de préjugés philosophiques, nous dire qu'il faut douter, ne pas nous occuper de ce que nous voyons, refuser le droit à l'existence pour ce qui s'impose en réalité, bref, nous pouvons faire semblant de croire, comme le disait Descartes, qu'il n'y a rien. Mais il s'agit d'un pur artifice, c'est une pièce de théâtre que l'esprit se joue devant lui-même mais dont il n'est jamais réellement dupe. Au fond de lui une voix obstinée répète : « Et pourtant, il existe quelque chose ».

GEORGES - C'est le beau mot d'Aristote à propos d'Héraclite, lequel prétendait mettre en doute le principe de non-contradiction : « Il est impossible, dit-il, que personne conçoive jamais que la même chose existe et n'existe pas. Héraclite est d'un autre avis, selon quelques-uns, mais tout ce qu'on dit, il n'est pas nécessaire qu'on le pense ».

Devant certaines réalités, l'évidence nous prend à la gorge sans nous laisser le loisir de nous défendre. Elle nous saute aux yeux, non comme une force aveugle, mais comme une lumière éclatante, irrésistible. Dès que notre esprit s'avise de réfléchir, il subit ce choc. Pas un instant ne lui est accordé pour délibérer ; il se trouve face à des évidences qu'il ne peut pas discuter, qu'il n'a pas à justifier, mais seulement à constater et à enregistrer. Dans ce contexte, l'attitude « scientifique » du philosophe qui voudrait leur accorder son laisser-passer avant de les accepter est une plaisanterie.

CINCINNATUS - Les agnostiques eux-mêmes, en dépit de leur système, dès qu'ils cessent de philosopher, et même tout en philosophant, ont naturellement l'irrésistible évidence, comme le prouve leur langage, que l'intelligence est faite pour connaître quelque chose, que la notion d'être est la notion même du réel, que le principe de non-contradiction est la



loi du réel et pas seulement la loi de la pensée, que l'absurde est aussi irréalisable qu'il est impensable. Autrement dit, ils acceptent des évidences immédiates et non démontrées.

XAVIER - Tout cela est indéniable, du point de vue subjectif : mais du point de vue objectif ?

CINCINNATUS - Il n'est pas exact que nous ayons conscience de nos certitudes comme d'états purement subjectifs, d'où nous concluons ensuite à une réalité distincte de la connaissance, à une vérité objective. C'est plutôt l'évidence immédiate qui nous donne l'objet extérieur, le réel. Nous atteignons d'abord la chose, avant même de pouvoir revenir sur notre connaissance. Nous ne connaissons pas premièrement la connaissance, nous connaissons l'objet, de même que nous ne mangeons pas la digestion, mais le pain.

L'évidence immédiate n'engendre pas dans notre esprit un état opaque et ténébreux que la réflexion rendrait transparent et lumineux. Au contraire, elle apporte elle-même la lumière. La réflexion critique que nous pouvons élaborer ensuite ne consiste pas à créer de la lumière avec de l'obscurité, de l'être avec du néant, du plus avec du moins. Elle ne fait que recevoir de l'évidence des objets réels, lumineux, dont elle s'applique à distinguer les divers aspects.

On sépare trop, d'une façon vraiment brutale, la certitude spontanée et la certitude réfléchie. On les parque en des caissons étanches, dont on se réserve ensuite la possibilité d'ouvrir les communications. Mais les écluses s'ouvrent toutes seules, le contact s'établit naturellement, la certitude réfléchie prolonge la certitude immédiate. Notre esprit s'éveille à la lumière et persiste sans interruption à y vivre et à s'y développer.

Cette conception qui fait du doute le premier stade de la philosophie m'a toujours semblé une théorie mal digérée, pleine d'irréalisme et de vues superficielles ou inexactes.

XAVIER - Dans ces conditions, il ne reste plus qu'à abandonner Descartes !

GEORGES - Exactement. D'ailleurs, à côté des vices essentiels que vient de décrire notre hôte, cette thèse présente d'autres défauts notables. Tout d'abord, on fait comme si l'homme qui commence à philosopher n'avait que des certitudes spontanées. Mais Descartes, lorsqu'il s'enferme dans son poêle pour remettre en question ses connaissances, n'en est pas à sa première réflexion : il réfléchit depuis longtemps, depuis son enfance. Il est impossible de découvrir en l'homme une époque de sa vie psychique d'où la réflexion serait totalement absente.

Car il ne faut pas confondre réfléchi et volontaire. Si la réflexion peut être méthodique et volontaire lorsque nous réfléchissons de façon organisée et suivie sur nous-mêmes, elle peut être également spontanée : par exemple, en saisissant un objet par l'intelligence, je me vois moi-même en train de le saisir.

CINCINNATUS - De toutes les façons, les Descartes et les Kant ne peuvent poser le problème comme ils le font, sans en supposer la solution. En effet, on ne peut mettre en doute la valeur de toute certitude sans se référer, de façon explicite ou implicite, à un idéal absolu et incontestable de la certitude, à une notion déjà acquise de la vérité, à un principe rigoureux de logique qui commandera toute la discussion subséquente. Celui qui prétend mettre en doute ses certitudes sait, avant d'entamer sa recherche, que la certitude valable, scientifique, qui a pour corrélatif la vérité objective, possède tels caractères et requiert telles conditions.

Voilà une certitude réfléchie et même philosophique bien reconnaissable, que l'on est obligé de soustraire au doute universel. Or, elle possède tous les ingrédients de la philosophie critique : notions de vérité, de réalité, d'objectivité, etc. La philosophie dite « critique » a donc déjà commencé quand on lui assigne un commencement, autrement dit elle se fonde sur une pétition de principe, un cercle vicieux.

XAVIER - Vous rejetez toute étude critique de la connaissance humaine ?

CINCINNATUS - Pas du tout ! Il est parfaitement légitime de faire l'inventaire et la révision critique des connaissances humaines. C'est une partie essentielle de toute philosophie sérieuse. Mais, dans cette entreprise, il n'y a pas la place, contrairement au préjugé de Descartes et de Kant, pour un doute préalable et universel. Prétendre ne rien savoir sur rien, c'est se suicider intellectuellement, c'est déboucher immanquablement sur le néant de la pensée et de l'être, comme le prouve l'incapacité de la philosophie moderne à construire du solide depuis trois siècles.

Regarder comme non avenues les certitudes immédiates, les évidences directes, est un radicalisme destructeur, un appauvrissement irrémédiable de l'esprit. C'est aussi une farce puisqu'en réalité ces évidences demeurent et qu'il serait plus franc de l'avouer sans ambages.

Nous devons faire confiance à notre intelligence, à sa capacité d'atteindre le réel, quitte à revenir ensuite vers elle pour préciser son fonctionnement. Ne nous laissons pas enfermer dans la prison de l'esprit qu'est « l'idéalisme ». Bien au contraire, n'hésitons pas à aller au vrai avec toute notre âme, avec toute notre intelligence.

### LE VOILE SE DÉCHIRE

En rentrant de chez Cincinnatus, alors qu'ils buvaient un dernier verre avant d'aller se coucher, Xavier avait demandé à Georges : « D'après vous, il faut vraiment sortir du mirage pour vivre de la réalité ? »

GEORGES - Nous sommes en cage dans nos illusions. Nous croyons vivre en plein réel alors que nous sommes enfermés dans une caverne où tout n'est que simulacre et faux-semblant. Mais, comme cette prison est toute illuminée des lumières illusives de la modernité, de la technique, des médias, elle nous paraît être le monde réel, riche et vrai.

Nous ressemblons à ce papillon qui entre le soir dans notre bureau. Pénétrant par hasard, il est attiré irrésistiblement par la lumière puis aveuglé par elle. Cherchant alors à sortir pour rejoindre la nature, la vie, il se heurte sans cesse à la vitre, ou revient inlassablement vers la lumière jusqu'à ce qu'il se brûle, sans jamais voir que la porte est ouverte, qui lui permettrait de repartir sans difficulté.

Nous ne pourrions revivre que lorsque nous aurons quitté la lumière artificielle pour retrouver le soleil, l'air, les arbres, la nature : lorsque nous aurons déchiré le voile qui nous sépare du réel.

XAVIER - Il n'est pas plus facile à nous-mêmes qu'au papillon de rejoindre le réel.

GEORGES - Tant que nous sommes enfermés dans l'apparence, que nous croyons à l'imposture, toute sagesse est impossible. Le problème, c'est que nous aimons notre prison, parce que nous sommes habitués à elle, parce qu'elle nous semble douillette et chaude face à un monde extérieur inconnu, sinon hostile. Il faut donc réagir très fortement et avec beaucoup d'énergie. Il faut réapprendre à mordre dans le réel, même si cela doit faire mal dans un premier temps.

XAVIER - Comment savoir si nous aurons l'énergie nécessaire pour sortir de la caverne, pour passer de l'autre côté

du miroir, pour faire retour au réel ?

GEORGES - Une anecdote te le fera peut-être comprendre. Un jour, dans l'Antiquité, à moins que ce ne soit en Chine ou en Inde, un jeune étudiant vint voir un vieil ermite qui vivait retiré loin des hommes. Il lui demanda de lui enseigner la sagesse. «Mon fils, lui répondit l'ermite, je ne puis rien t'apprendre de bon. Retourne à la ville et tu trouveras sans doute ce que ton cœur recherche».

L'étudiant rentra chez lui et chercha des maîtres qui lui enseigneraient la sagesse. Il n'en trouva pas et, au bout de quelques mois, revint auprès de l'ermite pour lui demander de nouveau de devenir son maître. «Mon fils, lui dit le sage, je ne suis qu'un vieux fou abandonné de tous et je ne puis t'instruire de ce que tu cherches. A la ville se trouvent les trésors de la science, de la littérature, de la technique : tu découvriras sans doute au milieu de tout cela ce que tu désires».

L'étudiant repartit une deuxième fois, fouilla les bibliothèques, interrogea les hommes célèbres, courut les expositions, suivit de nombreux enseignements, mais ne trouva pas la sagesse qu'il recherchait. Il repartit donc encore vers l'ermite. «Mon fils, lui dit celui-ci, je vois que tu es persévérant : peut-être as-tu un véritable désir de la sagesse ?» «Illustre maître, répondit le jeune homme, j'ai soif de cette sagesse et la recherche avec ardeur depuis des années». «C'est ce que tu crois, mais rien n'est moins sûr. je vais donc te montrer ce que doit être ton désir de la sagesse, si tu veux qu'il soit efficace».

Ils descendirent tous les deux à la rivière en silence. Arrivés là, le sage entra dans l'eau et l'autre le suivit. Lorsqu'ils furent suffisamment avancés, le sage saisit brusquement la tête de son disciple et la maintint de force sous l'eau durant un long moment. Lorsqu'il relâcha la pression, le disciple se releva, à demi-mort, les yeux exorbités, et chercha de l'air en haletant de toutes ses forces. Après qu'il eut un peu repris son souffle, le sage lui dit : «Lorsque tu désireras la sagesse autant que tes poumons désiraient cet air salvateur, je pourrai peut-être t'apprendre quelque chose. Mais si ton désir est moindre, retourne à la ville : ce que tu cherches s'y trouve».

Il faut vouloir sortir de l'illusion, déchirer le voile, comme un homme qui se noie désire sortir de l'eau pour emplir ses poumons d'air frais. C'est la condition essentielle d'un retour au réel et donc d'une possibilité de découvrir la sagesse.

### **SEPTIÈME JOUR- CE QU'EST LE MYSTÈRE A L'INTELLIGENCE**

GEORGES - Ces deux heures de tennis m'ont épuisé. je ne sais pas comment tu fais pour tenir ce rythme.

XAVIER - Entre nous, vous êtes encore coriace. Au milieu de la partie, j'ai eu un coup de pompe et j'ai failli arrêter.

GEORGES - J'ai les jambes en compote ! Toi qui es jeune, va chercher de l'eau chaude à la cuisine pour le thé, s'il te plaît.

XAVIER (revenu après quelques minutes) - Tenez. Mais, attention ! elle vient de bouillir.

### **VOYAGE AU CENTRE DE L'UNIVERS**

XAVIER - je réfléchissais, tout en jouant, à nos conversations. Nous avons parlé de la philosophie, de sa définition, de son origine, de ses liens avec la science, des obstacles qui se dressent devant elle. Mais, en définitive, nous ignorons son contenu. De quoi parle vraiment la philosophie ?

GEORGES - Au début de nos entretiens, nous nous sommes arrêtés sur une réalité essentielle, à laquelle il faut toujours revenir : le sens de l'homme, c'est l'acquisition de la connaissance vraie. Les hommes désirent connaître le réel, indépendamment de l'utilité qui en dérive : c'est une évidence. Ils aiment, par exemple, voir un beau panorama, découvrir de nouvelles régions, parcourir un livre intéressant. Et plus la connaissance est élevée, plus ils l'aiment pour elle-même, abstraction faite des bénéfiques matériels.

L'homme possède l'amour inné de la vérité, qui est non seulement utile ou agréable, comme l'argent ou un bon repas, mais véritablement un bien rationnel, pleinement humain, un bien qui a valeur en soi. La connaissance de la vérité, surtout des vérités les plus hautes, est la réalisation la plus fondamentale de la nature humaine. C'est dans cette perspective que se situe la philosophie.

### **LES PORTES DE LA PERCEPTION**

XAVIER - Cela ne suffit pas à définir la philosophie. Car il n'y a pas que les hommes qui connaissent. Le chien, par exemple, aime aussi connaître, au moins son assiette.

GEORGES - Tu as raison de le signaler : la sensation est déjà une connaissance remarquable. Le morceau de bois mis dans le feu devient lui-même du feu, mais il cesse d'être du bois et modifie l'intensité du feu. Tandis que le chien, qui possède la sensation, mis devant le feu, sans cesser d'être un chien et sans modifier le feu, voit le feu, c'est-à-dire possède en lui-même le feu, selon un mode mystérieux qui s'appelle la connaissance. Ainsi, un être sensitif diffère d'un non-connaissant parce qu'il peut, d'une certaine manière, «devenir» les autres êtres, sans cesser d'être lui-même et sans modifier l'objet qu'il connaît.

XAVIER - Le bois devient feu s'il cesse d'être bois ; le chien devient feu par la connaissance sans cesser d'être chien. je n'avais jamais pensé qu'une chose aussi banale puisse devenir sujet de réflexion.

GEORGES - C'est un grand mystère, dont nous ne nous émerveillons pas suffisamment. Cela devrait pourtant susciter en nous cet étonnement qui est le début de la science. La plus élémentaire des sensations est d'une incroyable richesse de contenu.

XAVIER - Mais il n'y a pas seulement la sensation chez l'animal. Par exemple, le chien sait évaluer le rapport entre le soleil et le moment de sa pâtée.

GEORGES - Il y a effectivement dans le chien plus que la sensation. Car, lorsqu'il chasse, avant d'avoir vu le lièvre, il possède une image du lièvre dans sa mémoire sensible. De plus, il a retenu ses ruses, ce qui lui permet de prévoir ce que va faire le lièvre. Ainsi, le chien possède, premièrement, des sensations comme voir, entendre, sentir, goûter ; deuxièmement, une mémoire sensitive ; troisièmement, une prudence expérimentale, c'est-à-dire un instinct.

Il y a ainsi une distance immense entre un arbre et le plus modeste des animaux, entre l'obscurité de l'inconnaissance

et la clarté de la connaissance. Passer de l'arbre à l'oiseau, de la non-connaissance à la connaissance sensible, c'est déjà passer des ténèbres à la lumière. Pourtant, ce n'est pas à cette connaissance sensible que l'homme doit s'arrêter s'il veut arriver à la philosophie.

XAVIER - Car l'homme n'est pas seulement ce bipède sans plumes que Platon avait distingué parmi les animaux ?

GEORGES - L'homme possède, en effet, par rapport à un autre animal, une supériorité manifeste. Il n'atteint pas les choses seulement dans leurs aspects sensibles comme la couleur, le son, l'odeur, mais également dans leur réalité profonde. Il saisit non seulement les faits, mais la raison d'être des faits, le pourquoi de leur existence.

XAVIER - D'où cela provient-il ?

GEORGES - Ta question est une question humaine. Tu cherches à connaître non simplement le fait du savoir humain, mais sa raison explicative. Ce qui différencie l'homme des animaux, c'est l'intelligence, qui a pour objet non la couleur ou le son, comme les sens, mais les raisons d'être des faits.

L'enfant, tout spontanément, cherche la raison d'être des choses et il multiplie ses «pourquoi ?». Pourquoi l'oiseau vole-t-il ? Parce qu'il a des ailes. Pourquoi le chien court-il ? Pour attraper le lièvre. Pourquoi le train avance-t-il ? Parce que la locomotive l'entraîne. Et ainsi à l'infini. «Comprendre pourquoi» est la nécessité la plus impérieuse dans la vie d'un homme. Il peut se passer de manger, de dormir, mais il ne peut se passer de comprendre.

XAVIER - L'intelligence est plus que la sensation ?

GEORGES - Nous avons souligné la richesse de la sensation. Pourtant, il y a une différence incommensurable entre l'image sensible, si précise soit-elle, et l'idée intelligible, si confuse reste-t-elle. Le chien peut avoir l'image d'une horloge, même une image composite de diverses horloges, où les ressemblances s'accroissent et les différences s'éliminent. A cette image composite le perroquet peut ajouter le nom «horloge» et répéter ce qu'il a entendu : «L'horloge sonne». Mais aucun animal ne peut saisir pourquoi elle sonne, ni la raison d'être de son mouvement.

XAVIER - L'homme le peut ?

GEORGES - Au contraire de l'animal, le petit enfant se rend vite compte qu'une horloge n'est pas seulement un objet résistant, coloré et sonore, mais qu'elle est une machine faite pour indiquer l'heure, ce qui est sa raison d'être, parce que son mouvement interne est conforme à celui des astres. L'enfant ne tarde pas à saisir ce qu'est une horloge, à la définir d'une façon intelligible et à exiger que toute horloge, existante ou pouvant exister, soit conforme à cette définition. Il en arrive enfin à concevoir, au moins de façon confuse, que l'heure est une partie du jour, le jour une partie de l'année, définissable elle-même par rapport aux astres.

XAVIER - Je ne vois pas mon chien me demander l'heure !

GEORGES - Tout simplement parce qu'il ne possède pas l'intelligence. L'animal saisit un être par ses phénomènes, ce qui apparaît de lui, couleur, son, odeur, saveur, etc. Ces apparences sensibles se regroupent pour lui en une image unique qui lui permet d'identifier les objets.

Mais l'homme va beaucoup plus en profondeur. Par son intelligence, il saisit d'emblée l'objet comme un être qui reste un et le même sous des aspects multiples et variables, il conçoit des rapports intelligibles de causalité entre les divers phénomènes qui lui apparaissent et l'être sous-jacent qui les explique, bref, il est capable, non seulement d'identifier l'objet, mais de l'expliquer.

Cette distinction de l'image sensible et de l'idée intelligible est indispensable pour se faire une juste idée de ce qui sépare la connaissance spécifiquement humaine de la perception empirique de l'animal. Passer de la sensation à l'intelligence, c'est encore aller des ténèbres vers la lumière. Et la philosophie est une recherche de la connaissance, non par la sensation, mais par l'intelligence.

XAVIER - Il faut donc se détourner de la sensation pour faire de la philosophie ?

GEORGES - Non. Nous ne devons pas oublier que l'homme est la dernière des intelligences et qu'il a besoin des sens pour connaître son objet propre, l'être des choses matérielles. Il ne connaît les réalités non matérielles, comme par exemple son esprit ou Dieu, que négativement et relativement, dans le miroir des choses sensibles. L'homme parlera ainsi de l'immatériel, de l'infini, de l'immuable, en niant une propriété du sensible pour caractériser le spirituel. Il dira d'une intelligence qu'elle est profonde, ouverte, lumineuse, souple, c'est-à-dire qu'il la comparera aux choses matérielles.

L'être en tant que tel, ayant plus de réalité, est en soi plus intelligible que l'objet matériel ; mais l'intelligence humaine est si faible qu'elle est éblouie par la trop forte lumière de l'être pur et rendue incapable de le percevoir directement. En revanche, elle réussit à découvrir le spirituel dans le matériel, l'être dans le sensible, pourtant plus obscurs à l'intelligence par nature.

Les limites inhérentes à l'esprit humain l'obligent donc à partir de la réalité perçue par les sens pour atteindre l'intelligible. Cependant, la philosophie use principalement, dans sa recherche, de l'intelligence.

### LE FIL D'ARIANE

XAVIER - N'importe quelle science a pour fondement l'intelligence. Or, ce qui nous intéresse, c'est l'objet propre de la philosophie, qui la distingue des autres sciences.

GEORGES - Toutes les sciences ont pour fondement l'intelligence, mais toutes n'en usent pas de la même manière. Le caractère spécifique d'une science particulière est de porter sur un élément de l'univers. Par exemple, les mathématiques s'intéressent au nombre, l'astronomie au mouvement des astres, la chimie à la composition des corps, l'économie à la richesse, etc.

En revanche, l'objet de la philosophie est le «tout» lui-même, l'univers en tant que tel. La philosophie a l'ambition de donner, non l'explication particulière d'un phénomène limité, mais l'explication globale de l'ensemble des phénomènes. Les premiers philosophes ont posé devant leurs yeux l'ensemble du monde et la vie incessante de la nature ; leur but était de résoudre cette énigme de l'univers.

XAVIER - Qu'ont-ils donné comme solution ?

GEORGES - A vrai dire, leurs réponses sont fort diverses.

Pour les premiers sages, les Thalès, les Anaximène, le réel est un élément corporel, eau, air, feu, dont tout le reste n'est qu'une transformation. Pour Héraclite, c'est le changement lui-même, le devenir, qui devient l'étoffe du monde. Les

pythagoriciens arrivent après lui en affirmant que les nombres sont la seule réalité.

Le grand Parménide survient et, balayant tout devenir, tout changement, pose l'Être unique, immobile, éternel. Pour réconcilier Héraclite et Parménide, les Démocrite et les Empédocle imaginent ces atomes à la fois éternels et mobiles qui deviennent la substance de l'univers.

Convaincu, au contraire, que la science stable ne peut être le fruit d'une matière instable, Platon pose que le monde réel est celui des Idées immuables.

XAVIER - Ces théories constituent une belle cacophonie intellectuelle. La philosophie serait donc une science aussi impossible qu'ambitieuse ?

GEORGES - La philosophie n'a rien d'une chimère et c'est Aristote qui, recueillant l'héritage de ses prédécesseurs, a exposé définitivement son véritable objet et les principes à mettre en œuvre pour l'étudier. Si, en chacune des réponses hâtives et contradictoires des anciens philosophes, il a trouvé quelque vérité, il lui a fallu d'abord modifier le problème afin de le résoudre.

Ces premiers philosophes ont l'air de croire qu'il faut absolument choisir entre les réalités. D'après eux, un petit nombre de ces réalités existent et expliquent le reste, les autres réalités (apparentes) n'existant pas ou à peine. C'est faire fausse route. Chaque réalité possède une existence spécifique, un contenu distinct. On ne peut mettre sur le même plan un gâteau, une femme et Dieu, par exemple.

XAVIER - On peut utiliser le concept de Dieu en philosophie sans faire un postulat ?

GEORGES - Bien sûr ! Nous pouvons en parler comme en parlaient Socrate ou Platon, comme en ont écrit Descartes, Spinoza, Kant ou Bergson. Aristote ne dit-il pas dans sa Métaphysique : «S'il existe un Être immobile et séparé du monde, une substance qui soit le Principe souverain, c'est en lui que sera le divin et son étude reviendra à la Philosophie première, que l'on peut encore appeler Théologie» ?

Celui pour qui le concept de «Dieu» serait tabou (quelle que soit, par ailleurs, la conception qu'il se fait de son existence) ne serait pas digne du nom de philosophe. J'entends user de ce concept en toute liberté pour t'expliquer cette question cruciale de la perception du réel. Et je répète qu'on ne peut confondre un gâteau, une femme et Dieu.

XAVIER - Je vois bien qu'il n'est pas équivalent de dire : «J'aime ce gâteau», «J'aime ma femme» et «J'aime Dieu». C'est que le verbe «aimer» a plusieurs sens.

GEORGES - Voilà une formule qu'Aristote et saint Thomas répètent souvent : «*pollakôs léguétai*», «*multipliciter dicitur*», «ce mot peut se dire en des sens multiples». Puisque nous parlons et que nous pensons de façon variée, il faut s'y tenir. «Les mots sont les signes des concepts et les concepts sont les signes des choses» : encore l'une des expressions favorites d'Aristote. Si les sens du mot «aimer» sont multiples, c'est tout simplement parce que, dans la réalité, il y a de multiples manières d'aimer, de nombreuses façons d'être désirable. Dès lors, il n'y a pas lieu de choisir entre elles, comme le voulaient les anciens philosophes, il faut les prendre toutes.

XAVIER - Ceci suppose que la philosophie utilise le mot «aimer» alors que son sens varie. Mais comment admettre dans une science un mot qui possède des sens différents ?

GEORGES - C'est le réel qui nous y force, parce que le réel est complexe et multiforme. Les sciences particulières, ayant choisi un aspect précis et limité du réel, n'ont pas cette difficulté : les mots y ont toujours le même sens. Tandis que la philosophie, ayant choisi l'ensemble du réel, ne peut éviter cette confrontation avec la multitude des sens imbriqués les uns dans les autres.

XAVIER - Mais on ne peut pas travailler avec des mots qui changent de sens.

GEORGES - C'est pourtant possible, et tu vas le comprendre.

Lorsqu'en mathématiques je dis 2 et 4, je les désigne tous les deux par le mot : «chiffre». Ce mot a la même signification les deux fois : 4 est autant un chiffre que 2 ; 2 et 4 sont des chiffres dans le même sens du terme. C'est ce qui explique que je puisse dire :  $2 + 2 = 4$ ,  $4 - 2 = 2$ ,  $2 \times 2 = 4$ , etc. Le mot «chiffre» est donc «univoque», c'est-à-dire qu'il désigne des réalités distinctes, 2 et 4, avec la même signification. Univoque se dit, en philosophie, du mot et du concept qui peuvent s'attribuer d'une manière absolument identique à des sujets divers.

Maintenant, si j'utilise le mot «chien», il peut y avoir une ambiguïté dans mon langage : le mot «chien» peut désigner indifféremment l'animal, caniche, épagneul, ou la constellation céleste, Grand Chien, Petit Chien, ou la pièce des armes à feu, chien de fusil. Il n'y a dans ce cas qu'une simple homonymie entre des réalités complètement différentes. Le mot «chien» est donc «équivoque», c'est-à-dire qu'il désigne des réalités distinctes, des significations dissemblables. Équivoque se dit, en philosophie, du mot et du concept qui ne s'appliquent à des sujets divers que dans des sens totalement différents, avec des significations hétérogènes.

XAVIER - C'est en ce sens équivoque qu'il faut prendre le mot «aimer» dont nous parlons à l'instant ?

GEORGES - Pas tout à fait. En effet, lorsque je dis : «J'aime le gâteau» et «J'aime Dieu», j'utilise un même mot, «aimer», pour exprimer deux réalités diverses, à savoir mon attirance vers le gâteau et ma piété envers Dieu. Ce mot n'a évidemment pas la même signification les deux fois. Pour le gâteau, il signifie une attirance sensible, limitée, imparfaite. Pour Dieu, il signifie une adhésion spirituelle, absolue, parfaite. Il reste cependant que ces deux choses, le gâteau et Dieu, sont attirantes, et c'est ce qui me donne le droit de les «aimer» toutes les deux. Toutes les deux ont comme un rapport comparable au fait d'être désirables.

Il existe ainsi des choses qui participent dans une mesure inégale à une même propriété. La vie, par exemple, existe en Dieu, puisqu'il est défini comme «l'Être parfait», et elle y atteint son développement absolu : «Dieu, nous dit Aristote, est le vivant éternel et parfait». Au-dessous, on la retrouve d'une façon intellectuelle chez l'homme, d'une façon sensible chez l'animal, d'une façon organique chez la plante. Il y a ressemblance réelle entre tous ces vivants, mais il y a dissemblance aussi, puisque la mesure de vie qu'ils possèdent est inégale. On peut seulement dire que le rapport que Dieu soutient avec sa vie est semblable au rapport que l'homme soutient avec sa vie, qui est semblable au rapport que la plante soutient avec sa vie.

Il existe également des choses dont l'une possède en propre une qualité et dont les autres possèdent un rapport avec cette qualité, rapport de causalité, de condition, de signe, etc. Par exemple, l'homme possède en propre la santé, on dit de lui qu'il est sain. Mais la nourriture qui cause la santé, l'air pur qui est la condition de la santé, l'urine claire qui est le

signe de la santé sont dit «sains» à cause de ce rapport qu'ils soutiennent avec l'homme sain.

XAVIER - Nous sommes toujours dans l'équivoque ?

GEORGES - Nous sommes dans l'équivoque, si tu veux, mais une équivoque particulière. Les notions d'amour, de vie ou de santé n'ont pas un seul sens, mais plusieurs sens. Si nous étions dans l'équivoque pure, ces sens recouvriraient des concepts absolument distincts, tandis qu'ici ils recouvrent des concepts proportionnellement semblables. Les mots «amour» ou «vie» OU «santé» ne sont donc pas univoques, ni simplement équivoques, ils sont «analogues», c'est-à-dire qu'ils désignent des réalités distinctes avec des significations distinctes et cependant proportionnelles. Analogue se dit, en philosophie, du mot et du concept qui s'appliquent à des sujets divers en des sens ni totalement semblables ni totalement différents, mais proportionnels.

XAVIER - Qu'est-ce que l'analogie apporte de plus que l'équivoque ?

GEORGES - Je peux raisonner sur des analogues, alors qu'aucun raisonnement n'est possible sur des équivoques qui n'ont de commun qu'une simple homonymie. Dans la mesure où le concept de vie est analogue, il me permet, à partir de la vie végétative de la plante, de la vie sensible de l'animal et de la vie intellectuelle de l'homme que je connais, d'appréhender en partie la vie de l'Être infini que je ne perçois pas directement. S'il y avait pure équivocité entre l'être fini et l'Être infini, ce monde divin me serait totalement fermé par définition. S'il y a analogie, je puis y pénétrer en partie.

XAVIER - L'intelligence mise en œuvre dans la philosophie a donc ceci de particulier qu'elle se réfère à l'analogie ?

GEORGES - Exactement. Au lieu d'être une vérité univoque se réalisant de façon identique sauf circonstances fortuites, la vérité philosophique, comme la vérité du bon sens, est analogue, ce qui signifie qu'elle embrasse sous un mot commun des réalités différentes mais proportionnellement semblables. La vie, l'amour, le bien, le vrai, dont traite la philosophie, sont des concepts analogues. La clé de la philosophie est donc une compréhension vraie et profonde de l'analogie.

XAVIER - Les premiers philosophes se sont heurtés à ce problème de l'analogie ?

GEORGES - Parménide met bien en lumière l'état d'esprit commun à tous ces pionniers, lorsqu'il déclare : «L'être seul est, le non-être n'est pas. Jamais on ne sortira de cette pensée». Tel est leur simplisme et leur rigidité. Ils s'imaginent, remarque Aristote, que le mot «être» a toujours et partout la même signification. Ils en arrivent alors à des conséquences ruineuses, parfaitement contraires au bon sens, comme de nier la réalité du mouvement, sous le prétexte que «ce qui devient n'est pas».

Platon lui-même a été victime de ce paradoxe insoutenable. S'il met les Idées à part du monde sensible, c'est que seules à ses yeux elles existent vraiment. Le monde sensible n'existe pas vraiment puisqu'il est en incessant devenir, en perpétuel mouvement.

XAVIER - C'est Diogène qui avait raison contre tous ces prétendus philosophes, lorsqu'il marchait devant Zénon pour lui démontrer la réalité du mouvement.

GEORGES - Mais Aristote va quitter le plan du bon sens, où se cantonnait Diogène, pour chercher l'explication philosophique. A une compréhension aussi étroite du mot et de l'idée de «l'être», il oppose l'observation réfléchie et l'analyse de la pensée. Il n'est pas exact que nous donnions toujours à ce mot le même sens. Il y a mille manières d'être, nous le savons bien. Nous disons d'un aveugle : «Il est privé de la vue». Nous disons : «Socrate est grand», mais aussi «Socrate est» et même, avec Platon, «la beauté est», «la grandeur est» .

Pourquoi vouloir à tout prix qu'en chacune de ces phrases le mot «est» reçoive la même valeur ? Ce serait aller contre nos intentions manifestes. Nous ne voulons pas dire que la privation de la vue dont souffre l'aveugle soit au même titre que Socrate est : une privation n'a pas le même degré d'existence qu'un individu réel. De même, si la beauté, si la grandeur existent, nous voulons dire qu'il y a des choses grandes ou belles, non pas qu'il existe une beauté en soi, une grandeur en soi, qui seraient des individus réels.

XAVIER - L'être est donc un concept analogue ?

GEORGES - Il est même le fondement de cette diversité du langage. Dans la mesure où une réalité quelconque participe à l'être, où elle est un mode de l'être, dans cette même mesure elle est analogue. Car l'être est le premier des analogues et leur cause explicative.

L'être est analogue en ce sens que tous les êtres possèdent un rapport proportionnel à leur propre existence : la pierre est à sa propre existence ce que l'arbre est à sa propre existence, ce que l'homme est à sa propre existence, ce que Dieu est à sa propre existence. Certes, Dieu, l'homme, l'arbre, la pierre diffèrent réellement, mais ils ont en même temps une similitude de rapports à leur existence.

De plus, l'être est analogue en ce sens que seule la substance réalise pleinement et en propre la notion d'être, tandis que les attributs, les accidents, ne sont des êtres qu'en dépendance de la substance. C'est l'arbre, en tant que substance, qui existe vraiment et par lui-même, qui est réellement un être. Sa couleur, sa taille, son odeur, c'est-à-dire ses attributs, ses accidents, n'existent qu'en tant qu'ils surgissent de l'arbre, de sa substance, et non comme des êtres indépendants, existant par eux-mêmes.

Enfin, l'être est analogue en tant que la Cause du monde possède l'être par elle-même et comme source, tandis que toutes les autres réalités ne font que participer à l'être par dérivation.

Cette analogie fondamentale vient de ce que l'être n'implique de soi aucune limite d'espèce ou de genre. Il domine et transcende par nature toutes les différentes catégories du réel, se réalisant dans chacune d'elles selon des modes divers. Il imbibé tout et pénètre dans les différences mêmes des genres et des espèces, parce qu'il est essentiellement varié. Chacun des êtres n'est pas «être» de la même manière, mais chacun participe à l'être à sa manière.

XAVIER - L'être, concept analogue, est donc le problème philosophique par excellence ?

GEORGES - L'être même des choses est effectivement l'objet principal de la philosophie. «Tel fut autrefois, disait Aristote, tel est maintenant et tel sera toujours l'objet des recherches et des discussions : qu'est-ce que l'être ?», c'est-à-dire : de quoi est constitué le réel ?

XAVIER - Au moins, voilà les choses clarifiées : la philosophie a pour objet spécifique l'être même des choses, qu'elle va considérer dans son analogie.

GEORGES - N'oublie pas qu'il n'y a qu'une similitude proportionnelle entre les êtres étudiés par la philosophie, et non

une équivalence parfaite. Ainsi, Dieu et l'homme sont des êtres : mais je ne puis en déduire de là que, l'être de Dieu étant posé comme infini, l'être de l'homme soit également infini. Je sortirais du sens acceptable du mot «être», je quitterais son analogie. De même, l'homme et l'air sont sains : mais je ne puis dire que l'air jouit d'une bonne santé, car je sortirais de l'analogie du mot «santé».

La vérité philosophique est donc essentiellement analogue, en ce sens que les mots, les concepts, les réalités n'ont d'unité que sous un certain rapport, tandis qu'ils ont des caractères opposés sous un autre rapport. Toute la difficulté consiste à saisir cette unité partielle, à la conserver au cours du raisonnement, sans simplifier le réel complexe au point de le rendre univoque, c'est-à-dire faux.

Ce mode de raisonnement est infiniment plus subtil que le raisonnement univoque des mathématiques, car le risque est grand d'être emporté par son élan et de quitter l'analogie, avec des conséquences graves pour la vérité. Il y a un esprit à découvrir, différent de celui des sciences particulières.

#### LE SENS DU MYSTÈRE - LES YEUX DE LA CHOUETTE

XAVIER - Il reste à construire méthodiquement une philosophie qui soit la science de l'être analogue, comme les mathématiques sont la science du nombre.

GEORGES - Les choses ne sont pas si faciles. Le point d'aboutissement de la philosophie est radicalement différent de celui des mathématiques ou de la chimie.

XAVIER - Je me disais bien que tout était trop simple !

GEORGES - Nous avons clarifié beaucoup d'aspects, mais ce n'est pas suffisant pour éliminer toute obscurité. Dans l'être qu'étudie la philosophie, il y a le minéral, il y a le végétal, il y a l'animal, il y a l'homme, il y a Dieu. Tout est de l'être et chaque être particulier me renvoie à la totalité de l'être. Or moi, petite intelligence limitée, puis-je prétendre tout connaître, tout comprendre de cet océan infini de l'être, de la nature intime de Dieu ou de la matière, de ce qu'est vraiment la vie ou la causalité ?

Dans sa recherche, le philosophe entrevoit des limites à sa connaissance que les sciences particulières ne soupçonnent même pas. Dans le moindre mouvement local, il perçoit quelque chose de très profond, un accroissement d'être, qui ne s'expliquera en dernière analyse que par l'intervention invisible du Premier Moteur immobile. Dans la sensation, il constate l'abîme qui sépare la vie sensitive de tout ce qui est moindre qu'elle et pressent la grande difficulté d'expliquer comment l'objet matériel peut produire la sensation, fait vital et psychologique.

XAVIER - Si, dès les premiers pas, nous nous heurtons à de telles difficultés, que sera-ce en progressant dans l'abstraction ?

GEORGES - La peine s'accroît, en effet, lorsqu'on s'élève dans l'échelle des êtres, et surtout lorsqu'on atteint l'Être suprême.

Posons Dieu comme l'Être infiniment parfait, avec Ses attributs classiques : intelligent, libre, immuable, juste, vivant, indépendant, bon, etc. D'une telle définition découlent de grandes difficultés intellectuelles.

Par exemple, comment Dieu peut-Il être à la fois vivant et absolument immuable : le mot «vie» ne dit-il pas mouvement, fécondité ? Comment Dieu peut-Il être à la fois juste et libre : la justice ne consiste-t-elle pas à rendre strictement à chacun ce qui lui revient, tandis que la liberté réside dans le choix non fixé à l'avance ? Comment Dieu peut-Il être à la fois intelligent et indépendant du monde : connaître un objet, n'est-ce pas être déterminé par Lui ? Comment Dieu, qui est le Bien infini, peut-Il coexister avec le mal ?

Il existe, certes, à ces questions, des réponses élaborées par les plus grands philosophes. Toutefois, ces raisonnements emplis de sagesse gardent une part d'obscurité. Ils ne contentent pas pleinement le désir de connaître inscrit en l'homme.

XAVIER - Il est clair que ce sont des questions difficiles.

GEORGES - De plus, ces explications laissent sans réponse une objection encore plus fondamentale, celle de l'opposition en Dieu entre l'unité et la multiplicité. Dieu, en tant qu'Être parfait, ne peut être qu'un, absolument un : il ne saurait y avoir en lui de division. Comment donc les perfections diverses s'identifient-elles sans disparaître dans la simplicité de l'essence divine ? Là aussi, il existe des analyses très profondes, mais qui laissent dans l'intelligence une certaine insatisfaction.

En définitive, face au problème de Dieu, lorsque le philosophe considère, d'une part, l'existence de perfections diverses en Dieu, d'autre part, l'absolue simplicité divine qui ne peut admettre aucune division, il se retrouve comme tenir en main les deux extrémités d'une chaîne sans parvenir complètement, malgré ses efforts, à montrer comment elles se rejoignent.

Des difficultés de ce type abondent en philosophie. Cette dernière, au lieu de nous amener à plus de clarté, semble nous conduire à une obscurité plus épaisse que notre première ignorance. C'est pourquoi certains auteurs ont appelé la connaissance de l'être «docte ignorance», de même qu'ils qualifiaient la lumière divine de «grande ténèbre».

XAVIER - La philosophie peut-elle cultiver l'obscurité et l'ignorance, même baptisées «doctes» par antiphrase ?

GEORGES - Cette obscurité dans la philosophie serait désastreuse s'il s'agissait de l'obscurité inférieure. Cette obscurité d'en bas provient de la matière aveugle, qui répugne à l'intelligibilité. Elle provient de l'erreur, volontaire ou involontaire. Elle provient du désordre moral, du vice. Tout cela est essentiellement obscur, inconnaissable, parce que cela participe du non-être, de l'incohérence et de l'absurdité. Or, l'intelligence est faite pour l'être, pour ce qui existe. Elle connaît donc difficilement et mal ce qui n'existe que peu et faiblement, ce qui tend vers la non-existence. La philosophie ne se remplit évidemment pas de cette obscurité de la mort et du néant.

XAVIER - De quelle obscurité, alors ?

GEORGES - De ce que nous pouvons nommer l'obscurité supérieure. Cette obscurité d'en haut ne provient plus de la défaillance des choses, de l'amoindrissement du réel. Elle surgit, au contraire, de la transcendance de l'être, de la disproportion entre notre intelligence limitée et l'amplitude infinie du réel, d'une lumière trop grande pour les faibles yeux de notre esprit. Car la nature de l'être est si riche qu'elle se situe au-dessus de l'intelligibilité naturellement accessible à l'homme.

Cette obscurité supérieure, loin d'être le fruit d'un réel appauvri, proche du néant, est, au contraire, comme un trop-plein qui s'écoule dans notre esprit et le noie de ses splendeurs.

XAVIER - Nous sommes comme «aveuglés» par les richesses de l'être ?

GEORGES - Aristote compare l'intelligence humaine à une chouette. Les yeux de la chouette sont si déficients qu'ils sont éblouis par la lumière du jour et presque incapables de fonctionner dans cet environnement, cadre normal de la vue. Ainsi, notre raison est si faible qu'elle est éblouie par la lumière de l'être et devient presque incapable de fonctionner, bien qu'elle soit en face de son objet propre.

Comme le philosophe tente de pénétrer de plus en plus la réalité transcendante de l'être, les yeux de son esprit deviennent de plus en plus impuissants à fixer la splendeur de ce réel intelligible. Les sciences inférieures, illuminées par la lumière toujours égale d'une portion univoque du réel, progressent de connaissance en connaissance, de clarté en clarté. La philosophie, illuminée par la lumière toujours plus vive et plus haute de l'être analogue, semble marcher dans une obscurité grandissante.

XAVIER - Mais quel est l'intérêt de cet aveuglement ? Ne ferions-nous pas mieux de nous consacrer aux sciences, qui nous éclairent sans nous éblouir ?

GEORGES - Cette entrée progressive dans l'obscurité supérieure est en même temps l'accès à un être plus riche, plus élevé. Certes, nous prenons de plus en plus conscience de l'imperfection de notre connaissance de cet être supérieur, parce que les yeux de notre esprit défaillent devant son intensité. Mais la perception, si minime soit-elle, de cet être supérieur vaut mieux que des connaissances plus développées sur les êtres inférieurs.

Aristote, à ce sujet, nous a laissé une réflexion profonde. Il dit qu'il vaut mieux connaître un peu des choses supérieures que beaucoup des choses inférieures. Il vaut mieux un peu d'or que beaucoup de sable. Pour gagner aux courses, mieux vaut un bon cheval que cent médiocres. Et ainsi de suite... Il est plus utile de connaître le théorème de Pythagore que de savoir l'annuaire téléphonique par cœur.

En pénétrant, très imparfaitement, dans la connaissance de cet être plus élevé, nous enrichissons davantage notre esprit que par des siècles d'étude des sciences inférieures.

XAVIER - Comment appelez-vous cette perception de l'être à la fois riche et partiellement défaillante ?

GEORGES - Lorsque la philosophie étudie un être, elle en perçoit quelque chose mais en même temps elle devine ce qui lui échappe, ce qui dépasse les possibilités de la connaissance humaine. Elle découvre donc la réalité inépuisable de cet être et la part d'obscurité qu'il recèle nécessairement. L'union de cette lumière de la connaissance et de cette obscurité s'appelle le «mystère». L'aboutissement des sciences, c'est normalement la connaissance claire d'une réalité particulière. L'aboutissement de la philosophie, c'est le mystère du réel, le mystère de l'être.

XAVIER - Comment expliquer cette défaillance de l'esprit humain face à l'être, qui le conduit au mystère sans arriver jusqu'à la connaissance claire ?

GEORGES - Je n'ai pas la prétention de te l'expliquer : cette défaillance se constate, tout simplement, et le philosophe l'expérimente chaque jour, lorsqu'il cherche à scruter la réalité. Mais je peux t'en présenter des images.

Je dirais que, vis-à-vis de l'être, nous sommes comme des enfants qui apprennent à lire : nous savons épeler, distinguer les syllabes dans les mots, mais non saisir le sens des phrases. Nous sommes ainsi capables de dire quelque chose de l'être, mais non d'en déchiffrer la signification entière.

On peut encore comparer les concepts par lesquels nous tentons de représenter le monde aux petits carrés d'une mosaïque. Ceux-ci participent au dessin des personnages, mais en même temps durcissent les expressions des visages. Comme ces petits carrés, nos idées tentent de décrire l'être dans son unité et sa simplicité, mais en même temps le déforment et le défigurent.

On peut aussi dire que l'être est comme un cercle. Notre connaissance de l'être serait alors un polygone inscrit dans sa circonférence. Par notre connaissance de plus en plus approfondie de l'être, nous multiplions les côtés du polygone, nous nous rapprochons du cercle mais sans jamais nous confondre avec lui.

XAVIER - Philosopher, c'est donc «lire» le réel sans le comprendre ?

GEORGES - Disons plutôt : en le comprenant très imparfaitement. Plus je progresse dans cette recherche du savoir, plus je perçois l'immensité de ce qui me reste à découvrir, mieux je comprends que ce que je crois connaître doit être relativisé par ce que je ne sais pas mais que je pressens, ce qui s'ouvre mystérieusement devant le regard de mon intelligence sans pour autant révéler son secret.

C'est pourquoi Socrate a résumé toutes ses années d'études, de méditations, de découvertes, par ces seuls mots : «Je sais que je ne sais rien». Cette phrase définit la philosophie, lorsqu'elle est fidèle à elle-même, c'est-à-dire fidèle au mystère de l'être.

XAVIER - Donc, en philosophie, plus on avance, plus on recule ?

GEORGES - C'est ce qui semble au profane ignorant. Mais découvrir sa propre ignorance, sonder le mystère infini de l'être, c'est déjà faire un grand pas dans la connaissance. Le principal obstacle à la sagesse, c'est de croire qu'on sait lorsqu'on ignore : cela s'appelle la bêtise. «Le plus sage d'entre vous, hommes, disait Socrate lors de son procès, c'est celui qui a reconnu comme Socrate que sa sagesse n'est rien». Mais l'être se révèle en partie, dans son mystère, à celui qui désire le connaître et qui est prêt à en payer le prix.

Saint Léon le Grand a un mot très juste : «Personne, écrit-il, n'approche plus de la connaissance de la vérité que celui qui comprend que, même s'il a beaucoup progressé, toujours ce qu'il cherche le dépasse. Car celui qui présume avoir déjà atteint ce vers quoi il tend, manifeste par là, non qu'il a atteint ce qu'il cherchait, mais plutôt qu'il a défailli dans sa recherche».

Lorsqu'on croit avoir tout compris, en philosophie, c'est qu'on s'est trompé. Mais quand nous avouons que, même sur ce que nous savons, notre part d'erreur et d'ignorance est infiniment supérieure à notre connaissance, nous sommes bien proches d'être de véritables philosophes. Et cette «docte ignorance» est une connaissance du réel plus vraie et plus profonde que la naïve arrogance du scientifique qui pense expliquer le monde parce qu'il arrive à en déchiffrer quelques molécules ou une suite d'équations.

## LE CLAIR OBSCUR

XAVIER - Cette chouette, à laquelle nous comparait Aristote, voit pourtant la nuit grâce à «cette obscure clarté qui tombe des étoiles» dont parle le poète. Cette obscurité de la philosophie doit être accompagnée de clarté, autrement elle n'aurait aucune signification.

GEORGES - Tu as raison : il existe une certaine clarté dans la démarche philosophique. Car cette obscurité dont nous venons de parler, loin d'exclure la certitude, s'unit à elle. Mais comme il y a deux obscurités fort différentes, celle d'en haut et celle d'en bas, il y a aussi deux clartés de nature contraire, la véritable et l'apparente. Cette dernière par son faux éclat ressemble à l'autre un peu comme la verroterie imite le diamant.

Il existe d'abord la clarté apparente des doctrines qui essaient d'expliquer le supérieur par l'inférieur. C'est la lumière de l'erreur, brouillant les perspectives, vivant de simplifications abusives, de rigidités et de cloisonnements. C'est une vue horizontale des choses, où les plus élevées descendent au niveau des plus basses.

Ainsi, on explique les lois morales par des lois psychologiques, que l'on ramène à des lois biologiques, que l'on ramène à des lois physico-chimiques, que l'on ramène à des principes matériels généraux comme la conservation de la matière et de l'énergie, fruits d'une évolution hasardeuse.

XAVIER - Tout à fait l'esprit actuel !

GEORGES - On préfère ainsi la clarté d'en bas à celle d'en haut, on rejette ce qui est vrai purement et simplement pour s'attacher à ce qui n'est vrai que sous un aspect limité et fragmentaire et qui devient purement et simplement faux quand on l'étend hors de son domaine restreint.

Cette fausse clarté est séduisante, car elle semble simple et accessible, mais elle en est d'autant plus trompeuse, de même que la fausse vertu est plus dangereuse que le vice déclaré. Voltaire disait avec raison : «Je suis clair comme les ruisseaux, parce que je suis peu profond».. C'est la clarté de l'erreur, lorsque la parcelle de vérité est éclairée au point de dissimuler la fausseté radicale du reste.

XAVIER - Ce n'est pas avec cette fausse clarté qu'on va y voir quelque chose dans le mystère de l'être.

GEORGES - Il existe ensuite la clarté véritable, qui explique l'inférieur par le supérieur, l'effet par la cause, le néant par rapport à l'être. C'est la lumière de la vérité, mettant chaque chose à sa place, acceptant les difficultés du réel, ses méandres, ses surprises. Il s'agit d'une vue verticale, fruit de la sagesse, où tous les êtres sont organisés et hiérarchisés à leur place réelle par la raison et selon leurs relations de causalité.

Cette clarté supérieure ne récuse pas l'obscurité supérieure de l'être. Au contraire, elle se mêle à elle tout naturellement, pour l'éclairer le mieux possible mais aussi pour être enrichie par elle.

XAVIER - Il y a donc, dans l'approche du mystère, à la fois obscurité et clarté ?

GEORGES - Une des choses qui frappent le plus dans l'étude des grands problèmes philosophiques, c'est l'union d'une lumière parfois éclatante et d'une profonde obscurité.

L'apprenti philosophe, en contemplant le panorama intellectuel de la nature, cherche à diminuer le plus possible cette obscurité et à augmenter la clarté. Il a raison, car toute science doit vouloir progresser vers la lumière.

Trop souvent, cependant, il néglige de souligner l'opposition merveilleuse qui existe entre l'ombre et la lumière. Il faut, au contraire, réfléchir à la nature de cette obscurité et à l'utilité qu'elle peut avoir par contraste pour la connaissance de la vérité. Si on néglige ce clair-obscur intellectuel, la vérité a peu de relief et on ne voit pas la réelle difficulté des problèmes. On n'explique pas suffisamment pourquoi certains sommets de la vérité peuvent paraître si proches de graves erreurs. C'est qu'une petite déviation sur les principes mène à de monstrueuses conclusions, de même qu'en voyage une petite erreur d'orientation aboutit souvent à un égarement complet.

Des clairs-obscurs extrêmement beaux abondent dans l'œuvre des vrais philosophes parce qu'ils ne craignent ni la raison, ni le mystère et que la première les mène au second. Dans leurs œuvres, l'obscurité prend une valeur du fait qu'elle met en relief la lumière rationnelle. Seule une vue étroite de la doctrine de ces grands maîtres peut faire oublier qu'ils avaient le sens du mystère, parce qu'ils avaient l'esprit philosophique, l'habitus de sagesse.

XAVIER - Il faut alors jouer des oppositions ?

GEORGES - On peut abuser des antithèses, comme l'ont fait les romantiques. On peut aussi en tirer un réel parti, en montrant comment la vérité s'élève ainsi qu'un sommet entre deux abîmes. Le philosophe doit se servir des erreurs opposées entre elles, en les définissant très exactement, pour mettre en valeur la vérité et montrer ce qui distingue l'obscurité supérieure, à laquelle il aboutit, de celle qui se trouve dans l'incohérence des diverses formes du faux. Il ne faut pas remplacer ce qu'il y a d'obscur dans une doctrine, lorsque cela vient de l'obscurité même du réel, par la fausse clarté de l'erreur ou, pire, par l'obscurité de l'absurdité.

XAVIER - Si le philosophe doit jouer de l'antithèse et des contrastes, n'est-il pas un poète qui a perdu sa vocation ?

GEORGES - Saint Thomas s'est posé cette objection. Mais il note que les poètes usent de l'analogie pour grandir des choses infimes, des émotions fugaces, tandis que la philosophie s'en sert afin de balbutier des choses trop élevées pour être parfaitement exprimées dans le langage humain.

XAVIER - La philosophie se situe ainsi dans le mystère, comme un sommet au-delà de l'erreur ?

GEORGES - L'esprit philosophique se rend compte qu'il y a des doctrines manifestement erronées et opposées entre elles qui sont comme les extrémités de la base d'une montagne. Il est porté à chercher la vérité au milieu et au-dessus de ces extrêmes qui sont les divagations de l'erreur.

En s'élevant, il trouve à mi-côte les éclectiques qui prennent quelque chose aux systèmes adverses, mais sans principe directeur. L'éclectisme est une réunion de thèses conciliables empruntées à divers systèmes, thèses juxtaposées en négligeant les parties non conciliables de ces systèmes. C'est le type même de la fausse clarté, qui séduit au premier abord, mais finit par égarer l'esprit.

S'il poursuit sa quête, le philosophe découvre la vérité dans un sommet qui domine à la fois les positions extrêmes de l'erreur et l'éclectisme resté à mi-côte. Souvent, il ne parvient pas à atteindre ce sommet, parce qu'il faudrait auparavant traverser les nuages, mais il le devine sans le voir, il en indique la direction, il cherche à en percer l'obscurité : c'est le clair-obscur du mystère.



## COMME S'IL VOYAIT L'INVISIBLE

XAVIER - On ne peut pas dire que l'objet de la philosophie soit simple : sensation et intelligence, être divers et proportionnellement semblable, univocité et analogie, lumière et obscurité, mystère et certitude.. .

GEORGES - Les exigences de l'ordre philosophique diffèrent essentiellement de celles de la science. Pour goûter la sagesse, il faut accepter d'entrer dans le mystère, c'est-à-dire de chercher, en quelque sorte, à voir l'invisible. Ce qui demande beaucoup d'effort et de persévérance.

Note que cette saisie de l'être par la raison à partir de la perception sensible, que nous procure la philosophie, n'est jamais qu'une connaissance par dérivation. Il serait meilleur de pouvoir atteindre l'être directement, en lui-même, et notamment l'Être premier, l'Être absolu. Comme disait Platon dans Le Banquet : «La vie vaudrait d'être vécue, le bonheur serait complet pour l'homme s'il pouvait voir la Beauté en soi, simple, pure, sans mélange».

XAVIER - La philosophie ne nous offre pas cette vision directe de l'être ?

GEORGES - Non. La philosophie est le sommet de l'activité de l'homme laissé à ses propres forces : elle peut seulement atteindre l'être voilé sous le sensible. Mais que le Principe du monde se révèle à nous sans mélange ni intermédiaire, cela dépend de sa libre volonté. C'est de la religion, non de la philosophie, que l'homme pourrait recevoir cette révélation.

XAVIER - Nous devons rechercher une révélation supérieure ?

GEORGES - Nous devons toujours garder l'âme disponible pour une sagesse plus haute.

XAVIER - La philosophie, elle, ne pourra jamais percer totalement le mystère ?

GEORGES - Aucun discours humain ne saurait épuiser le mystère, et nous ne serons jamais capables de contempler celui-ci en pleine lumière ; il sera toujours trop abondant, trop élevé, trop lumineux. C'est d'ailleurs ce qui fait sa valeur. Loin de nous attrister du mystère de l'être, nous devrions, au contraire, nous en réjouir, car cet être reste toujours capable d'irriguer notre esprit. Il faut accepter le mystère et en vivre, non le réduire aux dimensions de notre faible esprit.

On raconte une belle anecdote dans la vie de saint Augustin. Alors qu'il écrivait sur l'Être premier et cherchait à en pénétrer la nature, le saint rencontra sur la plage un enfant dont le comportement lui parut étrange. Il avait creusé un trou dans le sable et, à l'aide d'un seau, allait chercher à la mer de l'eau qu'il jetait dans le trou, pour recommencer la manœuvre inlassablement. Intrigué, Augustin s'approcha et lui demanda ce qu'il faisait. L'enfant lui répondit : «Je remplis ce trou avec la mer, de sorte que la mer soit vide et le trou plein». « C'est impossible, répondit Augustin, car ce trou est petit et la mer est immense». «Alors, lui répondit l'enfant, sache qu'il est impossible de mettre l'immensité du mystère de l'être dans ton esprit si borné. Accepte que ta connaissance ne soit rien devant ton ignorance et incline-toi devant le mystère insondable».

## HUITIÈME JOUR - QUE FAUT-IL DIRE AUX HOMMES ?

XAVIER - Cher Georges, il me faut vous quitter. La vie professionnelle me rappelle. Et puis, malgré le plaisir de votre compagnie, je commence à me languir un peu d'Hélène et de Maylis.

GEORGES - Je t'accompagne à la gare. Tes bagages sont prêts ? Tu n'as rien oublié ?

XAVIER - Ma valise est là ; je prends mon manteau et je suis à vous. Je crois n'avoir rien oublié. Sinon, ce sera un excellent prétexte pour revenir.

GEORGES - Tu sais que ton trop court séjour m'a fait plaisir et que tu seras toujours le bienvenu ici. La maison est ouverte toute l'année.

XAVIER - Mais auparavant, vous êtes attendu chez nous. Hélène ne vous pardonnerait pas de ne pas venir.

GEORGES - Je ne te promets rien, pourtant ce serait avec joie que je viendrais. Monte dans la voiture et partons : sans cela, je crains que tu ne manques ton train.

Nos deux amis roulaient en silence depuis un bon moment.

GEORGES - A quoi penses-tu ?

XAVIER - Je songe à cette semaine qui vient de s'écouler, pendant laquelle j'ai découvert, grâce à vous, un peu de la philosophie. Je me dis qu'elle ne ressemble pas tellement à l'idée qu'on s'en fait, à l'image que j'en avais. Et nous nous quittons alors qu'il reste encore beaucoup de choses à explorer : par exemple, l'homme, sa liberté, sa conscience ; l'art et le beau ; la morale et le bien ; la logique et le raisonnement ; la politique, le pouvoir et la société, etc. Cela fait bien des questions.

GEORGES - Ce que je t'ai proposé n'était pas un cours complet de philosophie. Nous avons simplement tenté de baliser ensemble, très modestement, un «itinéraire» jusqu'à la découverte de l'esprit philosophique. Il reste à découvrir toute la philosophie elle-même. Mais j'espère que tu comprends désormais que la philosophie peut, sinon répondre aux questions que l'homme se pose, du moins délimiter le terrain et explorer les solutions possibles.

XAVIER - Je me demande comment je serais capable d'expliquer à d'autres ce que nous avons fait ensemble, ce qu'est cette sagesse dont j'ai découvert quelques bribes.

GEORGES - Vois-tu, la philosophie ne peut s'enseigner comme on enseigne les mathématiques, la physique ou l'histoire, parce qu'elle est essentiellement une aventure spirituelle, une ouverture aux réalités qui dépassent l'homme. Les réponses qu'elle propose, c'est à chacun de les trouver au terme d'une démarche personnelle, libre et courageuse. En détournant le mot de Platon dans le Phédon, on peut dire que la philosophie est «un beau risque à courir». Marcel Proust, un auteur qu'on ne s'attendrait pas à trouver en philosophie, a écrit une belle pensée : «On ne reçoit pas la sagesse, il faut la découvrir soi-même après un trajet que personne ne peut faire pour nous».

XAVIER - Nous avons pourtant dit qu'il fallait apprendre la philosophie comme on apprenait n'importe quelle science.

GEORGES - L'apprentissage de la philosophie doit se faire par un enseignement prolongé et par des lectures nombreuses. C'est une matière sérieuse : elle mérite les mêmes efforts que les mathématiques ou la physique, la même persévérance, les mêmes sacrifices.

Cependant, même si la lecture, ou l'audition d'un enseignement oral, est un élément indispensable, elle ne peut constituer à elle seule la formation philosophique. Connaître les formules mathématiques n'a jamais suffi à faire un mathématicien. Il faut ajouter à la lecture le travail personnel de réflexion et d'approfondissement. Un principe philosophique, qui

n'est qu'une courte formule, s'apprend en quelques instants. Mais la pénétration progressive de ce principe, sans laquelle ce principe reste vide et mort, demande un effort prolongé.

XAVIER - Comment réalise-t-on cette intelligence progressive d'un principe philosophique ?

GEORGES - Je me souviens d'un livre qui m'a frappé, parce qu'il représente le véritable ouvrage d'initiation philosophique. L'auteur voulait illustrer le «principe de finalité» : «Tout ce qui agit agit en fonction d'un but».

Il commençait par situer ce principe, par lui donner sa véritable formulation et rappeler les autres principes qui se rattachaient à lui. Après cette introduction, il étudiait la réalisation de ce principe, d'abord dans le monde matériel, puis dans la vie végétative, puis dans la connaissance sensitive, puis dans l'intelligence, puis dans la volonté, enfin dans les premiers principes de l'être.

Ce qui était saisissant, c'est qu'à l'issue de chaque chapitre, je pensais avoir compris le principe de finalité, mais qu'au début du chapitre suivant je découvrais qu'il fallait lui donner encore plus d'amplitude, encore plus de profondeur, encore plus de vérité. Ainsi, montant de degré en degré, je mettais en œuvre cette intelligence progressive, cette pénétration toujours plus vive de ce principe.

XAVIER - Je comprends mieux ce que vous voulez dire : il s'agit de pénétrer ce principe par la réflexion, d'en écarter méthodiquement les interprétations erronées et les étroitesse, pour le saisir dans toute son amplitude et toute son efficacité. Bien entendu, une telle connaissance d'un principe dépasse de beaucoup la simple lecture ; elle demande un approfondissement personnel. Et ce n'est qu'au prix d'un tel travail qu'on peut envisager de transmettre à d'autres un peu de la sagesse.

GEORGES - Toutefois, cette connaissance des notions philosophiques, puis cet approfondissement intellectuel ne sont pas encore la vraie philosophie : ils n'en représentent que le soubassement indispensable. On peut faire une comparaison avec la natation : apprendre les mouvements de la brasse dans un livre, s'exercer sur son lit, voire dans un bassin de deux mètres sur deux, cela peut être profitable. Ce n'est pas suffisant pour affronter une rivière ou la mer.

De la même façon, en philosophie, il arrive un moment où il faut «se jeter à l'eau», se mettre personnellement à philosopher pour son compte. C'est le début d'une aventure qui ne touche plus seulement l'intelligence mais l'homme tout entier. Elle suppose chez celui qui veut s'y adonner un courage, une humilité devant le vrai, une ouverture au réel qui sont déjà par eux-mêmes de précieuses conquêtes. En acceptant de rechercher la vérité philosophique, l'homme se transforme lui-même et atteint déjà une partie de cette vérité qu'il recherchait.

XAVIER - La recherche de la vérité est déjà une vérité ?

GEORGES - Je dirais que la philosophie est à comparer au sens réel de **l'alchimie**. L'alchimiste poursuit matériellement des recherches pour transmuter un vil métal en un or précieux. La réalité symbolique sous-jacente consiste dans la transformation intérieure de l'alchimiste, qui doit passer graduellement de la médiocrité à la sagesse.

Le philosophe est cet alchimiste qui se lance dans une quête spirituelle, à la poursuite du vrai, du bien, du beau et qui par cette recherche elle-même devient un autre homme, se dépouillant progressivement de ses petites vanités, de ses préjugés absurdes, pour s'ouvrir à l'être et mener une vie pleinement humaine, selon toutes les exigences de la raison.

XAVIER - Cette quête peut mener l'homme dans une direction différente de celle qu'il imaginait au départ ?

GEORGES - Sans aucun doute. Parce qu'elle va au fond des choses, la philosophie est essentiellement dérangeante, elle ne laisse pas dormir en paix. Elle arrache les masques, détruit les faux-semblants, ruine les alibis de vertu, annihile les réputations usurpées, perce les baudruches de la mondanité, du succès facile, de l'apparence vaine.

La philosophie dérange : elle dérange le philosophe, elle dérange ceux qui entourent le philosophe. Il n'est pas possible de lui être indifférent, car la philosophie porte sur ce qui fait la vie de chacun, sur sa propre destinée. D'où les inévitables controverses, les disputes, les conflits. Si les sciences intervenaient dans nos vies personnelles autant que la philosophie, remarquait Hobbes, «si le fait que les trois angles d'un triangle sont égaux à 180 degrés était contraire aux intérêts ou aux passions des hommes, je ne doute pas que cet axiome serait controversé, disputé, rejeté par certains».

En ce sens, Socrate restera, sinon le premier en date des philosophes, du moins leur modèle. La philosophie a transformé sa vie, l'arrachant à une existence banale pour le jeter dans la rue à la recherche du vrai. Elle l'a conduit à la mort, en raison de la jalousie, de la haine, de la rancœur qu'il a suscitées par son attitude vis-à-vis des fausses grandeurs de ce monde.

XAVIER - La philosophie peut mener jusqu'à la mort ?

GEORGES - La vie et la mort de Socrate sont comme l'histoire symbolique des rapports difficiles que le philosophe entretient avec les autres hommes, sauf s'il est protégé par l'immunité littéraire, c'est-à-dire considéré comme un poète, un rêveur inoffensif. Ces rapports avec les autres sont difficiles et la philosophie peut nous entraîner, comme Socrate, jusqu'à la condamnation à mort physique ou intellectuelle par la censure, les œuvres étouffées, les campagnes de dénigrement, etc. Pourtant, ces rapports difficiles «authentifient» le véritable philosophe.

Il y a dans l'Apologie un mot qui explique tout, quand Socrate dit à ses juges : «Athéniens, je crois comme aucun de ceux qui m'accusent». Parole d'oracle : il croit plus qu'eux, mais aussi il croit autrement qu'eux et dans un autre sens. C'est pour cela qu'il sera condamné à mort. Mais cette mort scellera la vérité de sa démarche. Socrate n'est pas un sophiste, c'est-à-dire un simple marchand de paroles. Il est un ami de la sagesse et il estime, dans les faits, que la sagesse vaut mieux que tout : même que la vie.

XAVIER - Si, pour philosopher vraiment, il faut s'engager soi-même dans la réflexion, «mettre sa peau au bout de ses idées», cela signifie qu'on ne peut être philosophe qu'à son propre compte ?

GEORGES - On voyage toujours en solitaire sur la route de la sagesse. Personne ne peut connaître à notre place, comme personne ne peut aimer à notre place, comme personne ne peut vivre à notre place. Il y a en ce sens, dans Zarathoustra, un texte qui m'a toujours beaucoup impressionné. Certes, il est besoin de le méditer longuement pour le comprendre. Mais il manifeste qu'il faut, **pour devenir vraiment philosophe, quitter les repères familiers, prendre des risques et même passer par une sorte de mort**. Zarathoustra s'adresse à ceux qui ont fait l'effort de devenir ses disciples.

XAVIER - Ne lâchez tout de même pas le volant pour me lire ce texte. Je tiens à ma vie, moi ! Je n'ai pas encore atteint votre détachement philosophique devant la mort.

GEORGES - Rassure-toi, je n'ai pas l'intention de lire en conduisant. Ce texte est comme un poème et je le sais par cœur.

«Je vais maintenant aller seul, ô mes disciples ! Vous aussi vous allez vous en aller et chacun seul ! Je le veux ainsi. En vérité, je vous le conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous de Zarathoustra. Et, mieux encore, ayez honte de lui. Peut-être il vous trompa.

**L'homme de la connaissance ne doit pas seulement aimer ses ennemis, mais il doit aussi pouvoir haïr ses amis.**

On paie mal un maître si l'on reste toujours l'élève. Et pourquoi donc à ma couronne ne voulez-vous rien arracher ? Vous me vénerez ? Mais qu'arrivera-t-il si un jour votre vénération s'effondre ? Prenez garde qu'une statue ne vous écrase ! Vous dites qu'en Zarathoustra vous avez foi, mais qu'importe Zarathoustra ? Vous êtes mes fidèles, mais qu'importent tous fidèles ?

Vous ne vous étiez pas encore cherchés : alors vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les fidèles ; c'est pour cela que toute foi est peu de chose.

Maintenant je vous adjure de me perdre et de vous trouver ; et lorsque vous m'aurez tous renié, alors je reviendrai vers vous».

XAVIER - Comme vous le dites : c'est un texte difficile à avaler.

GEORGES - **Nietzsche l'avait écrit en tête de son ouvrage : «Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne». C'est peut-être la devise de la philosophie.**

XAVIER - Étudier la philosophie, pénétrer la philosophie, vivre personnellement la philosophie : les trois échelons qui mènent à la sagesse. Mais comment puis-je accéder à cette sagesse, moi qui ai une femme, des enfants, un métier absorbant, qui habite en ville et dont les capacités intellectuelles sont limitées ? Vous avez choisi la meilleure part : brillant normalien, vous vivez ici retiré en vous adonnant exclusivement à cette étude de la philosophie. Que reste-t-il pour un pauvre bougre comme moi ? Mes études étant finies, j'ai l'impression qu'il n'est plus temps pour moi de faire de la philosophie.

GEORGES - «Celui qui dit que le temps de philosopher n'est pas encore venu ou qu'il est passé, affirme Épicure, est semblable à celui qui dit que le temps du bonheur n'est pas encore venu ou qu'il n'est plus».

Il est évidemment nécessaire qu'existent des philosophes «professionnels», chargés d'approfondir méthodiquement la sagesse et de l'enseigner sous sa forme la plus élaborée. Sans eux, la notion même de philosophie disparaîtrait. Ils sont chargés de baliser la route que doivent prendre ceux qui veulent atteindre la sagesse.

XAVIER - Mais pour ceux qui, comme moi, ne peuvent prendre ce recul ?

GEORGES - Il faut admettre que, au-delà de son élaboration purement intellectuelle et philosophique, la sagesse est accessible, dans son noyau essentiel, à tous ceux qui veulent réaliser leur vie d'homme en tenant leur place dans l'univers. Si la sagesse est un «art de vivre», un art de bien vivre, tous ceux qui s'efforcent de bien vivre en développant leur nature humaine, en suivant les impulsions de la raison, en restant pleinement dans la ligne du sens commun chaque jour mieux approfondi, ceux-là participent, à leur manière, à cette sagesse.

Je dirais que le soldat qui donne courageusement sa vie, le laboureur qui aime sa terre, la mère qui élève ses enfants pour en faire des hommes, le fidèle qui observe avec piété sa religion, tous ces gens qu'inspirent non des calculs matériels mais une vision intérieure vraiment humaine, se rattachent à la sagesse essentielle.

XAVIER - Comment imaginer sans rire que la sagesse puisse se trouver dans l'épluchage des patates ?

GEORGES - Il ne faut pas croire que les actes matériels, comme de faire son ménage, de labourer son champ, de laver la vaisselle, tâches humbles et quotidiennes, soient un obstacle à la sagesse. On dit qu'Héraclite, à des visiteurs qui, l'ayant trouvé se chauffant au feu de sa cuisine, hésitaient à entrer, fit cette remarque : «Entrez, il y a des Dieux aussi dans la cuisine».

Ces actes matériels font partie essentielle de la vie humaine, car l'homme est à la fois corps et âme, bien plus âme corporelle et corps animé. «Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger», dit le sage à la suite du poète. La sagesse n'est pas tout entière dans les livres, ni dans l'étude. Elle se trouve en l'homme, si du moins celui-ci assume pleinement sa nature. L'homme qui laboure son champ en s'efforçant de correspondre pleinement à sa nature d'homme, celui-là n'est-il pas déjà le vrai sage ?

**Ce qu'il faut dire aux hommes, c'est que la véritable sagesse tient dans un secret très simple, qu'aucune étude ne peut révéler à celui qui vit superficiellement, mais que tous peuvent découvrir, même sans étude...**

Georges s'interrompit brusquement, car ils arrivaient à la gare, le long du canal. Ils descendirent de la voiture, prirent les bagages et se dirigèrent vers le quai. Xavier monta sur la marche du wagon. Le train allait s'ébranler dans un instant. Il se tourna vers Georges et lui demanda : «Comment conclurons-nous ces jours si fertiles ? Quel sera le mot de la fin ?»

«Ce ne seront pas les paroles d'un homme, qui sont vaines et futiles, dit Georges. Ce seront les paroles de celui qui connaissait le secret de la sagesse».

Le chef de gare siffla deux coups. La locomotive ronfla, faisant vibrer le train. Georges leva son visage grave et souriant vers Xavier, perché sur le marchepied. Malgré l'agitation extérieure, il ne semblait pas pressé.

GEORGES - «Adieu, dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux».

Le train démarra dans un halètement poussif et prit de la vitesse. Xavier fit à la portière un dernier adieu puis disparut. La vie continuait. De loin, sur le canal, un remorqueur siffla ; son appel passa le pont, encore une arche, l'écluse, un autre pont, loin, plus loin.. .

## ANNEXE

Les protagonistes du dialogue citent habituellement de mémoire et donnent les textes dans leur substance, abrégant parfois certains détails. Le lecteur trouvera ici les principales citations philosophiques, dans leur texte intégral, augmen-

tées des références permettant de découvrir leur contexte.

### PREMIER JOUR

«Que philosopher c'est apprendre à mourir». Michel de Montaigne, *Essais*, livre 1, chapitre XX.

«La philosophie ne consiste-t-elle pas, après tout, à faire semblant d'ignorer ce que l'on sait et de savoir ce que l'on ignore ?» Paul Valéry, *L'homme et la coquille*, in *Œuvres*, Pléiade, I, p. 897.

«La philo n'est pas mal non plus. Malheureusement, elle est comme la Russie : pleine de marécages et souvent envahie par les Allemands». Roger Nimier, *Le Hussard bleu*, troisième partie, chapitre sept [Sanders].

«Certains esprits semblent faits pour l'erreur comme certains tempéraments pour la maladie. Tout ce qui passe d'insalubre s'accroche là : ils sont pris au premier vent et au premier sophisme». Louis Veuillot, *L'illusion libérale*, XXXVII.

Le poète latin Horace dit de lui-même dans *Epîtres*, livre I, épître IV, 15, qu'il est «Epicuri de grege porcum», «un vrai porc du troupeau d'Epicure». On trouvera le mot «Carpe diem», «cueille le jour», dans *Odes*, livre I, ode XI, 7.

« Ou bien il ne faut pas philosopher ou bien il faut philosopher ; s'il faut philosopher, il faut philosopher, et s'il ne faut pas philosopher, pour montrer qu'il ne faut pas philosopher, il faut encore philosopher». Aristote, *Protreptique*.

### DEUXIÈME JOUR

«Ces formules caractérisent l'époque qui les admet. Nous traversons véritablement une orgie de sottise». Louis Veuillot, *L'illusion libérale*, VIII.

«J'ai écrit, et je suis prêt à récrire encore ceci qui me paraît d'une évidente vérité: "C'est avec les beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature". Je n'ai jamais dit, ni pensé, qu'on ne faisait de la

bonne littérature qu'avec les mauvais sentiments. J'aurais aussi bien pu écrire que les meilleures intentions font souvent les pires œuvres d'art et que l'artiste risque de dégrader son art à le vouloir édifiant». André Gide, *Journal*, 2 septembre 1940.

«Quelle vérité que ces montagnes bornent, qui est mensonge au monde qui se tient au-delà ?» Montaigne, *Essais*, livre II, chapitre XII.

«Apologie de Raimond Sebond». «Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà». Blaise Pascal, *Pensées*, n° 294 de l'édition Brunschvicg.

«L'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui existent et de leur nature ; de celles qui n'existent pas et de l'explication de leur non-existence». Protagoras, *La Vérité ou Discours destructifs* (cité par Platon dans *Théétète* et dans *Cratyle*).

«Telle apparaît telle chose, telle elle est pour moi, et telle elle t'apparaît à toi, telle à nouveau elle est pour toi». Protagoras cité par Platon, *Théétète* (également dans *Cratyle*).

«Protagoras fut le premier qui déclara que sur toute chose on pouvait faire deux discours exactement contraires, et il usa de cette méthode». Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, livre IX, «Protagoras».

«Sur les Dieux, je ne puis rien dire, ni qu'ils soient, ni qu'ils ne soient pas : bien des choses empêchent de le savoir, d'abord l'obscurité de la question, ensuite la brièveté de la vie humaine». Protagoras, *Sur les Dieux*, cité par Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, livre IX, «Protagoras».

«Quand ces gens-là débattent quelque question, ils ne s'inquiètent pas de savoir ce que sont les choses dont ils parlent ; ils n'ont d'autre visée que de faire accepter à la compagnie la thèse qu'ils ont mise en avant. (...) Pour vous, si vous m'en croyez, faites peu attention à Socrate, mais beaucoup plus à la vérité : si vous trouvez que je dis quelque chose de vrai, convenez-en ; sinon, résistez de toutes vos forces et prenez garde que par excès de zèle je n'abuse à la fois vous et moi-même, et ne m'en aille en laissant, comme l'abeille, mon aiguillon en vous». Platon, *Phédon*, XL.

«Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières ; il s'agit de le transformer». Karl Marx, *Thèses sur Feuerbach*, XI.

«Diogène se promenait en plein jour une lanterne à la main et répétait : "Je cherche un homme"». Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, livre VI, «Diogène».

«Voyez, je vous montre le dernier homme...» Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, «Prologue de Zarathoustra», V.

«Les hommes mortels et les Dieux éternels ne tuèrent jamais l'espérance». Gabriele d'Annunzio, *Phaedre*.

### TROISIÈME JOUR

«Il faut cultiver notre jardin» Voltaire, *Candide*, «Conclusion».

«Tous les hommes, par nature, désirent connaître». Aristote, *Métaphysique*, première phrase.

«Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il nous faut relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale». Blaise Pascal, *Pensées*, n° 347 de l'édition Brunschvicg.

«Le plaisir parachève l'activité qui se déploie, non pas à la manière d'une disposition ou d'une qualité inhérente, mais à la manière d'un ornement qui s'ajouterait de surcroît, comme la beauté pour ceux qui sont dans la fleur de la jeunesse». Aristote, *Éthique à Nicomaque*, X, 4.

«La sagesse ou activité contemplative de l'esprit constitue le bonheur parfait». Aristote, *Éthique à Nicomaque*, X, 7.

«La vie bienheureuse consiste dans la joie de la vérité». Saint Augustin, *Les Confessions*, livre X, chapitre 23.

«Dans son principe, l'âme est comme un tableau vierge, sur lequel rien n'aurait été inscrit». Aristote, *Traité de l'âme*, livre III, chapitre IV. Saint Thomas, *In Aristotelis librum De anima commentarium*, livre III, lectio IX et *Somme théologique*, première partie, question 79, article 2.

«Tout homme moderne est un misérable journal. Et non pas même un misérable journal d'un jour. D'un seul jour. Mais il est comme un misérable vieux journal d'un jour sur lequel, sur le même papier duquel on aurait tous les matins imprimé le journal de ce jour-là. Ainsi nos mémoires modernes sont de malheureuses mémoires fripées». Charles Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*.

«On ne comprend rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration universelle

contre toute espèce de vie intérieure». Georges Bernanos, *La France contre les robots*, chapitre VI.

«L'intelligence se concentre d'autant moins sur les choses nécessaires qu'elle se disperse sur les inutiles». Saint Grégoire le Grand, *Morales*.

«Souvent, regardant la foule des choses que l'on vend, il se disait en lui-même : "Combien il y en a dont je n'ai nul besoin !"» Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, livre II, «Socrate».

«Que désire, en effet, plus fortement l'âme que la vérité ?» Saint Augustin, *In Joannis Evangelium Tractatus*, XXVI, 5.

«L'humanité sur cette terre se trouve dans une situation dangereuse. Pourquoi ? Est-ce pour la seule raison qu'une troisième guerre mondiale peut éclater brusquement ? Non. Un danger beaucoup plus grand menace les débuts de l'âge atomique. Dans la mesure où la révolution technique qui monte vers nous depuis les débuts de l'âge atomique pourrait tellement fasciner l'homme, l'éblouir, l'envoûter, qu'un jour la pensée technique, calculante, fût la seule à être admise et à s'exercer. Alors l'homme aurait nié et rejeté ce qu'il possède de plus propre, de plus précieux, à savoir qu'il est un être pensant. Il s'agit de maintenir en éveil la pensée. Seul l'esprit ouvert au secret peut nous sauver». Martin Heidegger, *Questions III*, Gallimard, 1966, p. 175-181.

«X Novembris 1619, cum plenus forem Enthusiasmo, et mirabilis Scientiæ fundamenta reperirem», «10 novembre 1619, alors que j'étais plein d'enthousiasme et que je découvrais les fondements d'une science admirable». René Descartes, *Olympica*, manuscrit aujourd'hui perdu, dont Leibniz copia quelques passages en 1675-1676 sur les papiers de Clerselier, et que Baillet a résumé dans sa *Vie de monsieur des Cartes* (1691), en citant les premières lignes.

«Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie ; et qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature». René Descartes, *Discours de la Méthode*, sixième partie, au début.

«L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant». Blaise Pascal, *Pensées*, n° 347 de l'édition Brunschvicg.

«Je vous enseigne le surhomme». Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, «Prologue de Zarathoustra», III.

«L'homme est né pour deux choses : pour penser et pour agir, en dieu mortel qu'il est». Aristote, *Protreptique*.

#### QUATRIÈME JOUR

«Lorsque je serai mort, dites au doux royaume de la terre que je l'aimais plus que je n'ai jamais osé le dire». Georges Bernanos, cité par

Jean-Loup Bernanos, «Présentation», in Georges Bernanos, *La France contre les robots*, Plon - Le livre de poche, 1970, p. 159.

«Comment ne rougis-tu pas de mettre tes soins à amasser le plus d'argent possible et à rechercher la réputation et les honneurs, tandis que de ta raison, de la vérité, de ton âme qu'il faudrait perfectionner sans cesse, tu ne daignes prendre aucun soin ni souci ?» Platon, *Apologie de Socrate*, XVII.

«Tous ceux qui s'adonnaient à la contemplation des choses étaient estimés et appelés des sages. Ce nom leur resta jusqu'au temps de Pythagore. Celui-ci (comme l'écrit Héraclide le Pontique, disciple de Platon, homme d'une érudition sans égale) vint, dit-on, à Phlionte et tint à Léon, prince des Phliasiens, des discours amples et doctes. Léon, ayant admiré son génie et son éloquence, lui demanda en quel art souverain il se confiait. Mais Pythagore répondit qu'il ne connaissait aucun art, mais qu'il était philosophe». Cicéron, *Tusculanes*, livre V, chapitre 3, n° 8. Saint Thomas se fait l'écho de cette tradition cicéronienne : «Il faut noter que le nom de sagesse qui était d'abord en usage est maintenant transformé en celui de philosophie. Ils sont pris dans le même sens. En effet, les anciens qui s'appliquaient à l'étude de la sagesse étaient appelés sophistes, c'est-à-dire sages. Pythagore, interrogé sur ce qu'il déclarait être, ne voulut pas se donner le nom de sage comme ses prédécesseurs, car cela lui semblait présomptueux ; mais il s'appela philosophe, c'est-à-dire amant de la sagesse». Saint Thomas, *In duodecim libros metaphysicorum Aristotelis expositio*, livre I, lectio III.

«L'argument d'autorité fondé sur la raison humaine est le plus faible». Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I, q. 1, a. 8, ad 2.

«La philosophie, dès son origine et à toutes les périodes de son histoire, a toujours prétendu être une science». Edmund Husserl, *La Philosophie comme science rigoureuse*.

«Le sens commun est l'ensemble des jugements spontanés dont tous les hommes sont naturellement doués». Cicéron, *De Oratore*, livre I, chapitre III, ad finem.

«Il est une loi véritable, la droite raison, conforme à la nature, universelle, immuable, éternelle, dont les ordres invitent au devoir, dont les prohibitions éloignent du mal. Cette loi ne saurait admettre ni contradiction, ni dérogation partielle, ni abrogation totale. Ni le Sénat, ni le peuple ne peuvent nous délier de cette loi. Elle ne sera pas autre dans Rome, autre dans Athènes, elle ne sera pas demain autre qu'aujourd'hui; mais dans toutes les nations, et dans tous les temps, cette loi règnera toujours éternelle, impérissable ; et le souverain de l'univers, le roi de toutes les créatures, Dieu lui-même a donné la naissance, la sanction et la publicité de cette loi que l'homme ne peut transgresser sans se fuir lui-même, sans renier sa nature». Cicéron, *De la République*, livre III, chapitre XXII.

«Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée». René Descartes, *Discours de la Méthode*, première phrase.

«Un jour où quelqu'un niait le mouvement, Diogène se leva et se mit à marcher». Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, livre VI, «Diogène».

«Il y a beaucoup plus de choses dans le ciel et sur la terre que tu n'en peux rêver dans toute ta philosophie». Shakespeare, *Hamlet*, Acte 1, scène 5.

«L'étude de la philosophie n'a pas pour but de savoir ce que les hommes ont pensé mais quelle est la vérité». Saint Thomas, *In libros Aristotelis de Cælo et Mende expositio*, livre I, lectio XXII.

«Les positions de l'esprit humain à l'égard des grands problèmes philosophiques sont en nombre très limité et elles sont toutes occupées depuis que la philosophie existe. En sorte que les philosophies dites nouvelles ne sont que des

modernisations d'idées très anciennes. C'est en philosophie surtout qu'on peut dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil». Julien Benda, *Tradition de l'existentialisme*.

«Platon utilise un mode d'expression inadéquat en philosophie. Il parle constamment par figures et par symboles, signifiant autre chose que ce que veulent dire les mots par eux-mêmes, comme lorsqu'il affirme que l'âme est un cercle». Saint Thomas, *In Aristotelis librum de anima commentarium*, livre 1, lectio VIII.

«Nous sommes comme des nains assis sur les épaules de géants. Nous voyons donc plus de choses que les anciens et de plus éloignées, non par la pénétration de notre vue ou par l'élévation de notre taille, mais parce qu'ils nous soulèvent et nous exhausent de toute leur hauteur gigantesque». Bernard de Chartres, cité par Jean de Salisbury, *Metalogicon*, Patrologie latine, CXCIX.

«Un seul individu de génie par le résultat de ses études ne peut apporter à la science qu'une contribution minime, quand on tient compte de l'immensité de la vérité totale. Et cependant, c'est de l'agrégation et de la mise en place de ces innombrables vérités particulières, choisies et rassemblées, que s'élève quelque chose de grandiose». Saint Thomas, *In duodecim libros metaphysicorum Aristotelis expositio*, livre II, lectio I. «Le temps est comme l'inventeur de la vérité et le meilleur de ses collaborateurs. Grâce au temps, le chercheur perfectionne de plus en plus sa propre connaissance, tandis que, d'un autre côté, chaque penseur se forme par les découvertes de ses prédécesseurs et leur ajoute sa propre réflexion». Saint Thomas, *In decem libros ethicorum Aristotelis ad Nicomachum expositio*, livre I, lectio XI.

«J'étais alors en Allemagne, où l'occasion des guerres qui n'y sont pas encore finies m'avait appelé ; et, comme je retournais du couronnement de l'empereur vers l'armée, le commencement de l'hiver m'arrêta en un quartier où, ne trouvant aucune conversation qui me divertît, et n'ayant d'ailleurs, par bonheur, aucuns soins ni passions qui me troublassent, je demeurais tout le jour enfermé seul dans un poêle, où j'avais tout le loisir de m'entretenir de mes pensées : entre lesquelles l'une des premières fut que je m'avisai de considérer que souvent il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces, et faits de la main de divers maîtres, qu'en ceux auxquels un seul a travaillé. Ainsi voit-on que les bâtiments qu'un seul architecte a entrepris et achevés ont coutume d'être plus beaux et mieux ordonnés que ceux que plusieurs ont tâché de raccommode en faisant servir de vieilles murailles qui avaient été bâties à d'autres fins. Ainsi ces anciennes cités qui, n'ayant été au commencement que des bourgades, sont devenues par succession de temps de grandes villes, sont ordinairement si mal compassées, au prix de ces places régulières qu'un ingénieur trace à sa fantaisie dans une plaine, qu'encre que considérant leurs édifices chacun à part, on y trouve souvent autant ou plus d'art qu'en ceux des autres ; toutefois, à voir comme ils sont arrangés, ici un grand, là un petit, et comme ils rendent les rues courbées et inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune que la volonté de quelques hommes usant de raison qui les a ainsi disposés. Et si on considère qu'il y a eu néanmoins de tout temps quelques officiers qui ont eu charge de prendre garde aux bâtiments des particuliers pour les faire servir à l'ornement du public, on connaîtra bien qu'il est malaisé, en ne travaillant que sur les ouvrages d'autrui, de faire des choses fort accomplies». René Descartes, *Discours de la Méthode*, début de la deuxième partie.

«La vérité est plus répandue qu'on ne pense, mais elle est très souvent fardée, et très souvent aussi enveloppée, et même affaiblie, mutilée, corrompue par des additions qui la gâtent ou la rendent moins utile. En faisant remarquer ces traces de la vérité dans les anciens (ou, pour parler plus généralement, dans les antérieurs), on tirerait l'or de la boue, le diamant de sa mine et la lumière des ténèbres ; et ce serait, en effet, permis quædam philosophia». Leibniz, *Lettre à Rémond*, 1714, citée par André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, «Perennis philosophia».

«Pour avoir profondément vénéré les saints docteurs qui l'ont précédé, saint Thomas a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous». Thomas Cajetan dans son *Commentaire de la Somme théologique de saint Thomas*, deuxième section de la deuxième partie, question 148, article 4, ad finem.

«Si l'on élimine de la philosophie grecque, celle de Platon et d'Aristote, ce qui est venu de la poésie, de la religion, de la vie sociale, comme aussi d'une physique et d'une biologie encore rudimentaires, si l'on fait abstraction des matériaux friables qui entrent dans la construction de cet immense édifice, une charpente solide demeure, et cette charpente dessine les grandes lignes d'une métaphysique qui est, croyons-nous, la métaphysique naturelle de l'intelligence humaine». Bergson, *L'évolution créatrice*, chapitre IV, «Platon et Aristote».

## CINQUIÈME JOUR

«Une lettre de la folie de la science humaine et de la philosophie.

Cette lettre avant le divertissement.

Felix qui potuit.

Felix nihil admirari.

280 sortes de souverain bien dans Montaigne». Blaise Pascal, *Pensées*, n° 74 de l'édition Brunschvicg.

«Nous retrouvons l'ancienne théorie du point de vue plus élevé de la nouvelle». Albert Einstein, *L'évolution des idées en physique*, Flammarion, 1948, p. 234.

«Toute connaissance précise appartient à la science». Bertrand Russell, *Histoire de la philosophie occidentale*.

«La Science nous apprend à peu près comment nous sommes là ; elle ne nous apprend ni pourquoi nous y sommes, ni où nous allons, ni quels buts nous devons donner à nos vies et à nos sociétés». Jean Fourastié, *Lettre ouverte à quatre milliards d'hommes*.

«Il est impossible de démontrer de façon scientifique et véritable le contraire de ce qui est vrai». Saint Thomas, *Somme théologique*, première partie, question 1, article 8.

«Le sage, tel qu'on le comprend habituellement, n'a point à recevoir la loi de personne : c'est à lui de la donner». Aristote, *Métaphysique*, livre A, chapitre II. «Inter alla quæ homines de sapiente concipiunt, a Philosopho ponitur quod "sapientis est ordinare"». Saint Thomas, *Somme contre les Gentils*, livre 1, chapitre I.

«La preuve de ce que j'avance nous est fournie de la manière la plus frappante par l'exemple de François Huber. Ce grand naturaliste, quoique aveugle, nous a laissé d'admirables expériences qu'il concevait et faisait ensuite exécuter par son domestique, qui n'avait pour sa part aucune idée scientifique. Huber était donc l'esprit directeur qui instituait l'expérience ; mais il était obligé d'emprunter les sens d'un autre. Le domestique représentait les sens passifs qui obéissent à

l'intelligence pour réaliser l'expérience instituée en vue d'une idée préconçue». Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, première partie, chapitre premier, n° VI.

«La philosophie n'est pas un certain savoir, elle est la vigilance qui ne nous laisse pas oublier la source de tout savoir» Maurice Merleau-Ponty, «*Le philosophe et la sociologie*», Signes. «Ce qui fait le philosophe, c'est le mouvement qui reconduit sans cesse du savoir à l'ignorance, de l'ignorance au savoir». Maurice Merleau-Ponty, *Éloge de la philosophie*.

#### SIXIÈME JOUR

«La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées». René Descartes, *Discours de la Méthode*, première partie.

«Personne ne peut jamais penser qu'une même chose puisse être et n'être pas, comme on prétend quelquefois que le disait Héraclite. Il est vrai qu'il n'est pas nécessaire de penser tout ce qu'on dit». Aristote, *Métaphysique*, livre I, chapitre III. «En interrogeant Héraclite lui-même, on l'aurait bien vite réduit à avouer que jamais les propositions opposées ne peuvent être vraies à la fois des mêmes choses ; et c'est parce qu'il ne comprenait pas très bien ses propres assertions qu'il avait adopté cette opinion étrange». Aristote, *Métaphysique*, livre K, chapitre V.

#### SEPTIÈME JOUR

«Platon ayant défini l'homme un animal à deux pattes sans plumes, et l'auditoire l'ayant approuvé, Diogène apporta dans son école un coq plumé et dit : "Voilà l'homme selon Platon"». Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, livre VI, « Diogène ».

«Comme il y a une science qui étudie l'Être en tant qu'Être, et séparé de la matière, il nous faut voir si cette science est identique à la science de la nature, ou si plutôt elle n'en est pas différente. Comme on vient de le dire, la Physique s'occupe des êtres qui ont en eux-mêmes le principe de leur mouvement. La science mathématique est bien aussi une science théorétique ; mais les êtres qu'elle étudie, s'ils sont immobiles, ne sont cependant pas séparés de la matière. Il faut donc qu'il y ait une autre science, distincte de ces deux-là, qui étudie l'être immobile et indépendant, si toutefois il existe une substance de ce genre. J'entends par là une substance isolée et immobile, telle que nous essaierons de la prouver ; et s'il existe une nature de ce genre, c'est en elle aussi que sera le divin ; en d'autres termes, c'est le premier principe, le principe souverain. On le voit donc, il y a trois genres principaux de sciences théorétiques : la Physique, les Mathématiques et la Théologie». Aristote, *Métaphysique*, livre K, chapitre VII.

«Le mot "Être" peut recevoir plusieurs acceptions, comme l'a montré l'analyse que nous avons faite antérieurement, en traitant des sens divers de ce mot». Aristote, *Métaphysique*, livre Z, chapitre L Cf. le commentaire de saint Thomas sur ce texte : «Primo proponit intentum quod ens dicitur multipliciter...»

«Les mots sont les signes des concepts et les concepts sont les signes des choses». Aristote, *Organon*, «De l'interprétation», chapitre I.

«La vie appartient certainement à Dieu, puisque l'acte de l'intelligence, c'est la vie même, et que l'intelligence n'est pas autre chose que l'acte. Ainsi, l'acte par soi est la vie de Dieu ; c'est la vie la plus haute qu'on puisse lui attribuer ; c'est sa vie éternelle ; et voilà comment nous pouvons affirmer que Dieu est le vivant éternel et parfait». Aristote, *Métaphysique*, livre n, chapitre VII.

«Eh bien donc ! Je vais parler; toi, écoute et retiens mes paroles qui t'apprendront quelles sont les deux seules voies d'investigation que l'on puisse concevoir. La première dit que l'Être est et qu'il n'est pas possible qu'il ne soit pas. C'est le chemin de la Certitude, car elle accompagne la Vérité. L'autre, c'est : l'Être n'est pas et nécessairement le Non-Être est. Cette voie est un étroit sentier où l'on ne peut rien apprendre. Car on ne peut saisir par l'esprit le Non-Être, puisqu'il est hors de notre portée ; on ne peut pas non plus l'exprimer par des paroles ; en effet, c'est la même chose que penser et être. De toute nécessité, il faut dire et penser que l'Être est, puisqu'il est l'Être. Quant au Non-Être, il n'est rien, affirmation que je t'invite à bien peser». Parménide, *De la Nature*, «La voie de la vérité».

«On le voit donc : cette question agitée depuis si longtemps, agitée encore aujourd'hui, cette question toujours posée, et toujours douteuse de la nature de l'être, revient à savoir ce qu'est la substance. Les uns prétendent que l'Être, c'est l'unité ; pour les autres, c'est la pluralité ; pour ceux-ci, les êtres sont limités ; pour ceux-là, ils sont infinis. Mais quant à nous, notre recherche principale, notre recherche première, et nous pourrions presque dire, notre unique recherche, c'est de savoir ce qu'est l'être considéré sous le point de vue que nous avons indiqué». Aristote, *Métaphysique*, livre Z, chapitre I.

«De même que les oiseaux de nuit n'ont pas les yeux faits pour supporter l'éclat du jour, de même l'intelligence de notre âme éprouve un pareil éblouissement devant les phénomènes qui sont par leur nature les plus splendides entre tous» Aristote, *Métaphysique*, livre a, chapitre 1.

«Il vaut mieux connaître un peu des choses supérieures que beaucoup des choses inférieures». Aristote, *Des parties des animaux*, I, 5.

«Tout en m'en allant, je me disais en moi-même : "Je suis plus sage que cet homme-là. Il se peut qu'aucun de nous deux ne sache rien de beau ni de bon ; mais lui croit savoir quelque chose, alors qu'il ne sait rien, tandis que moi, si je ne sais pas, je ne crois pas non plus savoir. Il me semble donc que je suis un peu plus sage que lui par le fait même que ce que je ne sais pas, je ne pense pas non plus le savoir"». Platon, *Apologie de Socrate*, première partie, VI.

«Le plus sage d'entre vous, hommes, c'est celui qui a reconnu comme Socrate que sa sagesse n'est rien». Platon, *Apologie de Socrate*, première partie, IX.

«Personne n'approche plus de la connaissance de la vérité que celui qui comprend que dans les choses divines, même s'il a beaucoup progressé, toujours ce qu'il cherche le dépasse. Car celui qui présume avoir déjà atteint ce vers quoi il tend, manifeste par là, non qu'il a atteint ce qu'il cherchait mais plutôt qu'il a défailli dans sa recherche». Saint Léon le Grand, *sermon IX de Noël*.

«Les réalités poétiques ne peuvent être pleinement saisies par l'intelligence humaine, à cause de leur défaut de vérité ; tandis que les réalités divines ne peuvent être pleinement saisies à cause de leur excès de vérité. Ainsi, les unes et les

autres ont besoin de représentations sensibles et d'analogie, mais pour des raisons opposées». Saint Thomas, *Somme théologique*, première section de la deuxième partie, question 101, article 2, deuxième réponse.

«Si la vie vaut jamais d'être vécue, c'est à ce moment où l'homme contemple la beauté en soi. Quel bonheur ce serait pour un homme s'il pouvait voir le beau lui-même, simple, pur, sans mélange. (...) Penses-tu que ce soit une vie banale que celle d'un homme qui, élevant ses regards là-haut, contemple la beauté avec l'organe approprié et vit dans son commerce ?» Platon, *Le Banquet*, XXIX (Diotime, la femme de Mantinée).

## HUITIÈME JOUR

«Soutenir que ces choses-là sont comme je les ai décrites ne convient pas à un homme sensé ; cependant, qu'il en soit ainsi ou à peu près ainsi en ce qui concerne nos âmes et leurs habitacles, il me paraît, puisque nous avons reconnu que l'âme est immortelle, qu'il n'est pas outrecaidant de le soutenir, et, quand on le croit, que cela vaut la peine d'en courir le risque, car le risque est beau». Platon, *Phédon*, LXIII.

«Car il est clair que, si je vous fléchissais et vous forçais par mes prières à manquer à votre serment, je vous enseignerais à croire qu'il n'y a pas de Dieux, et en me défendant ainsi, je m'accuserais tout bonnement moi-même de ne pas croire à leur existence. Mais il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi. J'y crois en effet, Athéniens, autant que pas un de mes accusateurs, et je m'en remets à vous et au Dieu de décider ce qui doit être le mieux et pour vous et pour moi». Platon, *Apologie de Socrate*, première partie, XXIV.

«Je vais maintenant aller seul, ô mes disciples ! Vous aussi vous allez vous en aller et chacun seul ! Je le veux ainsi...» Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, première partie, «De la prodigue vertu».

«Que nul, étant jeune, ne tarde à philosopher, ni, vieux, ne se lasse de la philosophie. Car il n'est, pour personne, ni trop tôt ni trop tard, pour assurer la santé de l'âme. Celui qui dit que le temps de philosopher n'est pas encore venu ou qu'il est passé, est semblable à celui qui dit que le temps du bonheur n'est pas encore venu ou qu'il n'est plus. De sorte qu'ont à philosopher et le jeune et le vieux, celui-ci pour que, vieillissant, il soit jeune en biens par la gratitude de ce qui a été, celui-là pour que, jeune, il soit en même temps un ancien par son absence de crainte de l'avenir». Epicure, *Lettre à Ménécée*.

«Il ne faut pas céder à une répugnance enfantine et nous détourner de l'étude du moindre des animaux. En toutes les parties de la nature il y a des merveilles ; on dit qu'Héraclite, à des visiteurs étrangers qui, l'ayant trouvé se chauffant au feu de sa cuisine, hésitaient à entrer, fit cette remarque : "Entrez, il y a des dieux aussi dans la cuisine". Eh bien, de même, entrons sans dégoût dans l'étude de chaque espèce animale ; en chacune, il y a de la nature et de la beauté. Ce n'est pas le hasard, mais la finalité qui règne dans les œuvres de la nature et à un haut degré ; or, la finalité qui régit la constitution ou la production d'un être est précisément ce qui donne lieu à la beauté». Aristote, *Des parties des animaux*, I, chapitre V.

«Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger». Térence, *Le bourreau de soi-même*, acte 1, scène 1.

## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	11
GUIDE DE LECTURE	17

### Premier jour QUE FAIS-JE AU MONDE ?

Xavier, qui s'était lié d'amitié à l'époque du baccalauréat avec Georges, son professeur de mathématiques, le retrouve après plusieurs années de séparation. Intrigué par sa retraite précoce, il découvre que celui-ci, ayant perdu sa femme, s'adonne désormais à la philosophie. Le dialogue s'engage : la philosophie est-elle autre chose qu'un bavardage inconsistant et incompréhensible ?

Où l'on découvre nos deux amis	31
Une retraite philosophique	39
Se moquer de la philosophie	41
Le dilemme du philosophe	49

### Deuxième jour LA NUIT PRIVÉE D'ÉTOILES

Misère de la philosophie	
Les maîtres du soupçon	54
Le doute porté sur la nature vraie de la philosophie	
Le dernier salon où l'on cause	58
La philosophie devenue le jouet des esprits superficiels	
Ramollissement cérébral	
Théorie de la relativité	62
La vérité est-elle la même pour tous ?	
Aujourd'hui, c'est dépassé	64
La vérité peut-elle traverser le temps ?	
Mourir pour des idées	66
La vérité mérite-t-elle qu'on s'y attache ?	
Chacun sa vérité	68
La disparition progressive de la vérité	
Crépuscule de la civilisation	
Je cherche un homme	70
L'homme d'aujourd'hui est comme inapte à la sagesse	



Désertification mentale	77
Cette inaptitude provient d'un environnement dégradé	
La barbarie à visage humain	83
Nous vivons une régression de la civilisation	
Garder espoir	86
Troisième jour BIEN FAIRE L'HOMME	
L'animal raisonnable	
Homo sapiens	91
Différence essentielle entre l'homme et les animaux	
Le sens de l'homme	96
L'homme doit vivre en conformité avec sa nature rationnelle	
Savoir pour agir	99
Seule la connaissance vraie produit une action bonne	
La joie de connaître	102
Seule la connaissance vraie procure le bonheur authentique	
Deviens ce que tu es	
L'action suprême	105
La connaissance vraie est une plénitude d'être et d'action	
L'habitude est une seconde nature	106
Il faut créer en soi les dispositions pour la connaissance	
Canaliser ses énergies	112
Rien ne s'acquiert sans effort ni renoncement	
L'intelligence en péril de mort	
L'invasion des âmes	113
La raison submergée par le flot des images et des sons	
Désintoxication psychique	119
Comment se libérer de la servitude intérieure	
L'homme machine	125
L'être humain réduit à la fonction de producteur	
Noblesse oblige	132
Quatrième jour LA MÉTAPHYSIQUE NATURELLE DE L'ESPRIT HUMAIN	
Le testament de Socrate	
Un médecin pour les âmes	138
Comment Socrate a guéri la raison	
L'amour de la sagesse	142
Recherche d'une définition de la philosophie	
L'héritage rationnel	
La raison première	148
Le sens commun, expression de la raison naturelle	
Le bâton de l'aveugle	150
Rapports entre la philosophie et le sens commun	
L'héritage historique	
Lumière d'Athènes	154
Fondation de la philosophie	
<i>Philosophia perennis</i>	159
Recherche de l'unique vraie philosophie	
Toujours raison garder	170
Discernement de l'unique vraie philosophie	
L'héritage culturel	
Les mots pour le dire	174
Problème du langage philosophique	
Si ton œil est simple	177
L'honnête homme devant la sagesse	
Sur les épaules des géants	179
Cinquième jour SCIENCE SANS CONSCIENCE...	
L'avenir de la science	183
Développement extraordinaire de la science	
Le monopole de la vérité	186
rétenions de la science d détenir l'unique vérité	
Des acquis pour toujours	
Le mouvement perpétuel remise en cause d'une science stable	194
L'horizon du vrai science en marche vers la vérité	197
Science-fiction et réalité virtuelle	
On récolte ce qu'on a semé illusion du réalisme dans la science	200
La quête du réel leur « objective » de la science	

La science des hommes libres	210
Rapports entre philosophie et science	
L'échelle de la connaissance	219
Sixième jour RETOUR AU RÉEL	
L'homme dans la caverne	
Les paradis artificiels	224
L'homme coupé du réel par les objets fabriqués	
La société du spectacle	225
L'homme coupé du réel par l'écran des médias	
La prison de l'esprit	230
L'homme coupé du réel par le mirage de l'idéalisme	
De l'autre côté du miroir	
Retour à la terre	236
Renouer avec la nature matérielle primitive	
Comme un dormeur qui s'éveille	242
Renouer avec la vraie culture de l'esprit	
Aller au vrai avec toute son âme	247
Renouer avec la raison dans sa puissance de connaître	
Le voile se déchire	253
Septième jour CE QU'EST LE MYSTÈRE A L'INTELLIGENCE	
Voyage au centre de l'univers	
Les portes de la perception	260
La philosophie est l'activité d'une intelligence incarnée	
Le fil d'Ariane	264
L'objet de la philosophie est l'être analogique	
Le sens du mystère	
Les yeux de la chouette	274
La philosophie est une entrée progressive dans l'obscurité	
Le clair-obscur	281
Le mystère de l'être est à la fois ombre et lumière	
Comme s'il voyait l'invisible	285
Huitième jour QUE FAUT-IL DIRE AUX HOMMES ?	
Étudier la philosophie	290
Pénétrer la philosophie	291
Vivre la philosophie	292
Le secret de la sagesse	298
ANNEXE	301
TABLE DES MATIÈRES	315

#### 4<sup>E</sup> DE COUVERTURE

### Grégoire CELIER L'HOMME A LA CROISÉE DES CHEMINS

Rêver d'une civilisation de l'électronique, de l'informatique, des biotechniques ? Subir la crise économique, la surpopulation, les dégâts écologiques ? Militer pour les droits de l'homme, la démocratie, la réduction des inégalités ? Se replier sur les valeurs de la famille, de l'enracinement, de la spiritualité ? Dans quelle direction les hommes vont-ils tourner leurs pas ?

Une seule certitude au milieu des incertitudes : l'humanité se trouve aujourd'hui à la croisée des chemins. Elle doit faire des choix qui engageront durablement son destin.

Mais chacun de nous se sent également inquiet. Quel métier choisir pour assurer l'avenir ? Faut-il me marier, avoir des enfants ? Bénéficierai-je d'une retraite ?

Des questions plus graves occupent notre esprit. Qu'est-ce que le bien, le mal, la vérité ? Où irons-nous après la mort ? Quelle valeur possède la souffrance ? Parfois, nous croyons trouver le sens de notre vie dans l'argent, dans le pouvoir, dans le plaisir... Mais est-ce le vrai bonheur ? La vie n'est-elle pas trop courte pour la consacrer à autre chose qu'à l'essentiel ?

«Il n'est pas de vent favorable pour celui qui ne sait où il va», disait Sénèque. Le moment n'est-il pas venu de se tourner vers la lumière ? C'est à l'intérieur de lui-même que chacun trouvera la bonne route. Socrate, il y a déjà vingt-cinq siècles, n'avait-il pas pris pour devise la phrase inscrite sur le temple de Delphes : «Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les Dieux» ?

Soyons des héritiers. Surtout des héritiers du vrai, du réel. Ne nous jetons pas dans les chimères, les illusions, les utopies. Attachons-nous à la réalité et ne la lâchons jamais, sous aucun prétexte (p. 180).